Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/discoursprononc00scou

DISCOURS

PRONONCÉ

LE 19 FÉVRIER 1834,

A L'OUVERTURE DU COURS PUBLIC

DE

PHRÉNOLOGIE,

PROFESSÉ PAR

LE DOCTEUR SCOUTETTEN,

Membre de l'Académie des sciences de Metz, correspondant de l'Académie des curieux de la nature de Berlin, etc., etc.

METZ.
LAMORT, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE.

1834.

DISCOURS

PRONONCÉ

LE 19 FÉVRIER 1834,

A L'OUVERTURE DU COURS PUBLIC

DE

PHRÉNOLOGIE.

M. M.

Lorsqu'un fait nouveau se révèle à l'intelligence humaine, et qu'il est interprété par la puissance créatrice du génie, les vérités qui en découlent s'harmonisent rapidement et établissent ces rapports puissants et logiques de causes et d'effets qui constituent un système.

L'on sait quel fut le point de départ de Galilée, de Newton, de Leibnitz, et, comme si toutes les sciences d'un ordre élevé devaient offrir une origine analogue, ce fut un fait, en apparence fort stérile, qui conduisit Gall à la création de la Phrénologie; système philosophique le plus remarquable et le plus fécond en applications utiles que l'esprit humain ait encore conçu.

C'est ce système que nous nous proposons de vous exposer, et pour que vous puissiez, dès ce jour, en apprécier avec nous toute l'importance, je veux vous présenter un aperçu rapide de l'origine de la découverte, de son développement progressif, et de ses conséquences par rapport à la direction nouvelle qu'elle doit imprimer à nos facultés morales et intellectuelles, ainsi qu'aux sciences qui en émanent.

Le docteur Gall naquit, en 1758, d'une famille peu fortunée qui habitait le grand duché de Baden. Dès sa jeunesse, il vécut au sein de sa famille, composée de plusieurs frères et sœurs, et au milieu d'un grand nombre de camarades et de condisciples. Chacun de ces individus avait un talent, un penchant, une faculté qui le distinguait des autres. Cette diversité détermina leur indifférence, leur aversion ou leurs affections réciproques. « Nous jugeâmes bientôt, dit Gall, qui, parmi nous, était vertueux ou enclin au vice, modeste ou fier, franc ou dissimulé, véridique ou menteur, paisible ou querelleur, bon ou méchant, etc. ; chacun de nous se signalait par son caractère propre, et je n'observai jamais que celui qui une année avait été un camarade fourbe et déloyal, devînt l'année d'après un ami sûr et fidèle (1). »

L'esprit observateur de Gall lui fit faire bientôt

(1) Introduction à l'ouvrage sur l'origine des qualités morales et des facultés intellectuelles ; pages 2 et 3.

d'autres remarques, il s'aperçut que les condisciples qu'il avait le plus à redouter, étaient ceux qui apprenaient par cœur avec une si grande facilité que, lorsqu'on faisait des examens, ils lui enlevaient assez souvent la place qu'il avait méritée par ses compositions.

Ayant changé plusieurs fois de séjour, il eut le malheur de rencontrer encore des élèves doués d'une grande mémoire, et ce ne fut pas sans étonnement qu'il reconnut que ces derniers ressemblaient, par de gros yeux saillants, à ses premiers condisciples qui l'avaient tant de fois désespéré par leur trop grande facilité à apprendre leurs leçons.

« Rien n'était plus amusant, ainsi que le dit fort justement un de ses élèves, que le docteur Gall racontant lui-même, dans ses cours, quels momens de tristesse, de chagrin, d'ennui, il eut à dévorer au temps de ses études, de la part de ceux à qui la nature avait accordé ces gros yeux qui l'avaient poursuivi de collége en collége. Cependant ce furent ces mêmes douleurs, ces mêmes chagrins qui devaient être pour lui l'occasion des observations et des méditations auxquelles il faut rapporter l'origine de la phrénologie (1). »

Gall quitta l'Allemagne pour venir terminer ses études à l'université de Strasbourg. Ses observations

(1) Le docteur Bailly, de Blois. Voyez le Musée des familles; janvier 1834.

premières se confirmèrent bientôt par de nouveaux faits, et c'est alors qu'il commença à soupçonner qu'il devait exister une connexion entre cette conformation des yeux et la facilité d'apprendre par cœur. Pendant long-temps Gall continua ses recherches comme il les avait commencées, poussé seulement par son penchant à l'observation et à la réflexion; s'abandonnant au hasard, et recueillant durant plusieurs années tout ce qu'il lui offrait. Ce ne fut qu'après avoir cumulé une masse de faits analogues entre eux, qu'il se sentit en état de les ranger par ordre, et qu'il en aperçut successivement les résultats.

Gall ne tarda point à quitter Strasbourg pour se rendre, en 1781, à Vienne, en Autriche. Il y commença l'étude de la médecine, et il apprit bientôt qu'on ignorait, à cette époque, les fonctions du cerveau. Il se rappela alors ses premières observations, et il soupçonna, ce qu'il ne tarda pas à porter jusqu'à la certitude, que la différence de la forme des têtes est occasionnée par la différence de la forme des cerveaux. Mais, jamais il ne lui vint à la pensée, ainsi qu'on le lui a ridiculement prêté, que la cause des qualités morales ou des facultés intellectuelles fût dans tel ou tel endroit des os du crâne.

Dès ce moment, Gall conçoit l'espoir de fonder une physiologie du cerveau et de se mettre en état de déterminer un jour le rapport existant entre les forces morales et intellectuelles et l'organisme. Aussitôt

il commence une collection de bustes, moulés en plâtre, des hommes doués d'inclinations et de talens distingués. Il recueille les crânes des hommes et des animaux, et cherche à déduire des rapports et des différences qu'ils présentent entre eux, les qualités ou les mauvais penchans des individus auxquels ils avaient appartenu : ses premiers essais ne furent pas heureux. Encore pénétré de la division des facultés intellectuelles établie par les écoles de philosophie, il voulut trouver, dans la forme générale de la tête, les signes qui annonçaient l'attention, la mémoire, le jugement, l'imagination, etc. Ses recherches infructueuses lui montrèrent bientôt qu'il était dans une mauvaise voie.

Un jour on lui apprit qu'une demoiselle avait une mémoire excellente ; qu'elle se souvenait d'un concert entier, et qu'en rentrant chez elle, elle pouvait répéter tous les airs qu'elle avait entendus. Cette demoiselle cependant, n'avait pas les yeux saillants. Presque dans le même instant, on fit voir à Gall une autre demoiselle qui avait la plus grande facilité à reconnaître les personnes, lors même qu'elle ne les avait aperçues qu'une seule fois. Cette demoiselle ne présentait pas non plus une saillie notable des yeux. Peu de temps après, un mendiant, interrogé par Gall, lui apprend que son orgueil l'a réduit à la mendicité ; que, dès son enfance, se croyant supérieur aux autres hommes, il n'avait rien voulu apprendre. Le sommet

de la tête de cet homme était très-saillant, configuration remarquable chez tous ceux qui se signalent par leur orgueil.

Gall comprit aussitôt, par ces exemples, qu'il fallait abandonner toutes les idées philosophiques qu'il avait adoptées et que ce n'était plus l'ensemble de la tête qu'il fallait étudier, mais bien les diverses formes que chacune de ses parties peut offrir. Gall revint au langage vulgaire et il ne tarda pas à reconnaître combien sont justes ces expressions: tel est né poète, musicien, métaphysicien, calculateur, peintre, etc.

Placé sur cette route, Gall s'anime d'un nouveau zèle: il examine successivement la tête des musiciens, des poètes, des mécaniciens, des mathématiciens, des peintres, en un mot de tous les artistes célèbres doués d'un grand talent naturel. Il recherche également les personnes remarquables dans le monde par un penchant bien déterminé; il fait une collection moulée en plâtre, de crânes appartenant à des individus braves, poltrons, rusés, voleurs, bons, méchans, circonspects, étourdis, fiers, orgueilleux, vains, etc. Il visite les prisons et se fait montrer les meurtriers, les voleurs, les faussaires, les incendiaires, etc. Il recueille des faits innombrables dans les écoles et les grands établissemens d'éducation, dans les maisons d'orphelins et d'enfans trouvés, dans les maisons de correction, dans les hospices des fous. Enfin, il fait d'innombrables recherches sur les suicides, sur les

imbécilles, les aliénés, et sur toutes les altérations des facultés intellectuelles et des penchants, par suite des lésions du système nerveux de la tête. C'est ainsi que Gall accumula, pour fonder sa doctrine, une réunion de preuves telles que jamais aucun homme n'en eut de semblables à sa disposition, pour établir le système le mieux démontré.

Jusqu'ici Gall n'avait employé que des moyens physiognomoniques pour découvrir les fonctions du cerveau. Mais la physiologie est incomplète, souvent fausse, sans l'étude de l'anatomie. Gall le sentait et il se livrait à des recherches multipliées pour offrir enfin la preuve irrécusable de la solidité de son système, lorsque le hasard vint lui présenter l'occasion de traiter une femme hydrocéphale. Dans cette maladie, le cerveau renferme une quantité d'eau, quelquefois considérable, et donne à la tête un volume énorme. Cette femme qui vécut jusqu'à 54 ans avait conservé presque toutes ses facultés intellectuelles; circonstance remarquable, et qui était en désaccord avec l'opinion des médecins qui, à cette époque, croyaient que, dans l'hydrocéphalie, il y avait dissolution de la substance du cerveau; elle ne se conciliait nullement, en outre, avec le sentiment des philosophes qui admettent que le cerveau est le siège de l'âme.

Gall sentit toute l'importance du phénomène qui se présentait à son observation. Il offre à cette femme de la traiter, de la nourrir et de fournir à tous les

besoins de son existence si elle consent à lui livrer, après sa mort, le moyen de vérifier ses doutes, ou plutôt sa découverte. Cette femme accepte et, par testament notarié, lègue sa tête à Gall. La malade ne mourut que plusieurs années après avoir contracté ce singulier engagement.

Les recherches anatomiques furent faites avec le plus grand soin : le cerveau contenait environ quatre livres d'eau, et Gall vit avec une satisfaction indicible la justesse de ses prévisions se vérifier pleinement. Le cerveau, en effet, n'offrait aucune trace de destruction réelle ; ses fibres ne s'étaient qu'écartées, sans se rompre, et formaient une véritable poche membraneuse.

Encouragé par ses succès, Gall commence à Vienne des cours publics, où il expose ses découvertes sur la structure et les fonctions du cerveau ; il signale et démontre l'ignorance de ses devanciers et prépare ainsi les immenses travaux sur lesquels s'appuient les connaissances que possède aujourd'hui la médecine sur le système nerveux. La jeunesse de Vienne suivait avec ardeur les cours de Gall ; l'un des élèves les plus assidus et les plus distingués, le docteur Spurzheim, embrasse avec ferveur les idées de son maître, et il en devient bientôt l'ami et le collaborateur.

La doctrine de Gall n'était encore connue que de quelques savans du nord de l'Allemagne, lorsqu'une circonstance imprévue permit à son fondateur de la

propager dans les pays où l'on ignorait peut-être jusqu'à son existence.

Gall aimait tendrement son père, et il y avait 25 ans qu'il ne l'avait vu lorsqu'il en reçut quelques lignes qui lui peignaient vivement le bonheur qu'il éprouverait à l'embrasser avant de mourir. Gall n'hésite point, il rassemble ses collections et, accompagné du docteur Spurzheim, il quitte Vienne au commencement de l'année 1805.

Après avoir rempli dignement les devoirs de la piété filiale, Gall voyage dans le midi de l'Allemagne, et il expose, dans toutes les villes principales, les découvertes qu'il a faites. Son enthousiasme eut à lutter contre les erreurs, les préjugés et les préventions sans nombre que lui suscitaient souvent l'ignorance, l'orgueil et la mauvaise foi. Son courage ne faiblit point un seul instant, et plusieurs fois il goûta le bonheur d'être favorablement accueilli par les savans, les philosophes, les artistes.

Après avoir voyagé dans une grande partie de l'Europe, Gall vint enfin à Paris, en 1808, et il ne tarda point à y professer sa doctrine avec un zèle soutenu et une conviction profonde. La mort seule, qui le frappa en 1828, mit fin à ses travaux immeness et consciencieux.

Les découvertes de Gall ne furent point accueillies en France, comme elles méritaient de l'être. Mal comprises par les savans auxquels elles venaient d'être soumises, elles furent bientôt attaquées avec violence

par la critique, la satyre et les injures; et, ce qu'il y eut de plus redoutable, c'est qu'on parvint à jeter le ridicule sur le petit nombre de prosélytes qu'elle avait faits. Pendant long-temps, Gall fut représenté comme un visionnaire, et les journaux, les théâtres, l'offrirent en risée à l'ignorance publique.

Pendant que les obstacles s'accumulaient, Gall ne se décourageait pas; ses recherches se multipliaient et bientôt il ne fut plus permis de méconnaître ses découvertes anatomiques sur le système nerveux. Une réaction s'opéra, et l'on vit les détracteurs les plus acharnés s'empresser d'admettre ce qui n'était plus contestable, mais ce fut pour attaquer aussitôt le mérite de la priorité. Le temps fit justice de toutes ces clameurs.

Le docteur Spurzheim, animé de la même conviction que Gall, quitta bientôt Paris pour se rendre en Angleterre. Les principes de la science nouvelle, exposés avec talent, par cet habile médecin, furent reçus avec un empressement qui faisait contraste avec le dédain de la France. Les savans, les philosophes, les hommes du monde examinèrent avec conscience et sévérité les faits qu'on leur soumettait et les conséquences qu'on voulait en déduire, et bientôt, convaincus par la solidité et la multiplicité des preuves qui leur étaient offertes, ils embrassèrent avec enthousiasme une doctrine qui leur offrait une voie nouvelle pour arriver à l'amélioration intellectuelle et morale de l'homme.

Les succès de Spurzheim l'engagèrent à parcourir les villes principales de la grande Bretagne, de l'Ecosse et de l'Irlande : partout ses efforts reçurent les mêmes encouragemens. Bientôt les partisans de la nouvelle doctrine devinrent assez nombreux pour se réunir, et aujourd'hui il existe, en Angleterre, 28 sociétés actives, intelligentes, possédant chacune de riches collections formées de plusieurs milliers de têtes d'hommes de toutes les nations, et d'animaux de toutes les espèces. Ces sociétés possèdent des documens immenses sur les faits moraux, intellectuels et instinctifs de l'homme et des animaux; elles ont appliqué les conséquences de la doctrine à l'instruction populaire et elles ont vulgarisé les connaissances phrénologiques jusqu'à en donner des notions exactes à beaucoup d'artisans; il y a peu d'années, qu'un chapelier de Londres a publié un mémoire fort bien fait, sur la forme des têtes qu'il a examinées, et les observations qu'il a recueillies ne sont pas favorables à la majorité des grands seigneurs de la capitale de l'Angleterre.

Spurzheim revint en France; il y resta durant plusieurs années, dévouant sa vie à l'œuvre philosophique qu'il avait entreprise. Ses travaux donnèrent naissance à plusieurs ouvrages qu'il a publiés soit en français, soit en anglais; ils contribuèrent au développement de la doctrine, et ils donnèrent un aperçu plus vrai de la physiologie des organes dont le cerveau est composé.

Spurzheim, fatigué des obstacles que rencontraient les vérités qu'il défendait, quitta de nouveau la France et se rendit en Amérique. L'ami de Gall reçut l'accueil le plus honorable et le plus encourageant de ce peuple ennobli par la liberté : Les succès les plus brillans récompensèrent promptement son zèle ; et, de même qu'en Angleterre, des sociétés phrénologiques se formèrent dans plusieurs des villes principales des Etats-Unis. Une mort trop prompte enleva malheureusement Spurzheim à la science et à l'humanité ; il succomba l'année dernière, à Boston, victime de son courageux prosélytisme. La description des funérailles de cet homme de bien atteste tout à la fois de l'immense considération qu'il s'était acquise, et de la reconnaissance, profondément sentie, des citoyens pour lesquels il s'était dévoué.

Ce n'est, pour ainsi dire, qu'après avoir fait le tour du monde, que la phrénologie revint en France, grandie par une expérience immense et appuyée de l'assentiment des peuples les plus éclairés.

Quelques hommes, jeunes encore, eurent enfin le courage de lever l'interdit que l'ignorance et la mauvaise foi avaient jeté sur les travaux de Gall. Georget, médecin et philosophe, osa se proclamer le défenseur des vérités nouvelles ; Georget, connu par son esprit droit et consciencieux, réveilla l'attention des hommes que n'arrêtaient point des préventions ridicules ou des antécédents trop prononcés.

La doctrine de Gall fut soumise à un examen nouveau, et l'on vit bientôt l'admiration et l'enthousiasme succéder au discrédit le plus complet. Une société phrénologique s'établit à Paris, les philosophes, les artistes, les médecins, les philanthropes les plus éclairés s'empressèrent de faire partie de cette réunion. Un journal, créé sous ses auspices, paraît périodiquement et rapporte les faits et les applications qui intéressent le plus vivement la doctrine. Chaque année, une séance publique signale les travaux de la société qui, jusqu'à ce jour, a reçu du gouvernement des encouragemens flatteurs; et il y a peu de temps que le ministre de l'instruction publique a fait recueillir, en Angleterre, tous les documens relatifs aux sociétés phrénologiques et à l'influence qu'elles exercent sur la direction donnée à l'enseignement.

Enfin quelques hommes animés du zèle le plus ardent et le plus désintéressé n'ont pas craint de sacrifier leur fortune à la propagation de la phrénologie, et un français, M. Vimont, vient de publier un ouvrage immense pour lequel il a exposé 60,000^{f}; ce travail, véritable monument élevé à la phrénologie, renferme deux milles têtes d'hommes ou d'animaux lithographiées avec le plus grand soin.

Éclairé par ses découvertes, Gall comprit rapidement quelles devaient en être les applications à la philosophie, aussi se livra-t-il avec ardeur à l'étude de tous les systèmes philosophiques inventés par les

anciens et les modernes, afin de connaître les analogies ou les dissemblances qui existent soit entre eux, soit avec la doctrine qu'il venait professer. Une remarque le frappa dès le début de ses recherches; c'est que les philosophes de tous les âges avaient méconnu ou négligé l'étude de l'homme physique, et n'avaient saisi que des phénomènes dont ils ignoraient la cause productrice. Alliant alors ces phénomènes selon les rapports qu'ils croyaient avoir saisis, ils expliquaient l'homme d'après des théories, souvent marquées du sceau du génie, mais toujours erronées, puisque la base n'était ni solide ni constante : de là la diversité sans nombre de tous les systèmes de philosophie. Qui ne conçoit, en effet, que vouloir analyser les facultés de l'homme, sans connaître sa constitution intérieure; raisonner sur ses actions sans avoir préalablement étudié les organes qui concourent à les produire, c'est évidemment agir comme quelqu'un qui voudrait expliquer le mouvement des aiguilles d'une montre, sans avoir vu l'intérieur du mécanisme? Si vous ne connaissez les ressorts, le nombre des roues, les conditions d'engrénage, comment expliquerez-vous la raison pour laquelle l'une des aiguilles marche douze fois plus vîte que l'autre? En observant le mouvement de ces aiguilles vous pourrez bien constater ce fait, mais arriverez-vous jamais, par la seule réflexion, à concevoir le vrai mécanisme de leur vîtesse relative?

Dès ce moment Gall regarda comme prouvé que

la marche des anciens, et tous les systèmes de philosophie sur l'essence de nos facultés, ne peuvent nous conduire à une explication plausible et satisfaisante de la nature de l'homme; il reconnut que la faculté appétitive, l'instinct en général, la faculté intellectuelle, la raison, la volonté, le libre arbitre, etc., tels que les philosophes les professent, ne sont que des facultés occultes, semblables à celles de l'ancienne physique, et que la croyance à ces idées ne peut qu'arrêter les progrès de la civilisation, et nous conduire à une foule d'erreurs sur le principe d'où elles découlent. A quoi ont abouti, en effet, toutes les doctrines enfantées par ces sages si vantés de la Grèce, et tout ce que Descartes, Malebranche, Leibnitz, Locke, Condillac, Kant, etc., ont ajouté successivement aux Entéléchies de Platon, et aux Entités d'Aristote? En sommes-nous plus avancés sur la nature et l'essence de l'âme, sur la connaissance de ses attributs et de ses facultés, sur le libre arbitre, etc.? Toutes les difficultés qui existaient sont-elles résolues? Avons-nous fait un pas de plus dans la véritable connaissance de nous-mêmes? Ne voyons-nous pas se reproduire journellement toutes les opinions des philosophes et les décisions des théologiens sur les qualités métaphysiques des êtres intellectuels? Enfin, toutes les hypothèses sur un semblable sujet sont nécessairement très-hasardées, et au moins superflues, si elles ne sont nuisibles; nous voyons des savans y

revenir continuellement, et ne pouvoir se résoudre à abandonner toutes ces futiles abstractions. Serait-il donc moins sage et moins raisonnable de nous restreindre aux manifestations de nos facultés intellectuelles et de nos qualités morales, sur lesquelles nous pouvons porter nos recherches?

Tel est précisément le mérite de Gall, d'avoir osé, le premier, ramener la philosophie de l'homme à ces conditions.

Que nous importe, dit-il, ces questions subtiles sur l'union incompréhensible de deux substances aussi opposées que l'âme et le corps? Qu'elles soient unies un peu plus tôt ou un peu plus tard; que leur action réciproque soit l'effet d'un médiateur plastique, ainsi que le pensaient les anciens, ou celui d'un fluide éthéré, comme l'ont voulu beaucoup d'autres, ou encore le résultat de l'intervention immédiate de Dieu même, selon que le prétend Malebranche, c'est ce que nous ne pourrons jamais vérifier, quoi que fassent les psycologues. Ce qui prouve la futilité de toutes ces questions, c'est qu'elles n'ont effectivement contribué en rien à perfectionner la science de l'homme, et que tous ceux qui s'en sont occupés, n'ont fait que tourner et retourner quelques mots vides de sens, sans sortir du même cercle. Ce qu'il nous importe vraiment de connaître, ce sont les motifs qui nous déterminent à agir, ce sont les forces qui sont les principes immédiats de nos actions et les causes qui peuvent les modifier;

ce sont, en un mot, les instincts, les penchans les aptitudes et toutes les dispositions qui peuvent concourir à préciser le caractère et les propriétés des individus et des espèces, et non ces abstractions et ces généralités métaphysiques, telles que la sensation, l'attention, la réflexion, le jugement, la mémoire, l'imagination, le désir, la volonté, la liberté, etc., qui, étant des qualités communes à tous les hommes, ne peuvent, en aucune manière, servir à caractériser tel ou tel individu. Expliquera-t-on jamais avec ces généralités les penchans de l'homme, tels que l'amour physique, l'amitié, l'attachement, etc., et ses aptitudes spéciales, telles que le talent de la musique, celui de la peinture, de la poésie, de la mécanique, des mathématiques, etc.? Non pas que ces facultés ne soient réelles, mais parce que vouloir les employer à distinguer les hommes entre eux, c'est précisément comme si on voulait faire servir l'étendue, l'impénétrabilité, la pesanteur et les autres propriétés générales de la matière, à signaler chaque corps en particulier.

Après avoir prouvé que les sensations, les besoins, l'attention, le plaisir, la douleur, les désirs, les passions, le climat, et les relations sociales ne peuvent donner naissance à aucun instinct, à aucun penchant, sentiment ou talent, ni à aucune aptitude industrielle, intellectuelle ou morale ; après avoir démontré que l'éducation peut bien perfectionner, détériorer, comprimer ou diriger les facultés que l'homme ou les

animaux ont reçues de la nature, mais qu'elle ne peut ni détruire complètement celles qu'ils ont, ni leur communiquer celles qui leur ont été refusées; Gall remarque, en premier lieu, que tous les animaux, à peine sortis du sein de leur mère, ou de la coque qui les contenait, exercent des actes, même assez compliqués, sans aucune éducation préalable, et avant d'avoir calculé si ces actes sont liés ou non à leur conservation; que, par exemple, l'araignée, à peine éclose, tisse la toile qui doit lui procurer des mouches pour exister; que la tortue s'achemine aussitôt vers l'eau la plus prochaine, traînant après elle les débris de la coque qui la contenait; que le jeune chien, le petit chat, l'agneau, le veau, le poulain, etc., cherchent aussitôt la mamelle où ils doivent puiser leur nourriture; que ce n'est point à l'éducation de sa mère que la guêpe-maçonne doit l'adresse avec laquelle elle construit ses rayons; considérant enfin que les animaux, soit privés, soit sauvages, présentent, dans leurs facultés et leurs mœurs, des différences analogues à celles que l'on remarque entre les hommes, et que, ne pouvant alléguer comme cause de ces différences, ni l'éducation, ni la mauvaise volonté, non plus que les impressions des objets extérieurs sur les sens, Gall se croit autorisé à conclure que *les penchants et les facultés des hommes et des animaux sont innés.*

Telle est une des idées primordiales du docteur Gall, et telles sont les considérations qui l'ont conduit à

l'adopter comme le premier des quatre principes qui servent de fondement à sa doctrine.

Gall, considérant ensuite que les aptitudes, les facultés intellectuelles et les qualités morales, chez tous les animaux, comme chez l'homme, diffèrent selon la constitution, les sexes et une foule de circonstances matérielles qu'il est impossible de méconnaître; qu'elles changent d'objet et de forme dans l'enfance, l'adolescence, la puberté, l'âge viril et la vieillesse; qu'elles diffèrent encore suivant la qualité et la quantité des alimens, et selon que la digestion est facile ou laborieuse; que le sommeil, l'ivresse, les maladies, sont autant de causes qui affaiblissent, suppriment, exaltent ou altèrent, de mille manières, les fonctions intellectuelles, Gall adopte pour second principe de sa doctrine que *l'exercice de nos instincts, de nos penchans, de nos facultés intellectuelles et de nos qualités morales, quel que soit d'ailleurs le principe auquel on les rapporte, est soumis à l'influence des conditions matérielles et organiques.*

Continuant avec la même persévérance et la même sagacité l'examen sévère des fonctions attachées aux diverses parties de l'organisme, Gall prouve qu'aucun des organes de la vie intérieure, tels que le cœur, l'estomac, le poumon, le foie, les intestins, les reins, les plexus, les ganglions, les nerfs grands sympathiques, etc., ne peut être ni le principe, ni le siége d'aucune affection, d'aucun instinct, d'aucune ap-

titude, d'aucune faculté intellectuelle, ni d'aucune qualité morale ; que les parties des organes des sens, ou du mouvement volontaire, tels que les yeux, les oreilles, la bouche, le nez, les joues, les doigts, les mains, etc., ne peuvent être non plus la source d'aucune faculté instinctive, intellectuelle ou morale ; qu'on ne peut pas plus attribuer ces forces à l'ensemble de l'organisme ni aux tempéramens, attendu que chacune de toutes ces parties a des fontions propres qui sont connues, et qui sont d'une nature contradictoire avec celles dont il est ici question: rassemblant d'ailleurs de nombreux faits d'anatomie et de physiologie humaine, d'anatomie et de physiologie comparée, de pathologie et d'histoire naturelle, qui montrent qu'un développement plus considérable des organes cérébraux favorise et augmente l'exercice des fonctions intellectuelles et morales, et imprime aux autres organes une manifestation plus énergique de leurs propriétés, Gall conclut, et admet pour troisième principe de sa doctrine, que *le cerveau est l'organe de tous nos instincts, nos penchans, nos sentimens, nos aptitudes, nos facultés intellectuelles et de toutes nos qualités morales.*

Mais au lieu de s'arrêter, comme ses prédécesseurs, à ce principe connu, Gall pousse ses observations plus loin, et prétend, d'après ses propres découvertes, que *chacun de nos instincts, de nos penchans, de*

nos sentimens, de nos talens, et chacune de nos facultés intellectuelles et morales, a, dans le cerveau, une partie qui lui est spécialement affectée, un siége déterminé, et que le développement de ces diverses parties, qui forment comme autant de petits cerveaux ou d'organes particuliers, se manifeste à la surface extérieure de la tête, par des signes ou des protubérances visibles et palpables, de sorte que, par l'examen de ces protubérances, on peut reconnaître, au tact ou à la vue, les dispositions et les qualités intellectuelles et morales propres à chaque individu.

Mais, nous devons le dire, ce quatrième et dernier principe fondamental du système de Gall, est celui qui a rencontré le plus de contradicteurs et d'incrédules.

Néanmoins, convaincu de l'importance de ses travaux et de l'heureuse influence qu'ils doivent avoir sur nos institutions; rassuré d'ailleurs par la pureté de ses intentions et affermi par les nombreux faits qu'il a recueillis en faveur de ce principe, il ne balance point à le regarder, aussi bien que les autres, comme une des bases essentielles de sa nouvelle doctrine, qui, selon lui, est la seule qui explique d'une manière satisfaisante l'ensemble des phénomènes que présente l'homme intellectuel et moral, aux diverses époques de son existence (1).

---

(1) Extr. du Précis analytique et raisonné du système du docteur Gall. Quatrième édition, in-12, 1829.

Ajoutons encore que cette prétention que Gall justifiait si fréquemment et si complètement, ne saurait appartenir à tous les adeptes de la phrénologie. Ce serait une grande erreur de penser qu'il suffit d'effleurer les principes de cette science pour arriver à faire de suite des applications sûres et précises à l'inspection des formes de la tête. Pour obtenir ce résultat il faut des études sérieuses, longues, variées, et surtout il faut s'être livré à des comparaisons nombreuses, qui permettent enfin de saisir les rapports et les dissemblances qui existent dans la conformation des crânes : et, lorsque vous serez parvenu, par des efforts constans et bien dirigés, à compléter votre éducation anatomique, vous ne pourrez pas encore avancer que tel homme a tel talent, telle qualité ou tel vice, mais seulement qu'il possède l'aptitude nécessaire pour avoir le talent, la qualité ou le vice que son organisation vous révèle. Gall, messieurs, n'a pas eu d'autre pensée ; jamais il n'a dit vous êtes, mais bien vous pouvez être un musicien, un poète, un mathématicien, etc.

Tel est l'exposé rapide des principes fondamentaux de la doctrine de Gall et des faits qui lui servent de base.

Dès son apparition les attaques les plus violentes et les insinuations les plus calomnieuses furent dirigées sur son auteur. Gall fut, tout à la fois accusé d'athéisme, de fatalisme, de matérialisme, d'impiété, de folie. Cette explosion d'outrages, presque unanimes, parvint un

moment à égarer le public, mais Gall ne sentit point son courage abattu, ni ses forces défaillir. Sa foi était trop vive et sa conviction trop solidement appuyée par des faits innombrables, pour qu'il ne fût pas sûr de repousser victorieusement les sophismes et les déclamations de ses adversaires.

Eh! quoi, disait-il, vous m'accusez d'athéisme! moi qui depuis vingt ans, ai sacrifié tous mes instants à l'étude de l'homme et de la nature, moi qui suis encore palpitant d'admiration au souvenir des merveilles que l'organisation des êtres vivans m'a dévoilés! Oh, certes, il faudrait être bien inconséquent ou avoir une organisation bien malheureuse, pour ne point reconnaître qu'une puissance surnaturelle a établi ces liens étroits et nécessaires entre tous les corps de la nature, et cette harmonie qui régularise les fonctions et les actes de tous les êtres vivans à la surface du globe. Bien plus, j'ai démontré ce que les philosophes avaient à peine entrevu: car tandis qu'ils cherchaient à trouver en dehors de l'homme les causes qui le conduisent à la notion d'un être suprême, j'ai découvert, dans l'homme lui-même, le véritable motif de ses croyances religieuses; et certes, il ne saurait y avoir de preuve plus puissante de l'existence de la divinité que ce sentiment inné, émané de la puissance créatrice, *et révélé par l'organisation matérielle.*

Le reproche de fatalisme ne fut pas moins facile à repousser. Gall démontra promptement qu'il existe un

rapport nécessaire entre les actes et les causes déterminantes, et que ce serait la plus insigne maladresse et l'erreur la plus évidente que de prétendre que l'homme n'est point modifiable et que toutes ses actions sont soumises à une inévitable nécessité. Gall reconnaît, au contraire, chez l'homme, toute la force de la raison, et il démontre qu'elle suffit presque toujours pour repousser et anéantir les impulsions fâcheuses de l'instinct. Qui pourrait en outre méconnaître la puissance de l'éducation? Ne sait-on pas qu'elle parvient à changer le caractère et les instincts les plus énergiques. Et s'il était besoin de preuves nouvelles nous vous citerions l'exemple étonnant qui chaque jour frappe nos yeux, et qui prouve que l'éducation suffit, même chez les animaux féroces, pour vaincre les impulsions instinctives les plus impérieuses.

Le reproche de matérialisme se détruit pour ainsi dire de lui-même. Gall n'a jamais prétendu que l'organisation matérielle de notre cerveau est la cause première de nos penchans et de nos facultés; il admet un principe inconnu, insaisissable, mais réel, qui donne à la matière cette force merveilleuse qu'on nomme la vie. A ses yeux le cerveau n'est qu'un instrument dont la puissance est en rapport avec le développement; et les faits abondent pour démontrer que plus le cerveau est volumineux, plus les facultés ou les penchans acquièrent d'énergie. Quel est le philosophe, si sa raison ne s'est point égarée dans les

abstractions erronées d'une métaphysique nébuleuse, qui pourra méconnaître la nécessité des organes matériels pour la manifestation de l'ame? Certes il serait impossible de trouver un homme de sens qui oserait admettre que le corps n'est qu'une enveloppe inutile et gênante au développement de l'esprit.

Nous ne parlerons point des reproches d'impiété, de jonglerie, de folie; depuis long-temps ces reproches, qui ne sont que des invectives, sont tombés dans un profond oubli.

Si nous avons été assez heureux, Messieurs, pour rendre saisissables à vos esprits les principes fondamentaux de la doctrine de Gall, vous devez facilement en découvrir les conséquences immenses pour la civilisation et le bonheur de l'homme. En effet, la philosophie, jusqu'ici si stérile en applications utiles, doit cesser de l'être, si l'homme physique et moral est véritablement dévoilé. Aussi ne tarderez-vous pas à reconnaître l'heureuse influence que les principes de la doctrine nouvelle doivent exercer sur l'éducation maternelle, la direction de l'instruction publique et privée, sur les beaux-arts, la législation, le régime des prisons, la médecine, enfin sur tout ce qui touche à l'intelligence et à la moralité de l'espèce humaine.

S'il est exact, comme Gall le démontre, que les penchans bons ou mauvais, sont innés, combien l'importance de l'éducation maternelle ne grandit-elle point tout-à-coup aux yeux des philosophes et des

moralistes ! N'est-il point vrai, que dès l'âge le plus tendre, l'enfant révèle les qualités, les défauts et les vices qui seront le partage de l'homme mûr si l'éducation ne vient faire sentir sa puissante influence. Que la mère, par une faiblesse coupable, craigne de corriger les défauts de son fils encore jeune, le mal est bientôt irréparable et toute la vie l'on reconnaît dans l'homme mûr, l'enfant mal élevé, quelle que soit l'instruction qu'il puisse posséder. Bien plus, cette instruction contribue souvent à faire ressortir les dédéfauts ou les vices. Combien de fois en effet n'a-t-on pas vu des hommes, de l'esprit le plus brillant, obéir à leurs passions et se souiller des vices que venait de flétrir leur incisive éloquence. Ces exemples funestes, qui, mal à propos, ont souvent fait douter de la vertu, n'étaient et ne pouvaient être que les tristes conséquences de l'éducation maternelle mal dirigée.

Mieux instruite à l'avenir, la mère n'écoutera plus les inspirations d'une tendresse mal entendue ; au lieu de voir dans la méchanceté, la fourberie ou le vol, des défauts que l'âge doit corriger, une mère prudente et éclairée attaquera le vice à son origine, réprimera ses efforts, et par de sages conseils adressés à l'esprit de son enfant, développera ses heureuses facultés. C'est ainsi que la femme, dont la valeur morale fut si longtemps méconnue, est appelée à devenir l'un des instrumens les plus utiles de l'amélioration future de la société ; car il faut bien le reconnaître, la moralité est la première base de la civilisation.

L'instruction publique et le choix d'une profession, dirigés jusqu'à ce jour par la routine ou le hasard le plus aveugle, recevront de la phrénologie une impulsion nouvelle, tout à fait en harmonie avec les facultés; l'homme alors sera, pour son bonheur et celui de ses semblables, utilisé selon toute sa valeur intellectuelle. L'on ne verra plus des obstacles sans nombre arrêter les efforts du talent, et il ne faudra plus le concours du hasard ou d'une volonté ferme pour briser les entraves opposées à la puissance du génie. Voyez combien il a fallu de courage et de persévérance à Newton (1), à Franklin (2), à Molière (3), à Rubens (4), à Fulton (5), pour se révéler au monde. Qui sait quel serait aujourd'hui le nombre des hommes qui, par la haute portée de leur intelligence ou par leurs éminens services, feraient la gloire de leur pays,

---

(1) Newton, le plus grand génie du dix-septième siècle, était destiné par sa mère à devenir un homme d'affaires: une passion irrésistible l'entraîna à l'étude des sciences, et lui fit surmonter les nombreux obstacles qu'on lui opposait.

(2) Franklin, fils d'un marchand de chandelles de Boston, fut placé à l'âge de 12 ans chez un imprimeur. Son génie l'éleva aux premières dignités de la république américaine.

(3) Molière, fils d'un tapissier, était destiné au même métier que son père.

(4) Rubens, entraîné par un goût invincible pour la peinture, abandonna la comtesse de Lalain, chez laquelle il était page, pour se livrer aux études qu'il chérissait.

(5) Fulton, destiné à être joaillier, abandonna sa profession pour étudier les mathématiques, et s'immortalisa par l'invention des bateaux à vapeur.

si la lourde chaîne d'une vicieuse organisation sociale n'avait comprimé les dons naturels les plus brillants. Faisons des vœux, Messieurs, pour que l'instruction, philosophiquement dirigée, pénètre chez les hommes de toutes les conditions, car, c'est sous sa puissance que le cœur de l'homme s'épure, que sa raison s'élève, tandis que nous voyons dans tous les temps et chez tous les peuples l'ignorance compagne du crime et du fanatisme.

La phrénologie, avons-nous dit, est encore appelée à exercer son influence sur les beaux-arts, la médecine, la législation, etc. Il est facile en effet de concevoir que les artistes, mieux éclairés, sur le rapport établi entre le physique et le moral, ne nous présenteront plus ces formes irrégulières, insignifiantes, et souvent fausses qui donnaient à la tête d'un homme vertueux l'organisation propre au vice ou aux penchans les plus méprisables.

Le médecin viendra puiser dans cette science nouvelle l'explication de la folie, des monomanies, de l'idiotisme ; il comprendra la formation des rêves et les singuliers phénomènes du somnambulisme.

Enfin le législateur, appréciant avec des données positives les besoins de l'homme, ses penchants et ses vices, leur opposera des institutions nouvelles, invoquées par la raison et la philanthropie. Oh, sans doute alors l'on verra disparaître de nos codes l'énormité de la peine capitale ; et la phrénologie prêtant son secours

aux puissantes raisons des Beccaria (1), des Rush (2), des Destut de Tracy (3), des Lucas (4), prouvera que le criminel n'est souvent qu'un homme momentanément emporté par une passion violente, ou un fou furieux dominé par ses penchants funestes, et que, s'il est vrai que la société doit séquestrer ces êtres dangereux, elle ne peut pas, sans inhumanité et sans injustice, leur enlever l'existence.

Je termine, MM., en faisant des vœux pour que cet aperçu rapide, nécessairement très-incomplet, vous fasse entrevoir l'importance des vérités que nous nous proposons de développer dans ce cours.

---

(1) Beccaria : trattato dei delitti e delle pene.

(2) Rush: an Inquiry into the effects of public punishments upon criminals and upon society. — Philadelphie 1787. Les vues de l'auteur furent adoptées en grande partie par son gouvernement, qui réserva la peine de mort pour les seuls crimes de meurtre au premier degré.

(3) Discours prononcés à la tribune française.

(4) Lucas : du système pénal et du système répressif en général: de la peine de mort en particulier. Paris 1827.

LEÇONS

DE

PHRÉNOLOGIE

PROFESSÉES

PAR

LE DOCTEUR SCOUTETTEN,

Membre des Académies de Metz, de Toulouse, de Berlin; Professeur en Médecine agrégé à la faculté de Strasbourg, etc.;

RECUEILLIES

PAR MM.

MAILLEFER ET BONAL,

ÉLÈVES EN MÉDECINE,

ET REVUES PAR LE PROFESSEUR.

METZ.

S. LAMORT, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

1834.

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage n'est point un traité de phrénologie ; ce n'est qu'une esquisse incomplète d'un sujet immense, destinée seulement à relever la science du dédain sous lequel les préjugés l'avaient accablée.

Il y a peu d'années encore qu'il y aurait eu témérité à venir se poser en face des préventions générales pour leur opposer les vérités révélées par les découvertes du docteur Gall, mais aujourd'hui que les intérêts de l'amour-propre contemporain ont disparu, et que, surtout, la raison publique s'est affranchie de tout respect pour les jugements qu'elle n'a point portés elle-même, il nous a semblé que le temps était venu de la prendre pour arbitre. Le résultat du cours prouve que nous ne nous étions pas trompé ; le nombre considérable d'auditeurs, que contenait à peine la plus vaste salle de l'hôtel-de-ville, atteste hautement en faveur d'une des populations les plus éclairées de France. Le cours de Phrénologie nous a encore montré un fait nouveau pour la province, fait d'un haut intérêt pour la civilisation future, c'est l'apparition des dames : à plusieurs leçons l'on en a compté plus de cent. Que ne doit-on pas espérer

d'un public qui se presse avec autant d'avidité pour entendre les enseignements de la morale et de la philosophie !

Ce résumé des leçons de Phrénologie se ressent nécessairement de la précipitation avec laquelle il a été écrit : beaucoup de fautes ont échappé, et toutes, assurément, ne sont pas notées dans l'*errata :* c'était un inconvénient de notre position, nous ne pouvions point l'éviter.

Les matériaux qui composent ce livre appartiennent presque tous à Gall, nous n'avons pas craint de puiser largement dans ses ouvrages et dans ceux de Spurzheim.

Voulant exposer les idées et la doctrine de ces hommes célèbres, nous avons dû très-souvent rapporter les faits sur lesquels eux-mêmes s'étaient appuyés : les observations nouvelles que nous avons ajoutées ne servent qu'à les corroborer.

La publication de notre ouvrage n'a pour but que de populariser l'utile et intéressante doctrine de Gall, en rassemblant dans un cadre étroit toutes les notions qui, pour être comprises, peuvent se passer d'un entourage scientifique abstrait. Puisse cet avis être notre excuse près des juges sévères.

Sc.....

COURS

DE

PHRÉNOLOGIE.

PREMIÈRE LEÇON.

Définition de la Phrénologie. — Examen de la doctrine d'Aristote. — Doctrine de Wrisberg et Sœmmering. — Craniométrie — Angle facial de Camper. — Valeur de ce moyen craniométrique. — Aires de Cuvier. — Objection à cette théorie. — Système de Gall. — Étude comparative du cerveau dans les différentes espèces d'animaux. — Étude comparative du crâne et du cerveau dans les individus d'une espèce. — Craniométrie de Gall. — Rapport du crâne avec le cerveau.

Les phénomènes intellectuels et moraux de l'homme, considérés dans leurs rapports avec l'organisation, vont être l'objet de nos études. La science qui s'en occupe, s'appelle Phrénologie. Cette expression est formée de deux mots grecs (φρὴν, φρένος, et λόγος) qui signifient discours sur l'esprit ou sur les facultés.

Gall ne s'est point servi de cette expression en parlant de son système, il le désignait toujours sous le nom de cranioscopie ou cranoscopie, expressions qui nous paraissent inexactes, en ce qu'elles indiquent seulement l'étude du crâne et non l'étude du cerveau. Le crâne, il est vrai, re-

présente presque constamment les saillies du cerveau, mais il n'en est que l'enveloppe, et ne mérite, sous ce rapport, qu'une attention secondaire.

Le mot phrénologie qu'adopta Spurzheim, nous semble donc plus logique, et plus convenable, puisqu'il remonte à l'origine de nos facultés, en désignant le principe d'où elles émanent.

Cette science nous permet de découvrir les facultés et les penchants de l'homme et des animaux. C'est elle qui nous apprend à nous connaître nous-mêmes, et qui nous enseigne quels sont les penchants que nous devons combattre, ou les facultés que nous devons chercher à développer.

C'est ainsi que l'homme et la société tout entière doivent trouver d'immenses avantages dans cette nouvelle direction philosophique.

Depuis les temps les plus reculés les philosophes ont cherché à reconnaître les rapports qui existent entre l'organisation et les facultés.

Aristote et Pline avaient admis pour principe que *la masse absolue du cerveau est plus considérable dans l'homme que chez les animaux*, et, si cette supposition est exacte, il doit en résulter que son développement coïncide avec celui de l'intelligence. Mais des recherches nombreuses ont prouvé que certains animaux ont le cerveau plus volumineux que celui de l'homme, tels sont l'éléphant, quelques phoques, certains cétacés, comme la baleine, etc. Cependant on n'accordera ni à l'éléphant, ni à la baleine une intelligence supérieure à celle de l'homme.

Il y a plus, les cerveaux chez un certain nombre d'animaux sont à peu près de même volume, tels sont ceux de la brebis, du porc, du chien, du renard, et cependant leurs dispositions intellectuelles et instinctives sont très différentes. On voit en outre des animaux dont le cerveau est excessivement petit, produire des choses étonnantes, telles sont l'abeille, la fourmi, etc.

Ces observations devaient nécessairement modifier l'opinion d'Aristote, aussi quelques philosophes et naturalistes, abandonnant le principe qu'il avait émis, et reconnaissant que la masse absolue du cerveau n'expliquait pas les divers degrés d'intelligence, crurent trouver la raison de ces différences dans la grosseur relative, et ils admirent que *plus le cerveau est considérable, relativement au poids du corps, plus l'animal possède de facultés;* ainsi le cerveau de l'homme pesant deux livres et demie ou trois livres et son corps cent quarante ou cent cinquante, l'éléphant, mis en parallèle, n'offre plus qu'un rapport très-éloigné, puisque le poids de son cerveau donne quatre livres, et celui de son corps équivaut à plusieurs milliers.

Mais les recherches de Blumenbach et de Cuvier démontrèrent bientôt que le moineau, le serin, le roitelet, comparativement au poids de leurs corps, ont un cerveau plus développé que celui de l'homme, et ils prouvèrent que, sans sortir de l'espèce humaine, ce rapport est évidemment faux, puisque le cerveau d'un enfant est plus volumineux que celui de l'adulte, relativement au reste du corps. Il fallut donc encore abandonner cette opinion.

Wrisberg et Sœmmering proposèrent de n'apprécier le volume du cerveau que proportionnellement au reste du

système nerveux et d'en déduire ainsi les différens degrés d'intelligence. Or, ces rapports sont très-difficiles à établir, si ce n'est impossible, et d'ailleurs quelles inductions pourrait-on tirer d'une notion générale sur la masse et le volume du cerveau, pour expliquer les spécialités innombrables que présentent les facultés et les instincts des hommes et des animaux.

Toutes ces données étant inexactes, on crut qu'on trouverait un moyen plus sûr d'arriver au but, soit en mesurant le crâne lui-même, soit en comparant son volume à celui de la face (1). Cette pensée donna naissance à la *craniométrie ;* expression tirée du grec, et qui signifie mesure du crâne.

Cette méthode consiste dans l'application, au crâne et à la face, ou au crâne seulement, de diverses mesures géométriques, afin d'apprécier la portée de l'intelligence ou la puissance des instincts.

Camper, médecin et anatomiste hollandais, qui vivait dans le siècle dernier, imagina, pour connaître le développement du crâne, de tirer deux lignes, l'une horizontale, qu'il appelle mentonnière et qu'il conduit des dents incisives supérieures et moyennes, au niveau du conduit

---

(1) La tête est formée de deux parties : l'une, postérieure et supérieure, le crâne qui renferme le cerveau ; l'autre, antérieure et inférieure qui est la face.

Chez l'homme, le crâne est plus grand que la face.

Dans les animaux, comme celle-ci est spécialement destinée à certains sens, tels que l'odorat et le goût, son développement est plus grand que le crâne, et c'est cette particularité qui rend compte du volume plus considérable de la tête chez certains animaux, le bœuf, le chameau, le cheval, etc., que chez l'homme.

auditif externe. Une seconde ligne qu'il appelle frontale, plus ou moins oblique, est menée du point le plus saillant du front sur les mêmes dents incisives. Ces deux lignes, frontale et mentonnière se coupant au point où elles se rencontrent, forment un angle qui donne la mesure du développement du crâne.

Voici ce qui résulte de l'application de l'angle facial chez l'homme; chez l'européen qui est la plus belle des races humaines, il présente de 80 degrés à 85; la tête du Mongol en a 75, le nègre 70 et si l'on continue à descendre dans l'échelle des animaux on trouve que l'orang-outang n'en offre plus que 60. C'est ainsi que le physiognomiste Lavater établit la gradation depuis la grenouille, dont l'angle facial est de 4 degrés, jusqu'à l'Apollon du Belvédere, chez lequel la ligne frontale est perpendiculaire.

On ne tarda point à s'apercevoir que l'angle facial ne donne que des notions incomplètes et quelquefois tout-à-fait fausses, car l'on ne peut, à l'aide de ce procédé, qu'évaluer le développement de la partie antérieure du cerveau, sans qu'on puisse tenir aucun compte des parties postérieures et latérales.

Ce moyen, en outre, est inapplicable à certains animaux. Si l'on voulait apprécier le volume du cerveau de l'éléphant d'après le volume de la tête, on commettrait une grande erreur, car, chez cet animal, les deux lames osseuses qui entrent dans la composition des parois du crâne, sont séparées entre elles par un intervalle qui varie de 6 à 12 pouces. On trouve une disposition analogue chez les phoques et chez quelques cétacés. Remarquons encore que l'angle facial n'est point applicable aux oiseaux dont la tête

se termine en un bec quelquefois fort alongé, ainsi qu'on le voit chez le héron, la cicogne, la bécasse, etc.

Sans chercher nos exemples ailleurs que dans l'espèce humaine nous trouvons que la tête des enfans a des dimensions remarquables, en ce que les parties antérieures du front sont très-développées, tandis que les mâchoires le sont peu, d'où il résulte que leur angle facial est égal à un angle droit. L'expérience démontre cependant que l'intelligence de l'enfant ne peut être comparée à celle de l'homme adulte. L'angle facial de Camper ne saurait non plus être applicable aux vieillards dont la chûte des dents semble repousser la mâchoire en arrière et faire saillir le front.

Enfin Camper, négligeant les parties latérales et postérieures de la tête, ne peut point apprécier les penchants ou les instincts qui s'y rattachent.

Ces remarques suffisent pour démontrer que l'angle facial est une mesure inexacte, quelquefois complètement fausse et qu'elle n'explique nullement les modifications multipliées que présentent, sous le rapport intellectuel ou moral, l'homme et les diverses espèces d'animaux.

Daubenton, pour éviter ce dernier reproche, s'adresse aux parties postérieures de la tête.

Il tire une ligne du bord inférieur de l'orbite au grand trou occipital. Il en mène une seconde plus ou moins verticalement du sommet de la tête à l'intervalle des condyles (1).

---

(1) Condyle, mot tiré du grec, et qui signifie nœud, jointure. Les condyles sont deux éminences ovoïdes applaties sur leur face intérieure chez l'homme, placées sur les parties latérales du trou occipital dont ils forment une partie de la circonférence.

L'angle qui résulte de leur concours est appelé angle occipital.

Comme le trou où ces lignes aboutissent, est placé presque verticalement chez les bipèdes, leur angle occipital sera très-ouvert. Cet angle diminue, quand on l'observe successivement chez les quadrupèdes, les reptiles et les poissons; chez le brochet, le trou occipital se trouve presque directement opposé à l'ouverture des mâchoires, il en résulte que l'angle est très-aigu, ce qui, selon Daubenton, prouve une absence, presque totale, de facultés.

Ce mode d'investigation n'est pas plus complet que celui de Camper. De plus, il méconnaît les organes spécialement affectés à l'intelligence, il néglige les parties antérieures du cerveau ainsi que les parties latérales.

Cuvier, peu satisfait des recherches des ses prédécesseurs, essaya de trouver des rapports plus complets entre l'organisme et les facultés ou les instincts.

Il conseille d'abord, si l'on veut recourir à l'angle facial, de faire partir la ligne frontale non plus de la partie extérieure, mais de la lame ou table interne du front. Pour faire cette étude, il scie le crâne verticalement d'avant en arrière.

Mais Cuvier s'arrêta surtout à la comparaison relative du crâne avec la face. Et c'est ce genre d'appréciation qu'il appelle *l'aire* de la tête.

Il résulte des observations de ce savant naturaliste que l'aire du crâne, mesuré par des lignes, sur une tête sciée comme nous l'avons dit, est chez l'européen presque quadruple de l'aire de la face, ce qui veut dire que chez l'homme le développement du crâne l'emporte sur celui de la face, dans le rapport d'un à quatre.

Chez le kalmouck, l'aire de la face augmente d'un dixième, et chez le nègre d'un cinquième.

Le sapajou a l'aire de la face, moitié de celle du crâne. Le mandril les a d'égales dimensions, et, à mesure qu'on suit la dégradation des êtres, l'aire de la face prend des dimensions proportionnellement plus grandes, en sorte que la face du cheval, du bœuf, du chameau, etc., a beaucoup plus d'étendue que n'en a le crâne.

Quelque séduisant que soit cet aperçu, il ne rend pas compte du développement des parties latérales du crâne.

Ce moyen n'explique pas non plus les différences intellectuelles ou morales observées chez les divers individus. Bien plus, ce mode d'appréciation se trouve inapplicable, car, d'après les recherches de Blumenbach, il résulte que la majorité des quadrupèdes offre des identités presque complètes, dans les rapports du crâne à la face.

Enfin, si l'on revient à l'espèce humaine, il n'est pas possible d'admettre qu'une grosse face exclut un grand développement de l'intelligence; Cromwell, Montaigne, Mirabeau, etc., se présentent pour démentir cette assertion.

Le système de Cuvier ne peut donc, pas plus que les autres, nous servir à expliquer les phénomènes intellectuels et les penchans observés chez l'homme et les animaux.

D'autres moyens craniométriques ont encore été proposés : ce sont ceux de Spix, d'Oken, etc., comme ils n'offrent aucune supériorité sur les autres nous n'en parlerons pas.

Toutes ces méthodes d'appréciation, quelqu'ingénieuses qu'elles soient, ne sont pas philosophiques, car,

s'arrêtant à un fait général, absolu, elles ne donnent aucune idée du caractère propre à chaque individu, ou des penchans caractéristiques de telle ou telle espèce d'animal.

Gall, reconnaissant ce vice, ne considéra plus la forme générale de la tête pour établir le rapport qui existe entre les instincts et le cerveau; mais pénétrant dans l'organisation intime de cet organe, il observa qu'à mesure que celui-ci se développe, il se manifeste un instinct ou une faculté. Établissant entre l'homme et les animaux différens points de comparaison, il reconnut que le développement des parties antérieures du cerveau coïncide avec celui des facultés intellectuelles, et que le développement des parties latérales et postérieures est en rapport avec celui des instincts. Enfin, rapprochant les animaux entr'eux, il vit que dans le chat, par exemple, les parties postérieures et latérales du cerveau sont plus volumineuses que chez le lapin, quoique, cependant, ces animaux soient à peu près de même volume; il reconnut que, la tête d'un chien, d'un renard et de certains singes, quelque ressemblance qu'elles puissent offrir sous le rapport du volume, ont entre elles de très-notables différences qui rendent raison de la diversité de caractère et d'instinct de ces animaux; enfin, examinant les têtes de tous les animaux et de l'homme lui-même, il vit que l'intelligence suivait le développement des organes du cerveau; c'est ainsi qu'il comprit la supériorité intellectuelle de l'homme sur tous les êtres de la nature.

Gall ne s'est point arrêté à cet examen comparatif de l'homme avec les animaux, ou des animaux entre eux,

il a cherché à saisir les différences présentées par chaque individu de la même espèce, et faisant de suite des applications à l'homme, il reconnut que les diverses races admises par les naturalistes, présentent toutes une conformation particulière du crâne, en rapport avec le développement de l'intelligence, et que dans une même race, les différences individuelles sont encore innombrables. A peine voyons-nous deux hommes dont les caractères se ressemblent, et dont le crâne offre les mêmes dimensions. En général, les hommes qui sont doués d'une intelligence supérieure, ont le crâne d'une grosseur remarquable, aussi, dit-on, d'un homme de génie que c'est une grande, une forte tête Si, au contraire, on examine les idiots, il est facile de s'apercevoir que la vicieuse conformation de leur crâne annonce toujours la dégradation ou la faiblesse de leur intelligence.

Tout en repoussant les moyens craniométriques comme inexacts ou incomplets, Gall pense cependant qu'on pourrait avoir une idée approximative de la puissance intellectuelle, en mesurant la tête dans plusieurs sens, et surtout en embrassant la périphérie du crâne, et en tenant compte de l'espace qui existe entre la racine du nez et le trou occipital, en passant par le sommet de la tête.

D'après cette idée, l'on mesure la circonférence de la tête en l'entourant d'un fil à la hauteur des sourcils, puis l'on mène un nouveau fil de la racine du nez au trou occipital, et l'on obtient ainsi la périphérie et *l'arc du crâne*. Si l'on trouve une circonférence de 11 à 15 pouces sur un arc de 8 à 9, on peut conclure que le cerveau est d'un petit volume et qu'il y a idiotisme plus ou moins complet. Si l'on

trouve 14 à 17 pouces de circonférence sur 11 à 12 pour l'arc du crâne, les idées ont encore une marche irrégulière et les instincts sont aveugles. Il faut arriver aux têtes de 18 à 20 pouces de circonférence, sur un arc de 13 à 14 pouces, pour rencontrer un exercice régulier de facultés. Enfin à mesure qu'on s'élève et qu'on rencontre un cerveau plus considérable, on voit les facultés prendre plus d'énergie, jusqu'à ce que les têtes aient 21 à 22 pouces de circonférence, sur un arc de 15 pouces. Le développement du crâne, dans l'état physiologique, dépasse rarement ces limites.

Remarquons encore qu'on ne doit pas confondre le volume du crâne avec celui du cerveau. Le crâne, il est vrai, reproduit le plus souvent l'état de cet organe; mais différentes circonstances peuvent modifier ce principe, et même ceux qui ont un petit cerveau ne doivent pas désespérer de leur intelligence, car il peut être doué d'une grande activité, c'est ainsi qu'on voit des membres frêles en apparence, soulever d'énormes fardeaux. Il y a plus, chez les hydrocéphales la tête est très-grosse, et l'intelligence est souvent presque nulle. On connaît l'énorme tête de J. Cardinal et le développement monstrueux de l'idiot Montruc dont la tête représente exactement une losange.

Quelle que soit la disposition anatomique du crâne, elle est toujours originelle, ou, en d'autres termes, elle tient au développement du cerveau à l'époque de la formation des organes. Le cerveau existe chez l'enfant avant que le crâne ne paraisse, et s'il vient à manquer, comme chez les anencéphales (c'est-à-dire enfans privés de cerveau) ses parois manquent aussi. A cette époque elles se modèlent parfaitement sur l'organe qu'elles doivent

contenir. Enfin, lorsque le cerveau croît en volume avec l'âge, le crâne grandit comme lui : c'est ce qu'on a observé chez certains hommes de génie, chez Napoléon, par exemple, qui, dit-on, en arrivant aux affaires, avait un crâne bien moins volumineux que dans les dernières années de son règne. Le développement simultané du crâne et du cerveau se continue jusque vers l'âge de quarante ans; quand le cerveau s'atrophie, les parois du crâne s'affaissent. A l'âge de la décrépitude, où tous les organes se flétrissent, le cerveau lui-même diminue, et l'intelligence perd de son activité : si le crâne semble encore conserver son volume, c'est que d'une part, les sinus sont plus profonds, et que de l'autre, la lame interne seule, suit le retrait du cerveau.

Gall, s'appuyant sur tous ces faits et une foule d'autres, accumulés soigneusement pendant vingt-cinq ans, rejette les données anatomiques adoptées jusqu'à ce jour pour apprécier le degré d'intelligence de l'homme et des animaux; il prouve que ce n'est point ainsi qu'on arrivera à la connaissance des facultés accordées aux êtres vivans; aussi abandonne-t-il l'examen général de la tête, pour se livrer aux investigations minutieuses des particularités que peut offrir cette partie de notre corps. C'est en suivant cette marche, qu'il démontre que le développement de l'intelligence ou la manifestation d'un instinct coïncide toujours avec l'apparition d'une nouvelle partie du cerveau. Ainsi, depuis le poisson et le reptile, jusqu'aux animaux les plus parfaits, le cerveau croît progressivement; mais ce n'est que lorsqu'on arrive à l'homme, qu'on voit apparaître les parties antérieures et supérieures

du cerveau spécialement affectées aux manifestations de son intelligence.

D'après ce court exposé, il doit être démontré que les philosophes et les naturalistes ont tenté, mais toujours infructueusement, d'établir des rapports entre le développement de l'organisme et les manifestations intellectuelles ou morales; que leur erreur tenait à ce qu'ils examinaient le cerveau dans son ensemble, tandis qu'il fallait l'étudier dans chacune de ses parties, et le suivre dans son accroissement et son décroissement successifs.

DEUXIÈME LEÇON.

Résumé de la leçon précédente. — Critiques des divers systèmes philosophiques anciens et modernes.—Appréciation nouvelle des penchants et des facultés de l'homme et des animaux. — Exposition des preuves de l'innéité des facultés et des penchants. — Adoption d'un principe immatériel comme moteur des organes cérébraux.

Si nous résumons rapidement ce que nous avons vu dans la leçon précédente, nous trouvons que les philosophes et les naturalistes ont fait, depuis les temps les plus reculés, des recherches pour établir les rapports qui existent entre l'organisme et les facultés ou les instincts. Nous avons signalé les systèmes qu'ils ont présentés et nous avons démontré leur peu de valeur. En effet, tous ces systèmes pèchent en ce qu'ils ne reposent point sur la connaissance de l'organisation de l'homme et des animaux.

Après avoir étudié les faits anatomiques, nous nous proposons aujourd'hui de porter notre examen sur les faits physiologiques, c'est-à-dire, sur les faits moraux et intellectuels, observés pendant la vie chez l'homme et les animaux.

Ces recherches ont été entreprises par les philosophes de l'antiquité; mais, ainsi que les modernes, négligeant l'organisation, ils n'ont tenu compte que des phénomènes qui en sont le résultat. Faisant alors des êtres particuliers des facultés qu'ils avaient observées, ils se sont égarés dans

des abstractions qui ne trouvaient point leur application dans la nature. De là, cette diversité sans nombre des systèmes présentés par les philosophes.

Bacon distingue deux âmes : l'âme raisonnable et l'âme sensitive. Les facultés de l'âme raisonnable sont : l'entendement, la raison, le raisonnement, l'imagination, la mémoire, l'appétit et la volonté. Les facultés de l'âme sensitive sont : le mouvement volontaire et la sensibilité.

Descartes reconnaît quatre facultés principales : la volonté, l'entendement, l'imagination et la sensibilité

Hobbes n'admet que deux facultés principales : connaître et se mouvoir.

Locke admet l'entendement et la volonté.

Condillac admet six facultés dans l'entendement, ou sept en comptant la sensation, origine commune, suivant lui, de l'entendement et de la volonté : sensation, attention, comparaison, jugement, réflexion, imagination, raisonnement ; et toutes ces facultés ne sont que des sensations transformées ou modifiées.

Dans le système de Kant, les facultés ou formes primitives, conceptions pures, idées à priori, sont au nombre de vingt-cinq, savoir : deux formes de la sensibilité : l'espace et le temps ; douze notions pures de l'entendement ou catégories : l'unité, la pluralité, la totalité, l'affirmation, la négation, la limitation, l'inhérence et la subsistance, la causalité et la dépendance, la société, la possibilité et l'impossibilité, l'être et le non-être, la nécessité et la contingence ; huit notions qui dépendent de celles-ci : l'identité, la diversité, l'accord, la contradiction, l'intérieur, l'extérieur, la matière et la forme ;

enfin trois formes de la raison : le moi et l'âme, Dieu et l'univers.

M. Laromiguière compose le système des facultés de l'âme de deux systèmes : le système des facultés de l'entendement, et le système des facultés de la volonté. Le premier comprend trois facultés particulières : l'attention, la comparaison et le raisonnement ; le second en comprend également trois : le désir, la préférence et la liberté.

Si nous voulions étudier toutes ces doctrines nous verrions qu'aucune d'elles ne s'accorde sur les facultés premières de l'homme et sur les phénomènes qui s'y rattachent, mais cet examen serait trop long et nous ne pouvons entrer dans de semblables discussions, d'ailleurs inutiles à l'intelligence de notre sujet.

Nous négligerons donc tous ces systèmes, et loin de nous livrer à des abstractions, nous allons chercher à connaître l'homme en l'étudiant dans les différentes positions où il peut se trouver.

Portons d'abord notre examen sur une famille nombreuse et dont tous les membres vivent sous l'influence des mêmes circonstances. Interrogeons les parents sur les qualités de leurs enfants. Nos enfants, diront-ils, ne se ressemblent pas, c'est comme s'ils n'avaient pas le même père et la même mère. Ils mangent pourtant à la même table ; leurs occupations sont les mêmes. Voici notre fils aîné, qui a toujours l'air d'être honteux de sa naissance ; depuis qu'il a vu un petit-maître décoré, il méprise ses camarades et n'aspire qu'à nous quitter et à aller dans une grande ville, il n'est jamais content de la mise de ses autres frères, il

affecte même de parler et de marcher autrement que nous. Dieu sait où il a pris cette ridicule vanité! Notre second fils, au contraire, ne se plaît que dans ses travaux domestiques; c'est notre tourneur, notre charpentier : sans avoir rien appris, il montre en tout un esprit d'invention qui nous étonne. Voici une de nos filles qui n'a jamais pu apprendre les misérables ouvrages de l'aiguille; mais croiriez-vous qu'elle chante jour et nuit? tout s'anime en elle au bruit d'une musique: Celle-ci ne serait bonne que pour être musicienne. Voici un autre garçon cherchant dispute à tout le monde, toujours battant et toujours battu et dont rien ne saurait rompre le courage. Il rapporte avec une avidité extrême toutes les nouvelles d'une bataille, et attend avec impatience le moment où il pourra être militaire. Sa sœur a les larmes aux yeux quand elle voit un être qui souffre; jamais un pauvre ne s'éloigne d'elle sans consolations. Une autre de ses sœurs, est avare, obstinée, méchante, et ne se plaît que dans le trouble.

Ce tableau est l'image fidèle d'une famille nombreuse et sur laquelle l'éducation n'a pas encore exercé sa puissante influence.

Si nous quittons la famille pour nous rendre dans une école, où tous les élèves sont sous la direction d'un plan uniforme d'instruction et de conduite, nous rencontrons parmi la grande majorité de sujets médiocres, quelques malheureux qui sont incorrigibles. Nous en trouvons qui dérobent les livres à leurs camarades, qui sont menteurs, perfides, poltrons, ingrats, paresseux, insensibles aux distinctions. Dans le nombre de ceux qui remportent les prix, tel excelle dans l'étude de l'histoire, tel autre dans la poésie,

un troisième dans les mathématiques, un quatrième dans la géographie ou dans le dessin; enfin chacun d'eux a une physionomie intellectuelle ou morale, qui lui est donnée par la nature et qu'il est aussi impossible de changer que les traits de son visage. Tous ces enfans jouissent de la faculté de l'attention, de la comparaison, du jugement, du désir, de la volonté; mais aucun maître ne désignera le caractère de ses élèves par l'une ou l'autre des abstractions adoptées par les métaphysiciens. Il ne dira pas, tel enfant a tel entendement ou telle réflexion, mais il a telle faculté pour apprendre l'histoire, les mathématiques; il ajoutera il est bon, il est méchant, querelleur, difficile, enfin il peindra toujours une faculté ou un instinct. (1)

Il vous arrivera également, lorsque vous ferez la revue d'une réunion d'hommes de génie, d'y trouver des musiciens, des peintres, des sculpteurs, des mécaniciens, des mathématiciens, des philologues, des orateurs, des acteurs, des poètes, des voyageurs, des philanthropes, etc., et ici encore, il n'est nullement question ni d'entendement, ni de volonté, ni de comparaison, ni de désir, ni de liberté.

Si, des hommes, nous descendons aux animaux, nous trouvons qu'on les désigne également par les qualités ou les défauts qu'ils manifestent. On dit : ce chien est hargneux, doux, docile, courageux, attaché, il a une très-bonne mémoire locale, il est poltron, il s'est dressé lui-même à la chasse; cet étalon est des meilleurs pour le haras; ce cheval est ombrageux, très-doux, très-docile;

(1) Voy. Gall, sur l'origine des qualités morales, etc. Tome 1, page 42, etc.

cette vache est une excellente mère, cette truie est une mauvaise mère, puisqu'elle dévore ses petits, etc.

Dans quelle espèce ou dans quel individu parmi les animaux, les philosophes placeraient-ils leur entendement, leur volonté, leur attention, leur raisonnement, leur désir, leur préférence et leur liberté ?

Est-il juste qu'en examinant la nature et l'origine des facultés morales et intellectuelles de l'homme, on ne tienne aucun compte des mêmes facultés chez les animaux? L'homme serait-il un être isolé du reste de la nature vivante? Serait-il gouverné par des lois organiques opposées à celles qui président aux qualités et aux facultés du cheval, du chien, du singe? Les animaux voient-ils, entendent-ils, sentent-ils, apprécient-ils les odeurs, le son, et tous les objets autrement que nous? Se propagent-ils, aiment-ils leurs petits, sont-ils courageux, doux, vindicatifs, rusés, jaloux autrement que l'homme?

Tous ces faits tendent donc à démontrer que les penchans et les facultés sont innés; que l'éducation ou les circonstances dans lesquelles se trouvent l'homme et les animaux, ne peuvent que modifier, affaiblir ou développer ces facultés, mais ne sauraient jamais les faire naître. Mille exemples viennent encore prouver cette assertion : voyez le jeune poulet, à peine est-il sorti de l'œuf, qu'il discerne à l'instant le grain qui doit le nourrir! l'araignée qui vient d'éclore tisse sa toile et enveloppe d'un réseau les mouches qu'elle a prises, afin de les conserver pour ses besoins futurs! l'abeille construit, en naissant, ses cellules hexagones; le petit canard, couvé par une poule, se dirige vers l'eau, au grand effroi de sa mère adoptive. Est-il pos-

sible de méconnaître, en présence de ces faits, une puissance instinctive que n'ont produite ni l'éducation, ni les circonstances extérieures ?

Gall, s'appuyant sur toutes ces observations, répétées chez tous les êtres de la nature, en conclut que les facultés et les instincts sont innés. Si l'on arrête un instant sa pensée sur cette importante découverte, on reconnaîtra que la nature ne pouvait se soustraire à cette loi impérieuse. Que seraient en effet devenus tous les êtres qui peuplent le monde, si l'éducation ou la réflexion avait dû les conduire à l'accomplissement des actes nécessaires pour entretenir leur existence? Il faut donc qu'il y ait un instinct conservateur, inné, et qui, aveuglément, pousse l'enfant et les animaux vers les choses qui leur conviennent.

On a prétendu que la supériorité de l'intelligence de l'homme tenait à la délicatesse de ses sens : c'est encore une erreur. La plupart des animaux ont les sens en général plus parfaits que ceux de l'homme ; le chien, le cheval, le cochon, etc., ont l'odorat très-développé ; l'aigle, à la vue perçante, découvre sa proie d'une hauteur immense ; le serpent fuit et se cache à la plus légère vibration de la terre sur laquelle il rampe ; la plupart des oiseaux ont le sens de l'ouïe très-délicat, et les vaches reconnaissent au goût les herbes qui leur seraient nuisibles. Ce ne sont donc pas les sens qui établissent la supériorité de l'homme sur les animaux. Il faut qu'il y ait quelque chose de plus positif qui puisse expliquer les différences que l'on observe : les sens ne rendent en effet raison d'aucun instinct, d'aucune faculté. Ils ne sont que des instrumens

qui mettent en rapport le monde extérieur avec les organes intérieurs : ainsi, l'œil destiné à recevoir l'impression de la lumière, se trouve l'intermédiaire entre ce fluide et la sensation produite sur le cerveau. Mais ce n'est point l'œil qui apprécie les couleurs, ni qui fait naître le talent du peintre. L'ouïe reçoit l'impression du son, mais le cerveau seul, juge l'harmonie; il en est de même de tous les sens. Ainsi l'on peut avoir la vue ou l'ouïe excellente et n'être point organisé pour être peintre ou musicien; on peut au contraire être privé de l'ouïe et comprendre la musique. Nous connaissons un sourd-muet qui apprécie très-bien un morceau de musique par les impressions qu'il éprouve en appuyant les pieds contre une planche qui vibre.

Nous irons même jusqu'à dire que l'on pourrait supposer que tous les sens extérieurs manquant, l'homme intérieur n'en resterait pas moins complet; alors, il est vrai, il n'y aurait que des penchans ou des facultés confuses, mais l'inpulsion intérieure se ferait cependant sentir. Les sens ne peuvent donc créer ni les facultés ni les penchans, et, c'est une grande erreur de croire avec Buffon, que la supériorité de l'homme tient à la délicatesse de son sens du toucher.

L'éducation ne saurait non plus que les sens, faire naître dans l'homme ou dans l'animal une faculté ou un instinct que la nature ne leur aurait point accordé. S'il n'en était pas ainsi, ne verrait-on point les animaux qui vivent en commun prendre les habitudes de leurs compagnons. Or, a-t-on jamais observé que la poule apprit à roucouler comme le pigeon, ou à pousser des cris comme la pintade?

Si l'éducation avait la puissance qu'on lui accorde, comment expliquera-t-on que des oiseaux tels que les serins sortis du même nid, élevés de la même manière, présentent entre eux de si grandes différences? L'on sait que la femelle n'apprend jamais à chanter, quelque soin que l'on prenne de son éducation, et que les mâles offrent de très-notables différences entr'eux sous le rapport de leur aptitude.

Ce que nous disons des animaux s'applique à l'homme, et nous avons déjà prouvé que dans une même famille, placée sous l'influence des mêmes conditions, on trouve une variété de caractères et de facultés qui ne peut s'expliquer que par la différence d'organisation individuelle.

Quelques philosophes reconnaissant la faiblesse des argumens que nous venons de combattre, ont prétendu qu'en effet on ne pouvait attribuer à l'éducation les facultés ou les instincts, mais qu'il fallait les rapporter à l'ensemble de l'organisation des animaux. Ainsi, disent-ils, si le tigre est féroce, il le doit à sa force musculaire, à ses griffes, à ses dents aiguës. C'est ainsi qu'ils veulent établir des rapports entre la conformation extérieure et les habitudes des différens êtres.

L'examen le moins approfondi démontre bientôt l'inexactitude de cette assertion. Le tigre, en effet, n'est point courageux, parce qu'il a une force musculaire, puissante, car, sous ce rapport, le cheval, le taureau, et mieux encore l'éléphant pourraient le lui disputer: ses mâchoires ne sont pas plus solides que celles de plusieurs animaux herbivores; aussi n'est-ce pas dans sa conformation extérieure que nous pouvons trouver la raison de son instinct carnassier.

Croit-on, en effet, que si l'on donnait au mouton les griffes du lion, ses muscles énergiques et sa redoutable mâchoire, cet animal sentirait naître en lui l'instinct du courage et de la destruction? D'ailleurs, ce n'est pas à la surface que doit s'arrêter l'examen de l'organisation. Le tigre, l'éléphant, le mouton, ne sont pas moins différens à l'intérieur qu'à l'extérieur. L'estomac, les intestins des tigres sont destinés à digérer de la chair, tandis que ceux du mouton, du cheval, de l'éléphant, qui sont d'une longueur considérable, démontrent que la nature a destiné les animaux auxquels ils appartiennent à se nourrir de végétaux.

On a encore prétendu que le hasard ou des circonstances puissantes déterminaient chez l'homme le développement d'un talent ou d'une faculté.

Ainsi, dit-on, Milton est devenu poète pour avoir perdu sa place de secrétaire de Cromwel. Corneille n'a senti son talent se révéler, que parce qu'il voulait peindre sa passion amoureuse.

Qui ne voit que ces faits et mille autres que l'on pourrait citer, ne servent qu'à prouver qu'il y avait chez ces hommes de génie une faculté qui, peut-être, était momentanément entravée, mais qui s'est éveillée sous l'impulsion d'une cause accidentelle?

C'est ainsi qu'un hasard frappe l'attention de Newton, et que sa puissante intelligence lui fait découvrir les lois de la gravitation.

Concluons de ces faits que nos penchants, nos talents ne sont pas toujours en activité, et qu'il faut souvent que l'impulsion leur soit donnée par une impression extérieure.

Ainsi, le castor ne bâtit point de hutte s'il ne trouve pas de branches d'arbres; l'oiseau ne construit pas de nid si les matériaux lui manquent, et le génie de l'homme est étouffé par les entraves qu'on lui oppose. Que ces entraves disparaissent et les talens ou les qualités les plus brillantes surgissent tout-à-coup! C'est ainsi qu'on s'explique comment les révolutions politiques semblent faire éclore une foule d'hommes remarquables.

Nous avons avancé que l'éducation ne fait naître aucun talent ni aucun instinct, mais nous ne pouvons méconnaître l'influence qu'elle exerce sur leur développement.

L'éducation corrige les défauts les plus prononcés, elle réprime les vices, et fait quelquefois d'un homme poussé à la débauche, un sage, un philosophe. L'antiquité nous offre Socrate en exemple, et des preuves nouvelles s'accumulent chaque jour sous l'empire de la civilisation.

L'influence de l'éducation, de l'instruction, des exemples et des circonstances environnantes s'exerce principalement lorsque les dispositions ne sont ni trop faibles ni trop énergiques. Tout homme sain, ayant l'organisation essentielle de son espèce, a, par cela même, de la capacité pour tout ce qui est relatif aux dispositions propres à l'homme. C'est à quoi la nature s'est bornée pour la grande majorité des individus. Avec cette médiocrité de forces morales et intellectuelles, on est, pour ainsi dire, passif relativement à l'impression des objets extérieurs; les facultés intérieures sont dans un état d'indifférence, et comme rien n'entraîne ces individus vers un but marqué, ils n'ont, par cela même, aucune vocation déterminée.

Il ne faut pourtant pas croire que, même pour cette classe d'hommes, les impressions qui viennent du dehors aient une influence exclusive, absolue et toujours égale. Non, l'observation prouve que chaque individu diffère d'un autre par un caractère propre, de même qu'il en diffère par la forme extérieure de son corps. Chacun a de la prédilection ou une aptitude plus prononcée pour tel ou tel objet. Il y a donc dans chaque homme, quelque chose qu'il ne tient pas de l'éducation, qui résiste même à toute éducation. S'il n'en était point ainsi, comment pardonnerait-on aux instituteurs de ne pas déraciner du cœur de leurs élèves, tous les défauts, tous les vices, toutes les passions funestes et toutes les inclinations basses?

Il y a plus, l'éducation n'a que peu d'empire lorsque les dispositions naturelles sont très-énergiques ou lorsque l'organisation est incomplète. Qui ne sait que les idiots se refusent à tout perfectionnement intellectuel et que les génies s'élèvent malgré les plus grands obstacles? Nous ne prétendons point, en avançant cette assertion, que les génies échappent complètement à l'influence de l'éducation; nous croyons, au contraire, que les plus grands hommes portent toujours l'empreinte de leur siècle, et qu'ils ne peuvent se défendre entièrement de l'impression des circonstances qui les environnent; mais nous pensons aussi que celui qui possède une qualité ou une faculté dominante se trace une marche particulière et poursuit avec force, malgré les obstacles, l'objet que la nature lui a indiqué.

Ces faits démontrent que la nature, par le moyen des lois immuables de l'organisation, s'est réservé, non

pas l'unique, mais le premier droit sur tout exercice des facultés et des penchans de l'homme et des animaux.

Nous avons prouvé que la manifestation de nos facultés morales et intellectuelles dépend de conditions matérielles, mais nous sommes loin de prétendre que nos facultés sont un *produit* de l'organisation : nous pensons, au contraire, qu'il existe un principe moteur, insaisissable, mais réel, qui donne l'impulsion à la matière; principe inconnu dans son essence, qu'aucun mot ne saurait, par cela même, convenablement désigner, mais pour la manifestation duquel la matière est indispensable. Ce principe, une fois admis, et la raison, selon nous, ne saurait méconnaître son existence, nous ne chercherons point à découvrir, à l'exemple des théologiens et des métaphysiciens, comment s'opère l'union de l'âme avec le corps, et si cette âme est une émanation de la Divinité. Nous abandonnerons de suite, ces questions tout-à-fait insolubles, et nous ne nous occuperons à l'avenir que des conditions matérielles qui permettent la manifestation du principe moteur.

Les preuves abondent pour démontrer que les qualités morales et les facultés intellectuelles se manifestent, augmentent ou diminuent, selon que les organes du cerveau se développent, se fortifient ou s'affaiblissent : ainsi, l'on observe que différens penchans n'arrivent qu'à un âge où la partie du cerveau qui est chargée de la fonction, a acquis sa puissance de développement. L'enfant n'éprouve pas les besoins de l'amour physique tant que son cervelet reste faible; ce n'est qu'à un âge assez avancé que se manifestent l'ambition et l'avarice, etc.

Le cerveau croît graduellement jusqu'à l'âge de 35 ou 40 ans. Aussi est-ce à cette époque que l'homme jouit de toute la plénitude de ses facultés; mais à mesure qu'on avance en âge, le cerveau diminue graduellement, il s'affaisse, et c'est ainsi qu'on arrive à la décrépitude.

Cette étude des changemens physiques explique complètement les variations successives qui s'opèrent dans le cours de la vie, sous le rapport moral et intellectuel.

Ce qui tend encore à démontrer l'assertion que nous venons d'émettre, c'est que si le développement des organes chargés de la manifestation des facultés morales et intellectuelles vient à éprouver des dérangemens, les fonctions de ces organes s'écartent aussitôt de leur ordre accoutumé. Ainsi on voit des enfans très-précoces sous le rapport de la musique ou des mathématiques, etc.; tandis que d'autres ne peuvent jamais s'élever à comprendre ces sciences.

S'il arrive que les différentes parties du cerveau, ou que la totalité de cet organe n'acquièrent que très-tard leur maturité et leur solidité, l'état d'enfance et de demi-imbécillité se prolonge alors jusqu'à l'âge de 10 à 12 ans. Mais à cette époque la nature travaille quelquefois avec une grande énergie au développement des parties cérébrales, et l'on voit les enfans dont on avait jusqu'alors désespéré, devenir en peu de temps des individus remplis de talens. C'est ce qu'a éprouvé Gessner, l'un des plus aimables poètes de la Suisse. Issu d'une famille où le rachitisme était habituel dans la jeunesse, ses instituteurs, quand il eût atteint l'âge de 10 ans, le déclarèrent incapable de faire aucun progrès dans ses études. L'on sait que ses chefs-d'œuvre ont démenti leur prédiction.

Si le développement du cerveau se fait irrégulièrement et que ce soit la partie postérieure qui l'emporte sur la partie antérieure, les penchans prédomineront sur la puissance intellectuelle. Si l'organisation se développe dans un ordre inverse, les facultés l'emporteront alors sur les penchants.

Si l'on suit l'accroissement du cerveau dans les différentes classes d'animaux, on voit que les penchans et les facultés croissent toujours en raison du développement des organes.

Si, par accident, un organe primitivement bien développé se trouve détruit, la faculté qui en dépend disparaît aussitôt : à la suite d'une maladie, l'on voit les génies les plus brillants s'anéantir et descendre même jusqu'à l'hébétude.

De l'ensemble de ces faits, résulte la démonstration que les penchans et les facultés intellectuelles, ne peuvent se manifester que par l'intermédiaire de l'organisation et que les variations qu'éprouve la matière animée entraînent des modifications inévitables dans le développement de ces mêmes facultés.

Cet aperçu rapide nous permet actuellement de nous livrer à l'étude spéciale de chacun des organes dont le cerveau est composé.

TROISIÈME LEÇON.

Résumé de la leçon précédente. — Division des facultés et des instincts, d'après Gall. — Division de Spurzheim. — Organe de l'amativité ou de l'amour physique. — Son siége. — Historique de cette découverte. — Preuves tirées des phénomènes physiologiques. — Preuves tirées de l'état de maladie. — Considérations philosophiques et morales.

Nous avons examiné les faits physiologiques, manifestés par l'homme et les animaux, et nous avons prouvé que les philosophes en avaient déduit des abstractions à l'aide des quelles ils prétendaient expliquer les phénomènes moraux et intellectuels observés chez les êtres vivants.

Les phrénologistes ayant reconnu les erreurs où conduit la route suivie par les psychologistes sont revenus à l'observation exacte des faits moraux et intellectuels, offerts par l'homme et les animaux, ils ont ainsi été amenés à une appréciation plus juste des facultés cérébrales et ils ont pu en présenter une classification nouvelle.

Gall a divisé les facultés en deux ordres.

Spurzheim adopte à peu près cette division: il pense que toutes fonctions qui ont lieu dans l'homme, avec connaissance, peuvent être divisées en deux ordres; les unes sont simplement affectives, les autres intellectuelles.

Ces deux sortes de facultés ont été reconnues dès la plus haute antiquité. On leur a donné différens noms, tels que faculté de l'âme et de l'esprit, ou facultés morales et intellectuelles, entendement et volonté. Spurzheim préfère le nom de faculté affectives et intellectuelles.

L'un et l'autre de ces deux ordres peuvent être subdivisés en plusieurs genres. Quelques facultés affectives ne donnent qu'un désir, une inclination ou un penchant, ou bien ce qu'on appelle instinct chez les animaux. Ces facultés sont presque soustraites à la volonté, Spurzheim les appelle *penchants*. D'autres facultés affectives ne sont pas bornées à un simple penchant, mais elles éprouvent quelque chose de plus; c'est ce qu'il nomme *sentiment*. L'amour-propre et la circonspection peuvent servir d'exemples.

Le second ordre renferme les facultés de l'entendement. On peut les subdiviser en trois genres. Quelques-unes appartiennent aux sens extérieurs; d'autres sont destinées à faire connaître à l'homme et aux animaux les objets extérieurs, leurs qualités et leurs relations; Spurzheim les nomme *perceptives*, d'autres encore agissent sur toutes les sensations et sur toutes les connaissances acquises, il leur donne le nom de facultés *réflectives*.

Ainsi les facultés de l'âme se divisent en deux ordres. Le premier se compose de deux genres, et le second de trois, chaque genre de plusieurs espèces; et chaque espèce présente des modifications et des spécialités individuelles.

Les affections de l'âme sont des modes des facultés affectives.

Les idées ou les connaissances résultent des facultés intellectuelles; la raison, en particulier, est l'apanage des facultés réflectives.

Voici, sous forme de tableau, la division qui vient d'être indiquée:

I FACULTÉS AFFECTIVES.

II FACULTÉS INTELLECTUELLES.

Les facultés affectives se divisent en deux genres.

1° Les penchants.

2° Les sentiments.

Les facultés intellectuelles sont divisées en :

1° Perceptives.

2° Reflectives.

Les penchans sont au nombre de neuf:

1. Amour physique (amativité).
2. Amour de la géniture (philogéniture).
3. Attachement (affectionivité).
4. Amour de l'habitation (habitativité).
5. Courage (combativité).
6. Destruction (destructivité).
7. Construction (constructivité).
8. Désir d'avoir (convoitivité).
9. Penchant à cacher (secrétivité).

Les sentimens sont au nombre de douze :

1. Amour-propre.
2. Amour de l'approbation.
3. Circonspection.
4. Bienveillance.
5. Vénération.
6. Persévérance.
7. Justice.
8. Espérance.
9. Surnaturalité.
10. Esprit de saillies.
11. Idéalité.
12. Imitation.

Les facultés perceptives sont au nombre de douze:

1. Individualité.
2. Configuration.
3. Étendue.
4. Pesanteur.
5. Coloris.
6. Localité.
7. Numération.
8. Ordre.
9. Phénomènes.
10. Temps.
11. Mélodie.
12. Langage.

Les facultés reflectives sont au nombre de deux :

1. Comparaison.
2. Causalité. (1)

---

(1) Observations sur la phrénologie ou la connaissance de l'homme moral et intellectuel, etc.; par Spurzheim, Paris 1818.

Cette division étant établie, nous allons passer à l'étude de chacun des organes du cerveau, reconnus chez l'homme ou chez les animaux.

ORDRE I.

FACULTÉS AFFECTIVES.

GENRE PREMIER.

PENCHANS.

I. *Amour physique* (amativité.)

Un des penchans les plus actifs, un de ceux qui dominent en général le plus puissamment l'homme et les animaux, est le besoin de la reproduction.

Ce serait une erreur de croire, que l'impulsion qui porte les animaux à cet acte, part des organes mêmes de la génération. L'analogie et l'expérience démontrent bientôt que c'est au cerveau qu'il faut faire remonter les besoins et le désir. En effet, le cerveau est le point de départ et en même temps le terme de toutes les sensations et de tous les besoins. Les sens ne sont que des instrumens qui permettent d'établir des rapports entre lui et le monde extérieur; mais les sens par eux-mêmes ne peuvent rien.

C'est par la puissance du cerveau que nous sentons, que nous concevons, que nous allons au devant de ce qui nous plaît, ou que nous repoussons ce qui peut nous nuire.

Si le cerveau souffre, les fonctions s'altèrent et les sens perdent toute leur action. Ainsi, nous voyons fréquemment, à la suite d'une apoplexie, les membres être

paralysés, et, quelle que soit alors l'impression que les corps extérieurs exercent sur eux, le cerveau ne perçoit ni sensation de douleur, ni de plaisir, et cependant, dans cette circonstance, l'organe du toucher n'a éprouvé aucun changement matériel.

Cet exemple s'applique à tous les sens ; les organes extérieurs de la génération se trouvent soumis à la même règle.

C'est donc dans le cerveau que nous devons chercher la cause première de l'action des organes extérieurs de la reproduction, et une série immense de faits démontre que c'est au cervelet qu'est départie cette puissance.

Voici comment Gall est arrivé à cette découverte.

Une jeune veuve se trouva attaquée, peu après la mort de son mari, de mélancolie et de violentes convulsions. Ces accès étaient précédés par une tension et un sentiment de chaleur très-désagréables à la nuque. Quelques instans après elle tombait à terre dans un état de raideur, jusqu'à ce qu'enfin, la nuque et la colonne vertébrale, fussent violemment retirés en arrière.

Plusieurs fois Gall, appelé au moment de ses crises, lui soutint la nuque avec la main ; il y sentit une forte chaleur, et il remarqua surtout une proéminence bombée très-considérable.

Plus tard, cette dame lui avoua que, depuis son enfance, il lui avait été impossible de résister à un besoin impérieux, et que dans les momens où ses désirs étaient les plus pressans, la tension et la sensation de chaleur brûlante à la nuque, l'incommodaient vivement. Ces circonstances éveillèrent l'attention de Gall, il se rappela avoir vu plusieurs

faits analogues et il commença à soupçonner que le cervelet pouvait exercer une influence sur la manifestation du besoin de la reproduction.

Le cervelet est cette portion de la masse cérébrale qui se trouve placée au-dessus de la moelle épinière et au-dessous des lobes postérieurs du cerveau. Cet organe est logé dans les fosses occipitales inférieures; c'est à sa présence que sont dues les éminences que présente le crâne à sa partie postérieure et inférieure.

Ces protubérances ne sont point formées, ainsi qu'on pourrait le supposer, par l'épaississement des os; mais bien par les efforts qu'exercent contr'eux le cervelet. Aussi, observe-t-on que dans cet endroit, les parois du crâne sont en général fort minces. Il ne faut pas confondre ces protubérances avec une saillie osseuse, placée sur la ligne médiane du crâne, très-apparente chez un grand nombre d'animaux, notamment chez le chien, et qui est destinée à l'attache de fibres musculaires et ligamenteuses.

Les preuves qui établissent que le cervelet est l'organe qui préside à l'instinct de la reproduction, se tirent de l'état de santé ou de maladie chez l'homme et les animaux.

Étudions les faits observés dans l'état de santé. Chez les animaux dont la propagation ne s'effectue pas par le concours des deux sexes, on n'observe rien qui ressemble au cervelet. Chez ceux, au contraire, qui s'accouplent, on trouve une partie cérébrale placée immédiatement au-dessus de la moelle épinière, partie qui remplace le cervelet dont sont doués les animaux plus parfaits.

A mesure que l'on s'élève dans l'échelle des êtres, le cervelet se développe concurremment avec l'énergie génératrice.

La manifestation successive, l'action et la l'affaiblissement de l'instinct de la propagation, sont dans un rapport direct avec le développement ou la décroissance du cervelet

Chez l'enfant nouveau-né, le cervelet est la partie cérébrale la moins développée; elle est au reste du cerveau comme un est à neuf, et quelquefois comme un est à vingt. Chez l'adulte, au contraire, le cervelet est au cerveau comme 1 est à 5, ou tout au plus comme 1 est à 7.

Le cervelet se développe progressivement à mesure que l'on s'avance en âge, et c'est vers la 18e ou 20e année qu'il a acquis tout son volume.

C'est dans le même ordre que se manifeste le penchant de l'amour physique.

C'est alors qu'on remarque chez le jeune homme et chez la jeune fille des changemens physiques et moraux qui signalent l'approche de la puberté. Ce n'est d'abord qu'un besoin mal défini, mais qui pousse au rapprochement les jeunes gens des deux sexes. Si des obstacles s'opposent à la satisfaction naturelle du besoin, on voit trop souvent des jeunes gens se livrer aux écarts d'imagination les plus blâmables, et on les voit, par des jouissances solitaires et précoces, épuiser leur santé et anéantir les facultés les plus brillantes. Cette passion malheureuse est l'écueil le plus redoutable pour la jeunesse; il est rare que la raison arrête ceux qui s'y sont livrés une fois.

Le développement du cervelet est beaucoup plus précoce dans les pays chauds, aussi les phénomènes de la puberté s'y manifestent-ils à un âge moins avancé que chez les habitans du nord.

Lorsque l'homme commence à perdre de son énergie physique, le cervelet décroît en volume. Chez beaucoup d'hommes de 40 à 50 ans, on remarque déjà une diminution sensible d'activité, et les fonctions génératrices cessent généralement lorsqu'on arrive à un âge avancé.

Toutefois, il existe sous ce rapport des variations nombreuses, et l'on voit des vieillards conserver la puissance de la jeunesse, de même qu'on en rencontre chez lesquels les sens de la vue et de l'ouïe, se maintiennent dans leur intégrité.

L'énergie de l'instinct de la propagation est, chez l'adulte, en rapport direct avec le développement du cervelet. Il existe des hommes et des femmes qui ne satisfont au vœu de la nature qu'avec une répugnance marquée. Chez quelques-uns, même, cette disposition va jusqu'à l'antipathie la plus prononcée. M. le baron Larrey a présenté à Gall, un soldat qui avait les femmes si puissamment en aversion, qu'il entrait en fureur quand on exigeait qu'il se trouvât avec elles. Cette disposition est loin de présenter fréquemment cette exagération; mais il n'est pas rare de trouver des individus qui s'abstiennent avec facilité de tout raprochement avec un sexe différent du leur. Nous connaissons plusieurs hommes qui vivent dans un célibat volontaire, rigoureusement observé. L'histoire cite Charles XII, et surtout Kant et Newton, qui, dit-on, moururent vierges.

Il n'est pas rare de trouver des femmes qui supportent les infidélités de leurs maris et qui vont même jusqu'à les provoquer à les commettre pour n'avoir point à satisfaire leurs désirs.

Des dispositions contraires s'observent non moins sou-

vent dans la nature. Si le cervelet se développe de très-bonne heure, on voit se manifester promptement le penchant à l'acte de la propagation. On a vu à Paris un garçon de cinq ans, fortement développé, offrir tous les signes de la puissance virile.

Gall a trouvé à Leipzig un jeune garçon de 10 ans, détenu dans une maison de correction, pour avoir commis plusieurs viols. Enfin on a observé un garçon de 3 ans qui manifestait ses désirs avec une ardeur extraordinaire; et comme il était parvenu à les satisfaire, il mourut épuisé avant d'avoir atteint la fin de sa 4° année.

Chez tous ces individus, le cervelet était considérablement développé.

On observe également chez l'adulte que les besoins sont dans un rapport exact avec le développement du cervelet; et comme cet organe peut exister concurremment avec d'autres penchans qui, selon nos habitudes sociales, semblent exclure tout rapprochement de sexe, on voit des alliances fort extraordinaires, et qui, en apparence, présentent des contradictions inexplicables. Ainsi il n'est pas rare de voir des dévots ressentir vivement l'aiguillon de l'amour, et l'on connaît l'histoire de plusieurs hommes qui, pour se soustraire à la puissance de cet instinct, n'ont pas craint de se mutiler.

L'on pense généralement que les deux sexes éprouvent les besoins physiques au même degré; c'est une erreur que l'expérience et l'étude de l'organisation démontrent promptement. Lorsqu'on se livre à de semblables recherches, on reconnaît bientôt que, contrairement à l'opinion reçue, la femme et toutes les femelles d'animaux, sentent moins

vivement l'impulsion de l'organisation. Examinez, en effet, ce qui se passe dans toute la nature et vous verrez que la femelle est toujours presque passive au début; tandis que le mâle poussé par son ardeur, se jette au milieu des hasards et s'expose à tous les dangers pour satisfaire son instinct.

Il en est de même chez l'homme : mais cette passion se trouvant chez lui ennoblie en quelque sorte par les ressources de son intelligence, on voit naître sous cette influence les vertus les plus douces, et le bonheur le plus désirable.

Ces différences s'expliquent par le développement du cervelet beaucoup moins considérable chez toutes les femelles des animaux que chez les mâles.

L'existence de l'organe de la génération se démontre encore par des preuves prises dans l'état de maladie. Très-fréquemment on pratique chez les animaux et même chez l'homme l'opération de la castration.

Cette opération peut être faite dans la première jeunesse ou dans l'âge adulte : dans le premier cas, l'influence de cette opération sur la constitution toute entière, sur les instincts, les penchans et les facultés, est plus générale et plus marquée que dans le second.

L'animal qui a subi cette opération perd les caractères de son sexe.

Chez l'homme, la barbe ne pousse pas, le développement du gosier est arrêté, la voix prend un timbre particulier, et le sujet acquiert des formes féminines.

A ces phénomènes que tout le monde connaît, s'ajoutent des modifications intérieures non moins remarquables. Le cervelet est arrêté dans son développement, et

les dimensions auxquelles il parvient sont bien plus faibles que si la castration n'eût pas été faite. Si l'on examine la place du cervelet dans les crânes d'hommes et d'animaux châtrés jeunes, elle présente une étroitesse remarquable. Les os crâniens qui constituent la région occupée par l'organe sont plus épais et raboteux que chez les sujets non châtrés, on en acquiert facilement la preuve en comparant la tête du chat coupé avec le chat non coupé, ou bien les crânes de lapins coupés, de mouton, de chevaux hongres, avec les crânes d'animaux mâles entiers de la même espèce. C'est ce défaut de développement du cervelet qui donne aux animaux coupés une nuque moins large et plus grèle que celle des animaux entiers. Cette différence est surtout très-sensible entre le taureau et le bœuf, le cheval hongre et l'étalon, le coq et le chapon, etc.

Lorsque la castration a lieu après la fin de la croissance ou du moins à une époque où le cervelet est en partie développé, elle n'empêche ni la manifestation de l'instinct de la propagation, ni ne détruit la faculté d'en exercer l'acte.

Cet exemple prouve évidemment que l'instinct dont nous nous occupons, ne saurait tenir à l'existence des parties extérieures de la génération, puisque les organes les plus importans ont été enlevés.

Présentons encore des preuves non moins concluantes que les précédentes.

Si l'on enlève un seul des organes sécréteurs du fluide prolifique, à un animal quelconque, le lobe du cervelet du côté opposé s'atrophie visiblement ou s'altère dans sa

substance : Ce phénomène se fait remarquer encore toutes les fois que l'on sépare l'un des sens des nerfs avec lesquels il se trouve en rapport. Si l'œil est détruit, le nerf qui s'y rendait s'atrophie ou s'altère.

Gall a fait châtrer unilatéralement plusieurs lapins, les uns du côté droit, les autres du côté gauche ; et les ayant fait tuer six ou huit mois après, il a toujours trouvé le lobe du cervelet opposé à celui où la castration avait été opérée, plus petit, et la protubérance occipitale moins saillante que l'autre.

Les mêmes observations ont été faites fréquemment sur des hommes qui, par suite d'opération ou d'accident, avaient perdu les organes essentiels de la virilité.

Les preuves inverses se présentent également. On a vu des hommes recevoir des blessures à la nuque, et l'atrophie des organes extérieurs succéder à cette lésion.

Un cocher qui, pendant long-temps, avait été renommé par son énergie virile, se frappa la nuque contre une poutre. Depuis cet accident, les forces de cet homme diminuèrent sensiblement, et l'usage des organes extérieurs finit par devenir complètement impossible.

On a vu un grand nombre de soldats blessés à la nuque perdre la faculté de remplir la fonction génératrice.

Les maladies du cervelet exercent une influence notable sur le développement des fonctions génératrices. On voit fréquemment des inflammations cérébrales aiguës déterminer l'éréthisme des organes extérieurs de la génération.

Si l'inflammation du cervelet est chronique, des désirs violens se répètent avec une fréquence désespérante, et l'homme qui les éprouve est exposé à des troubles

graves qui peuvent compromettre la raison et même l'existence.

Nous connaissons un jeune homme remarquable par ses facultés brillantes qui, depuis plusieurs années, éprouve une irritation de la moelle épinière, et qui, chaque jour, se trouve tourmenté par les désirs les plus violens et les plus prolongés. Cette situation est d'autant plus pénible, que ce n'est que par des efforts constans de raison qu'il parvient à étouffer les désirs qui l'agitent.

Cette disposition se présente assez fréquemment chez les vieillards tourmentés par d'anciens rhumatismes qui viennent se fixer à la nuque ou vers les membranes du cerveau. A cet âge, la raison affaiblie, ne combat que faiblement l'impulsion de l'instinct, et l'on voit des hommes honorés par de longues vertus ternir la fin de leur carrière, par des excès d'autant plus blâmables, qu'ils ne sont partagés que par la cupidité et la débauche la plus crapuleuse.

Si l'état d'irritation est poussé plus loin, la raison s'égare complètement et l'on arrive à la manie érotique.

Il serait facile d'en citer une foule d'exemples observés chez les deux sexes, mais nous hésitons à tracer le tableau d'une dégradation aussi déplorable.

Nous venons de voir les suites fâcheuses que peut entraîner l'excès d'activité de l'organe intérieur de la génération : portons maintenant nos regards sur les inconvéniens d'une continence trop prolongée.

Lorsque l'homme éprouve des désirs qu'il ne peut pas satisfaire, le cervelet s'irrite et quelquefois il survient une inflammation plus ou moins vive du cervelet et des

parties qui l'environnent. Nous connaissons un jeune médecin qui, lorsqu'il est contraint de garder la continence pendant trois semaines ou un mois, sent une forte chaleur à la nuque, voit des furoncles s'y développer, et y éprouve des démangeaisons qui ont entraîné la perte des cheveux de cette région.

Buffon cite l'histoire célèbre d'un curé qui, par l'effet d'une chasteté rigoureuse, était tombé dans un délire vaporeux, voisin de la manie. Pendant tout le temps que dura ce délire, le malade déploya différens talens qui n'avaient pas été cultivés en lui. Il faisait des vers et de la musique; et, ce qui est encore bien plus remarquable, sans avoir jamais touché de crayon, il dessinait avec beaucoup de correction et de vérité les objets qui se présentaient à ses yeux

La nature, fort heureusement, vint à son secours, et la guérison ne se fit pas attendre. Mais, quoiqu'il restât toujours homme d'esprit, il avait vu s'évanouir, avec sa maladie, une grande partie des facultés merveilleuses qu'elle avait fait éclore.

Des exemples de ce genre ont été signalés par plusieurs auteurs, et nous avons vu en 1831 un fait analogue.

La découverte du rôle que joue le cervelet dans l'instinct de la reproduction, nous explique les phénomènes étonnans observés chez les épileptiques, les pendus et les empoisonnés par l'opium. Ainsi, on conçoit que le sang se portant violemment au cerveau, pendant un accès d'épilepsie, on puisse remarquer l'éréthisme des organes sexuels.

Lors de la strangulation, le sang retenu à la tête sti-

mule le cervelet, et produit le même effet chez les pendus que chez les épileptiques.

Qui croirait que la connaissance de ce fait a poussé des libertins dépravés à employer ce moyen, pour arriver à satisfaire des désirs auxquels leurs forces physiques se refusaient?

On sait encore que l'opium détermine l'afflux du sang au cerveau et que ce médicament, pris à des doses énormes, produit chez les Turcs une excitation si puissante, que les effets n'en disparaissent pas même après la mort.

C'est encore à la même cause qu'il faut attribuer le développement plus prononcé de l'énergie virile, lorsque l'on est au lit, surtout vers le matin, que dans tout autre moment de la journée, le sang, porté alors au cerveau par l'effet naturel du sommeil et la chaleur du lit, contribuent à l'excitation du cervelet.

La fonction à laquelle préside le cervelet est l'un des besoins les plus impérieux de la nature, et il devait en être ainsi, pour que chaque espèce fût portée par l'attrait du plaisir à conserver l'existence de sa race.

Chez l'homme, cet instinct qui semble s'ennoblir par l'heureuse influence qu'il exerce sur nos relations sociales, conduit souvent aussi aux abus les plus honteux et les plus déplorables.

Les jeunes gens, surtout, entraînés par une imagination active, se laissent facilement aller à des excès qui épuisent rapidement les facultés les plus brillantes. Trop souvent, on les voit, sourds aux conseils de la raison et de la sagesse, négliger les avis les plus salutaires, et périr à la fleur de l'âge, épuisés par des débauches précoces.

Dans un âge plus avancé les excès ne sont pas moins dangereux; l'homme qui ne sait point réprimer ses passions, s'y livre bientôt avec une sorte de fureur. L'organe de la reproduction, redoublant d'activité, sous l'influence d'une stimulation sans cesse renouvelée, détruit promptement la santé la plus robuste, et le libertin ne tarde pas à tomber dans une dégradation physique et morale qui le ferait rougir à ses propres yeux, si la raison pouvait encore exercer sur lui quelque empire.

QUATRIÈME LEÇON.

Historique de la découverte de l'organe de l'instinct de la philogéniture. — Son siége. — Histoire naturelle de cet instinct chez l'homme et les animaux. — Développement variable de cet instinct chez les différens êtres vivans. — Aliénation de cet organe. — Infanticides.

II. *Amour de la progéniture ; Gall.*
Amour de la géniture (philogéniture) ; *Spurzheim.*

La procréation des êtres une fois assurée par la loi la plus impérieuse de notre organisation, la nature devait nécessairement pourvoir à l'existence et au développement des petits : aussi voit-on chez presque tous les animaux un instinct admirable qui les porte à se dévouer pour les individus auxquels ils ont donné naissance.

N'est-il point étonnant que, jusqu'à ce jour, les philosophes ne se soit pas efforcés de découvrir l'origine de cet instinct conservateur ?

Il fallait, certes, que leur jugement fût détourné de la véritable voie de l'observation pour méconnaître la part active que prend l'organisation dans la manifestation de l'amour des parens pour leurs petits. Gall, guidé par la justesse de son esprit positif, remarqua bientôt que l'amour maternel présente des degrés très-variables chez les femmes, et que, parmi les femelles d'animaux, il y

a des nuances infinies depuis la tendresse la plus dévouée jusqu'à l'indifférence la plus complète.

C'est en suivant cette route qu'il fut conduit à la découverte du siège de l'organe. Il n'y parvint pas de suite : pendant de longues années, il ignora l'influence qu'exercent, sur l'organisme, les lobes postérieurs du cerveau ; mais, un jour, faisant remarquer dans une de ses leçons, le développement de la partie postérieure de la tête des singes, il fut frappé, en même temps, de l'amour extrême que manifestent ces animaux pour leurs petits. Ce rapprochement fut pour Gall un trait de lumière ; il pensa aussitôt qu'il pourrait bien exister un rapport entre cette organisation et l'instinct de l'amour de la progéniture. Dès-lors, il examine tous les crânes qu'il possédait, il compare un grand nombre de têtes d'hommes et de femmes ; il porte une attention particulière sur celles qui avaient appartenu à des individus connus pour leur amour des enfans, ou signalés par une disposition contraire, et, après des recherches immenses sur l'homme et les animaux, il ne douta plus que c'est à la partie postérieure et supérieure de la tête que se trouve placé l'organe de l'amour des enfans, immadiatement au-dessus de celui de l'instinct de la propagation. Ainsi, d'après un ordre très-conforme à la nature des penchants, les deux organes, dont les fonctions sont unis par les rapports les plus intimes, sont rapprochés l'un de l'autre comme pour s'éveiller mutuellement. En effet, chez tous les êtres, à quelques rares exceptions près, la philogéniture s'allie ou succède à la procréation.

Examinons rapidement l'histoire de cet instinct chez les animaux et chez l'homme.

Si l'on observe les différens êtres vivans, on voit partout les soins les plus tendres et quelquefois le courage le plus énergique, veiller à la conservation de la progéniture. Un grand nombre d'insectes, de poissons et d'amphibies, pondent leurs œufs dans le lieu le plus favorable à la sortie et à l'alimentation des petits. Leur sollicitude, en général, ne s'étend point au-delà.

Chez plusieurs insectes, on remarque déjà une prévoyance plus étendue. On voit certaines espèces d'araignées, qui portent leurs œufs sur le dos, ne les laisser tomber que quand le danger les presse, et les reprendre dès que le péril est passé.

Nous pourrions encore citer en exemple, les fourmis, les guêpes, les abeilles qui développent un courage admirable, lorsqu'elles ont à défendre leurs larves.

Les oiseaux méritent aussi d'être signalés par la persévérance et la tendresse avec lesquelles ils élèvent leurs petits. Combien de fois ne voit-on pas ces animaux pousser des cris plaintifs et manifester une douleur profonde lorsqu'on a détruit leurs œufs ou enlevé leur jeune couvée.

Chez les mammifères, l'amour de la progéniture prend souvent un développement plus actif. Dès que le renard, le chat et l'écureuil ont le moindre indice de la découverte de leur gîte, ils l'abandonnent à l'instant, et vont cacher leurs petits dans une autre retraite. Cet instinct se retrouve chez le loup, le tigre, le lion, chez tous les animaux, quelle que soit la férocité de leur caractère. Il est inutile de s'arrêter à faire remarquer combien le chat, le chien, le mouton, la jument, la biche, sont dévoués

à leur progéniture; car chaque jour, sous nos yeux, on les voit la défendre au péril de leur vie.

Mais c'est surtout chez la femme, que cet instinct prend un caractère de noblesse et de dévouement qui l'élève au-dessus de tous les êtres, et lui attire souvent notre admiration et notre respect. Cet instinct se manifeste dès le plus jeune âge: c'est dans les soins donnés à sa poupée, que la petite fille puise tous ses plaisirs, et qu'elle paraît vouloir préluder au rôle qu'elle doit jouer, lorsqu'elle sera femme. Cette disposition organique est si puissante, qu'elle survit, pour ainsi dire, à tous les plaisirs de la femme. Ainsi la grand-mère semble renaître dans ses petits-enfans, et on la voit leur consacrer, avec une tendresse sans bornes, les soins que son âge lui permet encore de leur prodiguer.

Cette disposition merveilleuse, qu'on observe chez tous les êtres de la nature, démontre, ce nous semble, de la manière la plus complète, que l'instinct qui veille à la conservation de la progéniture est inné chez l'homme et chez les animaux; car, ici encore, ni l'éducation, ni l'exemple, n'exercent la moindre influence:

Pour le prouver, il suffit d'examiner ce qui se passe chez le mâle dans presque toutes les espèces. Nous voyons, en effet, chez quelques-uns d'entre eux l'indifférence la plus complète pour leur progéniture, ou un attachement si faible qu'il ne peut, certes, jamais être comparé à l'amour que manifeste la femelle. Le taureau, le cerf, le sanglier, le coq, ne s'occupent jamais de leur progéniture: c'est aux femelles que ce soin paraît exclusivement réservé.

Dans d'autres espèces, il est vrai, on voit le mâle et

la femelle soigner les petits en commun, mais la femelle montre toujours un dévouement plus complet que le mâle. C'est ce qu'on voit chez le renard, le loup, la martre; chez presque tous les oiseaux, tels que la cigogne, le cygne, l'hirondelle, le merle, etc.

Non-seulement on observe des différences entre chaque classe d'animaux, mais on remarque encore des nuances très-variées entre les individus de la même espèce. L'on voit des vaches, des chiennes, des jumens qui supportent la perte de leurs petits avec indifférence, et qui, même, les abandonnent sans motifs apparens. Les pigeons laissent souvent refroidir leurs œufs, tandis que le râle des genêts couve avec tant d'assiduité, qu'il n'est pas rare de voir la tête de la couveuse emportée par la faucille du faucheur. Les cigognes montrent surtout un dévouement admirable pour leur progéniture : lorsque le feu prend à un édifice où l'un de leurs nids a été construit, le père et la mère se précipitent dans les flammes pour enlever leurs petits, et ils périssent s'ils ne peuvent y réussir.

L'on trouve, d'un autre côté, des animaux qui offrent de fréquens exemples d'indifférence et même de cruauté : la femelle du lapin argenté et du hamster abandonnent facilement leurs petits et les mangent quelquefois. Si l'on examine la tête de ces méchantes mères, on remarque constamment que, chez elles, l'organe de la philogéniture est incomplètement développé.

La manifestation de l'amour maternel présente encore des nuances qui méritent d'être signalées. Certaines femelles d'animaux aiment tous les petits qu'elles élèvent et leur

prodiguent les soins d'une mère; de ce genre se trouve la femelle du faisan argenté, la poule, etc.; aussi fait-on couver par ces oiseaux les œufs des pintades, des canards et des oies. D'autres animaux n'aiment que leurs petits et repoussent ceux des autres. La perdrix femelle aime ses propres petits avec une grande tendresse, mais elle poursuit et tue ceux des autres.

Au milieu de toutes ces nuances, que l'observation saisit, mais que nous n'expliquons point complètement, on voit encore des animaux conserver pour leur progéniture un amour très-prolongé, et alors les petits vivent en société avec leurs parens et constituent une famille; d'autres, au contraire, se séparent dès qu'ils peuvent se passer de leur secours.

Enfin, et comme si la nature avait voulu parcourir tous les degrés d'amour maternel, on voit un oiseau, le coucou, rester complètement étranger aux soins réclamés par sa progéniture. Toute sa prévoyance, pour sa postérité, se borne à déposer ses œufs dans les nids d'autres oiseaux, en emportant, pour les manger, ceux qu'ils ont pondus.

L'homme fait partie des êtres auxquels la nature a confié le soin de la progéniture en commun avec la femme. Cependant, il faut le reconnaître, la femme plus que l'homme se signale presque constamment par un amour plus développé et plus attentif pour les enfans. Cet instinct apparaît dès l'âge le plus tendre; aussi voit-on les petites filles aimer les poupées avec passion, tandis que les garçons choisissent de préférence des jeux bruyans et guerriers.

L'organisation physique rend parfaitement compte de ces différences de caractère. Il suffit de remarquer le crâne d'une petite fille, pour reconnaître que son diamètre antéro-postérieur est beaucoup plus considérable que celui de la tête du garçon. Quelquefois l'on observe des exceptions remarquables, et l'on voit des têtes d'hommes ou d'enfans mâles, sensiblement plus alongées que certaines têtes de femme ou de petites filles.

Lorsque cette circonstance se présente, l'instinct suit nécessairement les modifications de l'organisation, et l'on voit des petits garçons avoir les goûts des petites filles, ou celles-ci manifester les goûts des garçons.

Nous connaissons un jeune garçon, âgé de neuf ans, dont les facultés intellectuelles sont bien développées, et qui est remarquable par la conformation féminine de sa tête : ses amusemens, depuis l'âge le plus tendre, se sont bornés au plaisir de donner des soins à sa poupée; il l'habille, la déshabille, lui fait des robes et se complaît dans les détails de sa toilette.

Nous connaissons, d'un autre côté, des petites filles qui ne se livrent qu'aux amusemens des garçons; elles aiment le bruit et les dangers : L'on a souvent vu, quand cette disposition n'est pas combattue, des femmes conserver ces goûts et se livrer aux plaisirs de la chasse et des armes; elles quittent les vêtemens de leur sexe, et quelquefois elles s'enrôlent sous les drapeaux militaires.

Lorsque l'amour de la progéniture est très-développé chez l'homme, la sollicitude pour ses enfans peut être poussée jusqu'à l'exagération; il s'occupe des moindres détails de leurs plaisirs et de leur santé, et, si malheureusement

la maladie et la mort viennent à le priver de l'objet de ses affections, son cœur en est inconsolable et quelquefois sa raison s'altère.

Les femmes chez lesquelles l'organe de la philogéniture a peu d'activité, sont indifférentes pour leurs enfans, et cette indifférence peut aller jusqu'au crime, si l'intelligence est faible, ou si le penchant à la destruction existe à un haut degré.

L'infanticide est un des crimes les plus fréquents de notre société, et les tribunaux sont appelés sans cesse à réprimer les actes épouvantables auxquels se portent des mères dénaturées.

Ce crime peut être provoqué par des causes nombreuses; mais quelles que soient les circonstances dans lesquelles la mère se trouve placée, l'infanticide n'a lieu que quand l'organe de la philogéniture est peu développé. Lorsqu'il n'en est point ainsi, la femme brave la honte, le déshonneur, la misère, pour conserver l'existence à son enfant.

Les infanticides reconnaissent donc toujours pour cause première une organisation vicieuse, mais les circonstances qui ont amené ou accompagné le crime, varient nécessairement selon le développement des différens organes du cerveau.

Si la femme est privée du sens de l'amour des enfans et qu'en même temps son intelligence soit très-faible, l'infanticide arrivera, en quelque sorte par stupidité; en voici un exemple. Le 15 juin 1829, une jeune fille de 22 ans, passant près de Sesanne, est saisie par les douleurs de l'enfantement; elle s'arrête près d'un bois qui longe la route, et accouche dans un fossé. Peu de temps après, elle se lève,

continue son chemin, et laisse son enfant, poussant des cris, et qu'une truie ne tarda point à dévorer (1). Il est difficile de pousser plus loin l'insensibilité et la stupidité. Une femme des environs de Metz, élevait son enfant à la mamelle. Un jour, voulant laver le linge de son petit, elle se rend à la fontaine où se trouvait un énorme bac en pierre servant à conserver les eaux. Pour être plus libre, elle dépose son enfant dans le fossé voisin; bientôt elle n'y songe plus, et, voulant retirer son linge qui était au fond de la pierre, elle enlève le bouchon qui retenait l'eau; le fossé s'emplit et l'enfant est noyé.

Lorsque la femme est dépourvue du sentiment de l'amour maternel, et que, malheureusement, le penchant de la destruction se trouve développé, l'infanticide devient un acte facile, et que la cause la plus légère suffit pour déterminer. On a vu plusieures mères détruire leurs enfans, parce qu'elles étaient fatiguées de les entendre pleurer. Dans d'autres cas, la mère tue son enfant pour ne point avoir la peine de l'élever ou de le nourrir.

Le 29 décembre 1829, une domestique, âgée de 21 ans, qui n'avait aucun motif pour cacher sa grossesse, d'ailleurs bien connue, se rend dans une écurie où elle accouche étrangle son enfant avec une jarretière et le met dans la niche du chien, avec l'espoir, à ce qu'on prétend, qu'il sera dévoré par cet animal (2).

Voici un autre exemple plus horrible encore, et qui pourrait paraître d'autant plus étonnant, que la femme

---

(1) Gazette des tribunaux — 15 et 16 février 1830.

(2) Gazette des tribunaux, 15 et 16 mars 1830.

était mariée. Antoinette Charrier, épouse de Jean-Baptiste Roux, habitait Saint-Auban, dans le département du Var. Cette femme, cherchait, sans raisons qu'on pût comprendre, à dissimuler sa grossesse. Le 8 février, dans la journée, elle ressentit les douleurs qui précèdent l'enfantement, et le soir, vers six heures, malgré la rigueur de la saison, elle sort seule de chez elle, et un témoin l'aperçoit près d'un rocher, à dix pas de sa maison.

Le lendemain, près du même rocher, on vit une grande quantité de sang qu'un animal avait découvert, et bientôt après, un spectacle épouvantable vint frapper les regards d'un grand nombre de personnes. Un cochon fouillait sous la neige, et retirait un morceau de chair sanglante !... On ouvre aussitôt la neige en cet endroit; on y trouve la tête d'un enfant nouveau-né, et tout le monde, saisi d'horreur, ayant pris la fuite, le cochon prit de nouveau le cadavre par le cordon ombilical, et le traîna hors de la neige. Cependant on lui fit lâcher prise, et le corps demeura ainsi, entièrement découvert. Une demi-heure après, environ, Antoinette Charrier arrive, et, s'approchant du cadavre, elle s'écrie: *Ah! pauvre moi, ce qui m'est arrivé hier au soir!...* Puis elle l'enveloppe dans une mauvaise chemise, et va le cacher dans une écurie.

L'examen du cadavre démontra aux gens de l'art que l'enfant avait vécu, et qu'il avait été asphyxié, la tête étant poussée violemment en avant. C'était le second infanticide que cette femme commettait (1).

---

(1) Gazette des Tribunaux, 23 juin 1830.

Nous terminerons ces citations en signalant un affreux attentat commis par une mère sur cinq de ses enfans. Cette malheureuse, nommée Madeleine Gomberts, âgée de 32 ans, devint sept fois enceinte à des époques très-rapprochées. La disposition à l'infanticide était poussée si loin chez cette mère cruelle, qu'elle tua six de ses enfans; cinq d'entr'eux furent étouffés et abandonnés dans un gros tas de cendres où le hasard les fit découvrir (1). Certes, il est difficile de pousser plus loin l'absence de tout sentiment d'amour maternel et d'humanité.

Ces exemples déplorables se renouvellent malheureusement un grand nombre de fois chaque année; il est douloureux d'être forcé de reconnaître que, dans notre société civilisée, ce crime soit l'un des plus fréquens.

Plusieurs peuples qui, sous d'autres rapports, sont inférieurs aux habitans de l'Europe ont une horreur profonde pour l'infanticide : des voyageurs recommandables prétendent que ce crime est inconnu chez les nègres, ou que, s'ils sont forcés de le commettre, pour soustraire leur progéniture à l'esclavage ou aux mauvais traitemens qui les attendent, alors ils se tuent eux-mêmes après avoir enlevé la vie à leurs enfans.

Nous venons d'étudier l'organe de la philogéniture dans son état de développement incomplet, s'alliant avec des facultés intellectuelles très-faibles, ou avec l'organe qui pousse au crime; examinons maintenant ce même organe dans son état d'exagération, disposition qui peut conduire à l'égarement et même à la folie.

---

(1) Gazette des tribunaux — 1er août 1830.

Lorsque l'organe de l'amour des enfans est très-prononcé, et qu'il s'y joint une faiblesse naturelle de caractère, la mère se soumet patiemment à tous les caprices de son enfant, elle respecte ses exigeances les plus déraisonnables, et elle devient enfin l'esclave de ses volontés impérieuses. C'est ainsi que se forment ces enfans gâtés, insupportables à eux-mêmes et aux autres, et qui, plus tard, deviennent les tyrans de leur famille et de tous ceux que leur condition placent au-dessous d'eux.

Cette faiblesse des mères ne saurait être signalée trop vivement; car c'est à elles qu'il faut faire remonter l'origine de ces caractères tracassiers et indisciplinés, véritables fléaux de la société où ils vivent, que l'instruction ne peut réformer, et qui, après avoir été mauvais fils, deviennent de mauvais époux et de mauvais pères.

L'éducation maternelle est le moyen le plus puissant de civilisation, car c'est à la mère qu'il appartient de corriger les défauts dès qu'ils apparaissent, de réprimer le vice dès qu'il se signale, de combattre enfin tous les mauvais penchans, et d'éveiller les bonnes qualités et les vertus.

Lorsque la femme aura suffisamment compris son rôle, elle sentira qu'une faiblesse pour son enfant est une faute grave, et qu'elle devient en partie responsable des actions blâmables ou des crimes que peut commettre un jour une nfant mal élevé.

Si l'amour maternel acquiert un développement encore

plus considérable, la femme conçoit, à chaque instant, et sans motif, des inquiétudes sur la santé et l'avenir de son enfant. Au moindre de ses gestes, elle s'alarme dans la crainte d'un danger. Chaque moment du jour est occupé aux soins qu'elle lui donne, et la nuit ne met point un terme à sa sollicitude.

On voit souvent des femmes, poussant la tendresse jusqu'à l'exagération, observer patiemment le sommeil de leur enfant, s'inquiéter s'il dort, et s'inquiéter encore s'il ne dort pas. C'est à peine si la pauvre mère ose prendre elle-même quelques instans de repos; ses rêves lui montrent des dangers imaginaires que le réveil n'efface point complètement de son esprit.

Dans cette situation la folie est imminente, et si la raison, ou des circonstances heureuses, n'affaiblissent pas cette sollicitude exagérée, la monomanie survient inévitablement.

On a vu une jeune fille, qui jamais n'avait eu d'enfans, concevoir cependant une passion si vive pour eux, qu'elle volait ceux dont elle pouvait se saisir; elle essayait de leur donner le sein, quoique ses mamelles n'eussent point de lait, et cette pauvre fille, dont l'intelligence était d'ailleurs très-faible, s'efforçait, par les caresses les plus tendres, à calmer les cris de l'enfant pressé par la faim. La tête de cette femme présente un développement extraordinaire de l'organe de philogéniture.

Quelquefois ce genre de monomanie est le résultat de la perte d'un enfant chéri.

Des exemples de ce genre existent en foule, et l'un de nos peintres distingués, M. Grenier, a représenté der-

nièrement une mère, dont la raison égarée par la doulenr, lui fait donner des soins à une bûche, qu'elle prend pour son enfant. Ce tableau, plein de vérité, fait éprouver un sentiment pénible, en montrant jusqu'où peut nous conduire l'exagération du penchant le plus respectable et le plus naturel.

CINQUIÈME LEÇON.

Organe de l'amitié. — Son siège. — Développement qu'il présente chez diverses espèces d'animaux. — Examen de ce penchant chez l'homme et la femme. — Faiblesse de cet organe. — Égoïsme. — Activité de cet organe. — Dévouement. — Influence des trois organes précédemment étudiés sur le mariage.

Habitativité. — Siège de l'organe. — Puissance de cet instinct chez les animaux. — Son faible développement chez l'homme.

Combativité. — Siège de l'organe du courage. — Nécessité de l'existence de ce penchant chez l'homme et les animaux. — Monomanie.

III. *Attachement, amitié; Gall. Affectionivité; Spurzheim.*

Gall ignorait encore que l'attachement est une qualité inhérente à l'organisation, lorsqu'on l'engagea à mouler, pour sa collection, la tête d'une dame qui, lui assurait-on, était le modèle de l'amitié. Gall, prit l'empreinte de cette tête, plutôt par complaisance que dans l'espoir de faire quelque découverte; toutefois, en l'examinant avec attention, il remarqua deux grandes proéminences, en segment de sphère, placées un peu au-dessus, et en dehors de l'organe de l'amour de la progéniture. Comme, jusque-là, Gall n'avait jamais observé semblables proéminences, il les étudia avec un soin particulier et reconnut, à leur forme symétrique et à l'amincissement des os, qu'elles devaient être produites par le développement d'un organe cérébral.

Cette idée conçue, il fallait, pour lui donner de la

valeur, découvrir le penchant ou la faculté qui se trouve dépendre de la partie du cerveau qui fixait son attention. Après des recherches nombreuses, Gall reconnut, non sans difficulté, que la protubérance qu'il observait, est produite par l'organe de l'amitié. Les obstacles qu'il rencontra, pour arriver à cette découverte, s'expliquent facilement par le peu d'étendue de l'organe qui, nécessairement, devait être en rapport avec l'importance du penchant dont il permet la manifestation. L'amitié, il faut en convenir, n'est qu'un épisode de la vie de l'homme, dont le cœur, malheureusement, est trop souvent refroidi par les suggestions d'un intérêt mal entendu: Toutefois, il ne faut pas croire, à l'exemple d'Helvétius, que la prévoyance de besoins futurs soit l'origine de l'amitié; juger ainsi l'homme, c'est mal le comprendre, c'est même le calomnier. L'amitié est un sentiment naturel, et la réflexion n'a aucune part à son origine. Ne connaît-on pas, en effet, une foule de faits qui démontrent que des hommes ont supporté les angoises prolongées de la misère ou les tourmens les plus horribles plutôt que de trahir les devoirs de l'amitié? Ne sait-on pas, en outre, que les animaux donnent fréquemment des preuves d'un attachement admirable, soit à l'homme, soit à des animaux d'une autre espèce que la leur? On connaît l'histoire du chien de Montargis; et l'antiquité nous a transmis un exemple d'attachement, donné par un chien, bien digne d'être cité. Voici comment Plutarque le rapporte: « Entre tous les animaux, on remarque le chien de Xantippe, père de Périclès, lequel ne pouvant supporter de se voir abandonné de son maître, se jeta à la mer, et nagea toujours

près de son vaisseau, jusqu'à ce qu'il aborda presque sans forces à Salamine, et mourut incontinent sur le rivage (1). » Athéniens élevèrent un monument à ce chien, en honneur de cet acte admirable d'attachement, et Plutarque ajoute que, de son temps, on montrait encore la sépulture de cet animal, au lieu même où l'on prétend qu'il fut enterré. Il serait facile d'ajouter à ce fait une foule de traits analogues.

L'attachement se présente à des degrés très-variables, soit chez l'homme, soit chez les animaux. Chaque jour on observe des hommes qui montrent la plus grande indifférence pour ceux qui les environnent, et même pour ceux qui leur tiennent le plus près. Ce sont ces hommes incapables d'attachement que l'on voit ne vivre que pour eux, et que la société, flétrit avec justice, du nom d'égoïstes.

On voit aussi des animaux, chez lesquels cet organe est très-peu développé. Le taureau, le chat, le lapin, etc. ont en général la plus grande indifférence pour l'homme ou pour les autres êtres avec lesquels ils vivent.

On voit, au contraire, les chevaux concevoir un vif attachement pour l'homme ou pour le compagnon avec lequel on lui fait partager ses travaux.

L'on sait encore combien est vive l'amitié que conçoivent des perroquets de la petite espèce, appelés communément *les inséparables*, parce que souvent ils meurent lorsqu'on les désunit. Tout le monde a pu admirer

---

(1) Plutarque, hommes illustres, vie de Thémistocle, traduction de Dacier.

l'amitié qui règne quelquefois entre un tigre et un chien, un lion et un chien, un cheval et un chien, ou une chèvre, ou entre deux chiens.

On voit fréquemment la joie que manifestent les animaux au retour de leur maître, et nous avons été témoins d'un exemple remarquable, donné par des lions, des tigres, des hyènes, lorsque le célèbre Martin revint au milieu de sa ménagerie, qu'il avait abandonnée depuis quelque temps.

Le siége de l'organe de l'attachement n'est pas facile à reconnaître sur la plupart des têtes d'hommes. Il se trouve confondu, en quelque sorte, avec la saillie formée par l'organe de l'amour de la progéniture. Cependant, lorsqu'il est avantageusement développé, on remarque deux proéminences annulaires, placées dans le lieu que nous avons indiqué; lorsqu'au contraire, l'organe de l'attachement n'est point apparent, le crâne, dans cette partie postérieure et latérale de la tête, est étroit et déprimé.

L'organe de l'attachement est en général sensiblement plus développé chez la femme que chez l'homme. Aussi voit-on des exemples sans nombre d'amitié et de dévouement, offerts par des femmes, lors même qu'elles ne se signalent point par leurs facultés intellectuelles. On cite une foule de traits admirables qui prouvent que la femme hésite rarement à tout sacrifier pour sauver son frère, son époux, son père; et ces derniers temps viennent d'être témoins d'un nouvel acte de dévouement qui mérite d'être signalé.

Marie Vignon alla s'établir à Bordeaux en 1816, après

avoir perdu son mari, simple ouvrier, et vint loger chez madame Dutois, veuve d'un officier qui, pour subsister, tenait une petite école. A la mort de Vignon, madame Dutois, qu'une grande conformité de caractère avait liée avec Marie, s'efforça d'adoucir sa douleur : mais bientôt ce fut madame Dutois elle-même qui eût besoin des soins de Marie ; une maladie aiguë la rendit impotente, elle perdit successivement tous ses petits écoliers ; Marie eut à joindre à ses travaux journaliers la garde d'une femme souffrante et dont l'âge ne lui promettait plus de voir diminuer les infirmités.

La misère ne tarda point à se faire sentir chez les deux amies, car le travail manquait à Marie, et malgré tout son courage, elle ne parvenait point à suffire aux besoins les plus pressans. Désespérée, elle forme le projet de quitter Bordeaux pour se rendre à Paris, où elle espère trouver plus facilement du travail, et par cela même, le moyen d'être utile à la pauvre paralytique. Marie communique son dessein à la bonne Dutois, qui se refuse obstinément à lui rester à charge. « Comment, en effet, dit-elle, pourrai-je quitter Bordeaux, moi pauvre vieille impotente, sans ressource, et sans espoir de jamais sortir de cette pénible position ? » Marie ne s'arrête point à ces obstacles ; elle puise dans son courage et son dévouement, les moyens de les surmonter. Plus affermie que jamais dans sa résolution, elle vend tout ce qu'elle possédait, et, avec la faible somme qu'elle obtient, elle achète une petite charrette et un matelas, pour y placer sa vieille amie, dont les remontrances ne font qu'exciter son courage. Animée du plus sublime dévouement, elle

s'attèle à la charrette, et, en invoquant le secours du ciel, elle traîne son précieux fardeau, à la grande surprise de ses voisines qui l'examinent, les unes en riant, les autres en la plaignant du mal qu'elle se prépare, mais aucune sans comprendre tout ce qu'il y avait d'admirable dans cet acte de l'amitié la plus désintéressée.

Les premières journées se passèrent au milieu d'incidens divers, souvent fort pénibles pour nos deux voyageuses.

Un épisode marqua la quatrième journée.....

Dans le creux d'un vallon, la charette embourbée résiste à tous les efforts de Marie : haletante, couverte de sueur, elle s'assied tristement sur un des brancards, et regarde madame Dutois, dont les yeux se remplissent de larmes. Fort heureusement, un vieux paysan eut pitié de leur détresse, et avec le secours d'un cheval, il parvint à leur faire gravir la côte. Enfin la sixième journée se présente, et le hasard conduit sur la route une femme, au cœur généreux, madame de Jamilhac qui, saisie d'admiration à la vue de cet acte de dévouement, emploie son crédit pour faire conduire plus commodément à Paris nos deux infortunées amies. Des secours leur furent offerts ; et bientôt l'Institut instruit de ce trait touchant, décerna à Marie un prix Montyon, d'une valeur assez considérable. Chez cette femme, l'organe de l'attachement présentait un développement très-caractérisé (1).

L'organisation de la tête de la femme, répond parfaitement aux qualités que nous venons de lui recon-

---

(1) Portraits et histoire des hommes utiles, etc. — Première année 1833.

naître, aussi voit-on que la plupart des crânes de femmes sont, dans la région où se trouve l'organe de l'attachement, plus larges que les crânes d'hommes.

Cette disposition est surtout très-saillante sur le crâne de la célèbre Héloïse, épouse d'Abeilard. Cette région est également plus large et plus bombée chez les animaux susceptibles d'un grand attachement, que chez les autres.

Le crâne du chien est particulièrement remarquable à cet égard.

On retrouve une organisation analogue chez quelques oiseaux, principalement chez le perroquet, dont la tête est très-bombée et très-large dans la région occupée par l'organe de l'attachement. On voit une disposition contraire chez le merle, la pie, le faucon, l'aigle, etc.

L'organe de l'attachement peut offrir, ainsi que ceux que nous avons examinés jusqu'à présent, un développement excessif, qui dispose à l'aliénation. Il n'est point rare de rencontrer des personnes qui s'affligent profondément d'une séparation, même temporaire, ou bien qui sont inconsolables de la perte d'une personne chérie.

Si cette disposition est poussée jusqu'à l'extrême, la monomanie en est la suite presqu'inévitable. Pinel rapporte dans son ouvrage, plusieurs exemples qui appuient cette assertion.

Deux frères, liés par l'amitié la plus étroite, sont forcés de se rendre sous les drapeaux. L'un d'eux, frappé d'un coup de feu, tombe aux pieds de son frère qui, violemment ému par cet évènement terrible, perd la raison.

Renvoyé dans ses foyers, un autre de ses frères éprouve également un dérangement dans sa raison en apprenant cette fatale nouvelle.

Une paysanne devint trois fois aliénée : la première fois, à la mort de son frère ; la seconde, à la mort de son père, et la troisième, après la mort de sa mère.

Cette jeune fille se rétablit ; elle consulta plusieurs médecins pour trouver les moyens d'obvier à cette fâcheuse disposition qui la porte à s'affliger aussi violemment de la perte des personnes qui lui sont chères.

Lorsque l'instinct de l'amitié se manifeste avec ce développement excessif, il faut en appeler à la raison, pour arrêter les épanchemens de la douleur.

C'est alors qu'il convient d'examiner avec un esprit attentif tout ce qui nous entoure, afin de reconnaître qu'il n'y a rien de durable dans ce monde, et que c'est, pour ainsi dire, un acte immense de prévoyance de l'auteur de toutes choses, que d'avoir voulu, par la perte successive de ce que nous chérissons, nous préparer nous-mêmes à quitter une vie dont les charmes ont disparu avec l'anéantissement des objets qui nous y attachaient.

Ce n'est point seulement à l'égard de l'homme et des animaux que l'organe de l'attachement exerce sa puissance : Cependant encore une grande influence sur l'affection que l'homme ressent pour les choses inanimées. C'est surtout à un certain âge que cette disposition se manifeste avec force. On voit un grand nombre de vieillards tenir avec ténacité, on pourrait dire avec amour, à leur maison, à leur chaise, à leur lit, à leur canne même, et se trouver malheureux, lorsqu'un incident vient à les en priver.

C'est encore à l'influence de l'organe de l'attachement qu'il faut rapporter l'*amour du pays*, maladie excessivement fréquente parmi les militaires, surtout chez ceux qui sont nés dans les pays montagneux.

Les Suisses, les Basques, les habitans de la Savoie, peuvent être cités en exemple; car chaque jour, on voit naître chez eux la funeste maladie qu'on appelle nostalgie.

Si ces hommes ne sont promptement rendus à leurs habitudes, à leur pays, ils succombent victimes de leur attachement excessif pour les lieux qui les ont vu naître.

Les habitans des plaines, en général, montrent au contraire une indifférence complète pour leur pays natal.

L'homme qui a pu apprécier l'influence qu'exerce l'organe de l'attachement dans les manifestations diverses qu'il peut offrir, sera nécessairement disposé à l'indulgence, et l'étude à laquelle nous nous sommes livrés lui fera sentir, beaucoup mieux que les convenances sociales ou le respect filial, qu'il convient de ménager ces affections si singulières, présentées par quelques vieillards, et qui ne nous paraissent que des manies qui n'ont droit à aucun égard. Le vieillard, il faut bien le savoir, s'attache sincèrement à tout ce qui l'environne, il y tient, c'est sa vie, et vouloir le lui enlever ou le détruire, c'est l'attaquer dans ses affections les plus chères.

Les trois organes que nous venons d'étudier successivement (l'amativité, la philogéniture et l'affectionivité), concourent à déterminer chez l'homme et chez quelques animaux, le mariage et la sociabilité.

Le mariage n'est pas, ainsi que l'ont prétendu quelques philosophes, le produit de nos institutions, mais il est, sans que l'homme s'en soit douté jusqu'à ce jour, le résultat d'une disposition organique dont il subit l'influence ainsi qu'un certain nombre d'animaux.

Les institutions, il est vrai, sont venues régler la forme et les conditions qui président au rapprochement des époux; mais elles n'ont contribué en rien à faire naître le penchant qui unit les individus de sexes différens, penchant qui est une loi à laquelle sont soumis tous les peuples, quel que soit l'état de civilisation dans lequel ils se trouvent

L'on voit, chez certains animaux, l'union entre les individus de sexes différens être tout-à-fait indissoluble. Le renard, le chevreuil, le cygne et plusieurs autres animaux se choisissent une compagne et vivent constamment avec elle. Lorsque l'un des deux vient à périr, il arrive souvent que l'autre passe le reste de sa vie dans un isolement complet.

Chez certains animaux, tels que le taureau, l'étalon, le chien, les rapprochemens n'ont lieu qu'au moment de l'accouplement; dès que leurs désirs sont satisfaits, ils se quittent aussitôt avec la plus grande indifférence.

On remarque en outre, chez les animaux, une disposition à la sociabilité qui les détermine à vivre, soit en famille, soit par troupe plus ou moins considérable.

Les perdrix ordinaires sont un exemple de la vie de famille, et on trouve chez les corneilles l'exemple de la sociabilité et du mariage; car chaque couple de ces

oiseaux, forme une union particulière au milieu de la réunion générale.

L'homme présente l'exemple le plus parfait de la sociabilité et du mariage. C'est chez lui que l'on trouve tout à la fois cet attachement qui rapproche les sexes, et cette amitié qui l'unit à tous ses semblables. C'est chez lui surtout que l'on voit clairement l'influence successive des trois organes étudiés jusqu'à présent.

L'amour physique inspire au cœur du jeune homme le besoin impérieux d'une compagne, l'organe de la philogéniture confond le sentiment des époux dans un même amour pour leurs enfans, et lorsqu'enfin l'âge des passions et des illusions est passé, l'organe de l'attachement exerce à son tour son empire, et remplace par des sentimens non moins doux, ceux qu'avait vu naître la jeunesse.

IV. *Amour de l'habitation.* *Habitativité* (Spurzheim).

C'est au docteur Spurzheim que l'on doit la découverte de cet organe. Gall pensait que la disposition qui porte les animaux à s'élever sur les différentes hauteurs que présente le sol, n'est qu'une modification de l'organe de l'orgueil. Cependant, en observant avec attention l'instinct qui détermine les animaux à habiter toutes les régions du globe, on est bientôt conduit à reconnaître qu'il doit nécessairement y avoir une disposition organique propre à chaque individu, et qui le pousse à habiter invariablement le lieu que la nature lui a assigné.

Ainsi, le chamois, le bouquetin, la chèvre, se plai-

sent sur les lieux escarpés et même sur le sommet glacé des montagnes les plus élevées. D'un autre côté, certains animaux n'habitent que la plaine, tels sont le lièvre, la caille, la perdrix : d'autres, au contraire, ne se plaisent que dans les bois, les marais, les sables brûlans, les glaces du pôle, ou les habitations que les hommes se construisent.

D'après les recherches de Spurzheim, cet organe se trouve placé à la partie postérieure de la tête, immédiatement au-dessus de l'organe de la philogéniture, et à côté de l'organe de l'affectionivité.

L'organe de l'habitativité devait nécessairement exister chez tous les êtres vivans; car, par une prévoyance admirable, la puissance créatrice semble avoir voulu qu'il n'y ait pas une seule partie du globe qui restât sans habitans. L'aigle s'élève dans les nues, le roitelet vole de buisson en buisson, l'hyppopotame habite les marais, et le chameau les déserts de l'Afrique.

Si l'on étudie cette disposition chez les poissons, on trouve également que tous affectent de préférence un séjour dont ils ne s'éloignent jamais. Ainsi, l'anguille rampe au fond de la rivière, et l'ablette nage constamment à la surface de l'eau. Entre ces deux extrêmes, vous voyez les couches intermédiaires de l'onde habitées par des poissons d'espèces diverses.

Les oiseaux ne sont pas moins remarquables que les animaux précédens, par le caractère constant qu'ils manifestent dans le choix de leur habitation. La perdrix fait son nid dans la plaine, la pie au sommet des arbres, la mésange penduline le place à l'extrémité des bran-

ches les plus faibles, enfin, d'autres oiseaux le construisent au pied de l'arbre ou dans les crevasses qu'un tronc vieilli vient leur offrir. L'hirondelle pénètre dans nos maisons, la cycogne se place sur les cheminées, et l'on n'observe jamais que la nature intervertisse l'ordre qu'elle a établi. Quelles que soient les circonstances dans lesquelles se trouvent les animaux, on ne voit point la perdrix se percher ou l'aigle faire ses petits dans la plaine.

Si la nature n'avait point donné aux animaux une disposition puissante qui les attache invariablement aux lieux qu'ils habitent, on aurait vu les lions et les agneaux, les renards et les oiseaux, confondre leur demeure, et se livrer, par suite, des combats meurtriers qui auraient promptement anéanti les espèces les plus faibles.

C'est en examinant l'ordre admirable qui règne dans l'univers, que l'homme, dont la raison est développée par la réflexion, se trouve conduit à reconnaître une puissance suprême qui en a réglé les moindres détails, et qui maintient, avec une fermeté immuable, les lois qu'elle y a établies.

L'organe de l'habitativité paraît peu développé chez l'homme, et c'est sans doute à cette disposition qu'il doit cette souplesse qui lui permet de vivre sous toutes les latitudes, et de se plier à toutes les positions dans lesquelles il peut se trouver. N'est-il point étonnant, en effet, de trouver des hommes qui, comme les Ottomaques (1), habitent une grande partie de l'année sur

---

(1) De Humbold. — Tableaux de la nature.

les arbres qui bordent l'Orénoque, tandis que les Kamchatkadales passent leurs longs jours d'hiver enfouis dans des huttes souterraines. Combien ne trouve-t-on point d'intermédiaires entre ces deux extrêmes, ou bien entre les hommes qui habitent les sommets élevés de l'Asie, ou les plaines marécageuses de la Hollande ?

V. *Instinct de la défense de soi-même et de sa propriété; penchant aux rixes; courage : Gall.*
Courage, combativité : Spurzheim.

La conservation des espèces se trouvant assurée par la présence des organes de l'amour physique et de l'amour des enfans, il fallait, pour protéger l'existence individuelle, que l'homme et les animaux eussent l'instinct de leur propre défense. C'est dans ce but, que la nature paraît avoir créé l'organe du courage.

Gall n'est point arrivé de suite à la découverte de cet organe : depuis long-temps il avait remarqué que, parmi les hommes, il en est qui se signalent par leur courage, tandis que d'autres sont d'une poltronnerie excessive. Ces notions le conduisirent à chercher s'il trouverait quelques manifestations extérieures, annonçant ce penchant. Dans cette intention, il rassembla dans sa maison des individus pris dans les plus basses classes, et se livrant à différentes professions, notamment à celles de cocher de fiacre, de commissionnaire, de porte-faix : il chercha à acquérir leur confiance et à les disposer à la franchise, en leur donnant de l'argent, et en leur faisant distribuer du vin et d'autres boissons. Lorsque Gall les voyait dans

une disposition d'esprit favorable, il les engageait à dire ce qu'ils savaient réciproquement, de leurs bonnes ou de leurs mauvaises qualités, et de tout ce qu'il y avait de saillant dans le caractère de chacun d'eux. Ces hommes signalaient surtout les individus qui se faisaient remarquer par leur courage, et ils parlaient avec mépris de ceux qu'ils regardaient comme des poltrons.

Gall rangea d'un côté tous les querelleurs, et de l'autre, tous les pacifiques; il examina soigneusement la tête des uns et des autres, et il trouva que tous les querelleurs avaient la tête immédiatement derrière et au dessus des oreilles, beaucoup plus large que celle des poltrons. Dès-lors, Gall renouvelle chaque jour ses recherches, il examine la tête d'un grand nombre d'enfans tracassiers et querelleurs, et il commença à soupçonner que la partie de la tête qui paraissait offrir un développement chez les individus courageux, était réellement le siége de l'organe qu'il s'efforçait de découvrir. Bientôt il eut occasion d'étudier la tête du premier garçon employé aux combats d'animaux à Vienne; cet homme, d'une intrépidité extraordinaire, se présentait souvent dans l'arène, pour soutenir tout seul le combat contre le sanglier, le taureau le plus furieux, ou un animal féroce quelconque. Chez cet homme la région de la tête, précédemment indiquée était très-large et très-bombée : Gall moula la tête de ce garçon, qui, sous le rapport de cet organe, offrait un type remarquable.

Après d'immenses observations, faites sur les enfans, les soldats, les breteurs de profession, Gall ne douta plus de la réalité de sa découverte.

Le siége de cet organe est facile à découvrir; il se trouve placé au-dessus de l'apophyse mastoïde, ou mieux, derrière l'oreille, et tout-à-fait au niveau du rebord supérieur du pavillon. Chez les individus courageux, cette région de la tête, est très-saillante et bombée; elle est, au contraire, applatie et quelquefois déprimée, chez les sujets faibles et timides.

Il faut se garder de confondre la saillie formée par cet organe, avec la proéminence produite par l'apophyse mastoïde; cette éminence osseuse, qui n'a aucun rapport avec le cerveau, se trouve placée plus bas et immédiatement derrière l'oreille. La tête de Georges Cadoudal, dont la vie se passa au milieu des hasards et des combats, offrait un développement très-prononcé de l'organe du courage.

Le courage ne doit pas être confondu avec la témérité, disposition qui porte à braver le danger, sans en calculer les suites : il ne faut pas penser non plus, que cet organe pousse à la destruction de l'homme et des animaux; car, ainsi que nous le verrons bientôt, le besoin de détruire se rattache à un autre penchant.

L'on accuse certains animaux de manquer de courage, parce qu'ils se montrent craintifs lorsqu'ils se voient assaillis par une force supérieure : mais alors on confond évidemment le courage avec la témérité.

Parmi les carnassiers, le chien est sans contredit l'un des plus courageux. Tant qu'il n'a point éprouvé la supériorité du lion, du tigre ou du bison, il les attaque sans balancer; mais échappé à ce combat inégal qui l'expose à une mort presque certaine, il fuit à l'approche

de ces redoutables animaux. Le lion lui-même, si renommé par son courage, recule à l'aspect de l'homme, lorsqu'il a appris à connaître sa puissance. Ces faits démontrent que fuir à l'aspect du danger, n'est pas toujours un acte de lâcheté, mais bien quelquefois un acte de prudence et de courage réfléchi.

On admet généralement que les animaux carnassiers ont plus de courage que les animaux herbivores : des faits assez nombreux, prouvent que cette assertion est au moins hasardée. Les chasseurs n'ignorent pas que le loup, à moins qu'il ne soit excité par la faim, prend la fuite à l'approche du moindre danger. A peine un troupeau de buffles voit-il arriver un tigre, que le taureau, chef de la famille, se détache, présente le combat au tigre, et d'ordinaire en est vainqueur. On voit souvent dans les combats d'animaux, des cerfs l'emporter sur les chiens, et même, Gall rapporte qu'il a vu une lionne vaincue par un animal de cette espèce. On connaît encore le courage du chamois et du bouquetin, dont le chasseur devient souvent la victime.

Si ces observations prouvent que l'instinct de la propre défense est commun à tous les animaux, il faut reconnaître qu'il n'est point également actif dans toutes les espèces. Il en est qui vivent en paix et en société; d'autres, au contraire, non contens de repousser les attaques, sont dans une guerre continuelle avec leur propre espèce, et avec les autres. De là, cette différence des mœurs de la brebis, du cheval, du pigeon, de la pacifique fauvette à tête noire, de l'écureuil, des coqs, et des différentes races d'hommes.

Les individus de toutes les espèces, diffèrent nécessairement entr'eux selon que l'organe de la défense de soi-même est plus ou moins développé. Il y a de gros et de petits chiens qui évitent tous les combats: Il y en a d'autres qui ne demandent qu'à se battre, et qui attaquent avec audace, les animaux qu'ils devraient le plus redouter. On voit des béliers, des boucs, des taureaux, des vaches, des pigeons, des serins, etc., qui se battent continuellement, soit avec des animaux de leur espèce, soit avec d'autres, et qui attaquent et mordent tout ce qu'ils rencontrent.

On observe les mêmes dispositions chez l'homme. Voyez les jeunes enfans : il en est qui sont d'un naturel doux et timide, tandis que d'autres sont tracassiers, querelleurs, battant sans cesse les petits camarades avec lesquels ils se trouvent. Duguesclin révéla de bonne heure l'intrépidité dont il donna tant de preuves dans les combats. Encore enfant, il avait formé un régiment de petits garçons de son âge, et il s'était nommé leur général. Son bonheur était de se battre, et, comme le disait sa mère, *il n'y a pas de plus mauvais garçon au monde, il rentre toujours blessé, le visage déchiré; il est toujours battant ou battu.*

C'est dans les armées que l'instinct naturel du courage se manifeste surtout avec activité; il est des hommes que le danger n'effraie jamais, et nos annales militaires sont remplies de traits d'audace qui, long-temps encore, seront donnés en exemple à tous les peuples belliqueux.

Ce n'est donc point à l'éducation qu'on peut attribuer toutes ces modifications remarquées chez l'homme

et chez les différentes espèces d'animaux. Il faut bien le reconnaître, une disposition innée détermine ce penchant. Il semble même que depuis long-temps, l'observation avait conduit quelques hommes à faire sur la tête des animaux courageux, des remarques analogues à celles que nous venons de présenter. Ainsi, en Angleterre, les coqs, dont la tête est large sur les parties latérales et postérieures, sont choisis de préférence pour les combats, l'observation ayant démontré que cette conformation coïncide toujours avec un grand développement du courage. L'on sait encore que les chevaux, dont les oreilles sont naturellement très-rapprochées, sont plus ombrageux que ceux chez lesquels on observe une disposition contraire. Enfin, cette disposition est très-remarquable chez le lièvre, remarquable par l'étroitesse de sa tête et dont la timidité est passée en proverbe.

L'organe du courage peut acquérir un développement qui conduit l'homme jusqu'à l'exagération du penchant qu'il est destiné à manifester, et même déterminer l'aliénation.

Lorsqu'il n'y a qu'un développement considérable, l'homme est porté à courir après les dangers, à les braver; on le voit chercher toutes les occasions de faire naître des querelles, pour arriver à satisfaire son funeste penchant.

C'est ainsi que se forment ces spadassins de profession, dont le suprême bonheur consiste dans des duels journellement renouvelés.

L'on a vu dans nos armées un grand nombre de militaires pour qui les combats singuliers étaient devenus

un besoin impérieux. Nous possédons le crâne d'un soldat nommé Berger, chez lequel le penchant aux rixes était très-développé, et qui conduisit cet homme à être un des spadassins les plus redoutables de son régiment.

Après avoir tué plusieurs de ses camarades, il frappa l'un de ses chefs, et fut condamné à mort. Grâcié par suite de quelques circonstances heureuses, il se laissa bientôt aller à son caractère querelleur, et, après plusieurs nouveaux duels, il frappa enfin l'un de ses supérieurs. Condamné à mort pour la seconde fois, il parvint à s'échapper et se refugia en Prusse. Son malheureux penchant le conduisit de nouveau à attaquer la vie de plusieurs hommes; et, après en avoir tué deux en duel, il fut forcé de repasser en France, où il ne tarda pas à être pris, et enfin fusillé.

Nous connaissons plusieurs hommes chez lesquels ce penchant présente la même exagération de développement, et l'un d'eux subit actuellement une longue détention, méritée par les actes de la violence la plus révoltante.

Lorsque l'organe de la combativité reçoit un degré d'activité encore plus considérable, l'homme arrive à la manie. Cet état peut n'être que passager, c'est ce qu'on observe chez les hommes adonnés aux boissons spiritueuses, et qui, dans leur accès d'emportement, deviennent querelleurs et cherchent, par les agressions les plus injustes, à satisfaire la passion qui les domine.

Pinel, dans son ouvrage sur l'aliénation mentale, cite plusieurs exemples qui prouvent que des hommes qui, dans l'état de santé, étaient d'un naturel doux et pacifi-

que, deviennent, par suite d'une inflammation cérébrale, d'une irritabilité excessive, et d'un caractère turbulent et acariâtre.

Les maisons d'aliénés renferment un grand nombre de fous qu'on est forcé de séquestrer parce qu'ils attaquent ou qu'ils injurient constamment les personnes avec lesquelles ils se trouvent en contact.

« Un fils unique, élevé sous les yeux d'une mère faible et indulgente, prend l'habitude de se livrer à tous ses caprices, à tous les mouvemens d'un cœur fougueux et désordonné; l'impétuosité de ses penchans augmente et se fortifie par le progrès de l'âge, et l'argent qu'on lui prodigue semble lever tout obstacle à ses volontés suprêmes. Veut-on lui résister, son humeur s'exaspère; il attaque avec audace, cherche à régner par la force; il vit continuellement dans les querelles et les rixes. Qu'un animal quelconque, un chien, un mouton, un cheval, lui donnent du dépit, il les met soudain à mort. Est-il de quelqu'assemblée ou de quelque fête, il s'emporte, donne et reçoit des coups, et sort ensanglanté; d'un autre côté, plein de raison lorsqu'il est calme, et possesseur, dans l'âge adulte, d'un grand domaine, il le régit avec un sens droit, remplit les autres devoirs de la société, et se fait connaître même par des actes de bienfaisance envers les infortunés. Des blessures, des procès, des amendes pécuniaires avaient été le seul fruit de son malheureux penchant aux rixes; mais un fait notoire mit un terme à ses actes de violence. Il s'emporte un jour contre une femme qui lui dit des invectives, et il la précipite dans un puits. L'instruction du

procès se poursuit devant les tribunaux, et sur la déposition d'une foule de témoins, qui rappellent ses écarts emportés, il est condamné à une réclusion dans l'hospice des aliénés de Bicêtre (1). »

Ces exemples prouvent que cet organe peut être détourné complètement de sa destination première, et qu'au lieu de servir à protéger l'homme contre les dangers qui viennent le menacer, il le pousse au contraire à exposer sans cesse sa vie au milieu des querelles et des combats les plus injustement provoqués.

On ne saurait donc surveiller avec trop d'attention les dispositions présentées par les enfans; car ce n'est qu'à cet âge que l'éducation exerce son empire, et que l'on peut espérer affaiblir une disposition naturellement trop développée.

Les mères surtout, doivent attacher la plus grande importance à réprimer les exigences de ces enfans tracassiers que la moindre contrariété irrite, et pousse à des emportemens suivis bientôt de violence.

Si cet organe reçoit au contraire une bonne direction, et que l'homme soit doué de facultés intellectuelles distinguées, on le voit ferme dans le danger, mépriser la mort, si l'honneur l'exige, mais éviter avec soin des collisions inutilement provocatrices.

Des hommes de ce caractère deviennent des généraux habiles, froidement courageux, et qui n'achètent jamais leurs succès par une témérité mal entendue.

---

(1) Pinel, sur l'aliénation mentale, 2e édition, page 156.

SIXIÈME LEÇON.

Historique de la découverte de l'instinct carnassier. — Siége de l'organe. — Considérations anatomiques sur le développement de cet organe chez les différens animaux. — Exagération du penchant à détruire. Meurtre. — Monomanie homicide. — Exemples. — Influence de l'éducation sur le développement de cet organe.

VI. *Instinct carnassier, penchant au meurtre. Gall. Penchant à détruire.* (Destructivité). *Spurzheim.*

C'est en comparant un grand nombre de crânes d'animaux carnivores et herbivores que Gall parvint à reconnaître la différence remarquable que présentent entr'elles les espèces appartenant à ces deux classes.

Il rassembla promptement une foule de faits qui lui démontrèrent, de la manière la plus incontestable, que l'instinct carnassier est déterminé par l'organisation. Il suffit, en effet, d'examiner les crânes du renard, du chien, du loup, du lion, du tigre, pour reconnaître aussitôt que le développement latéral du diamètre transversal de leur crâne, est beaucoup plus étendu que celui du cheval, du chameau et des autres animaux herbivores. Il en résulte que les animaux carnassiers ont une tête presque triangulaire, et dont les oreilles sont fortement écartées; tandis que les animaux herbivores ont presque tous la tête alongée et les oreilles fortement rapprochées : chez les la-

pins, le lièvre, les oreilles se touchent lorsque l'animal les dresse.

Ces remarques avaient conduit Gall à ne plus douter de l'existence de l'organe qui porte les animaux à la destruction; mais il ne possédait encore aucun fait positif pour l'homme, lorsqu'il reçut la tête d'un parricide qui, bientôt, fut suivie du crâne de deux assassins. Il compara fréquemment ces crânes, soit entr'eux, soit avec ceux des personnes connues par la douceur de leur caractère, et il vit, avec grande surprise, que les têtes de ces scélérats offraient un développement latéral qui l'emportait de beaucoup sur celui des autres crânes.

Dès-lors, il multiplia ses observations, et il accumula, en peu de temps, un si grand nombre de faits, qu'il arriva promptement à ne plus douter de l'exactitude de sa découverte.

L'organe de la destructivité est placé chez l'homme et chez les quadrupèdes, immédiatement au-dessus du conduit auditif; il en résulte, lorsque cet organe est fortement développé, que l'os temporal est bombé et dejeté en dehors. Cette disposition est très-saillante chez tous les crânes d'assassins et chez les animaux qui ne vivent que de chair.

Voyez la tête du lion, du tigre, de l'hyène, du linx, du loup, de l'ours, de la belette, de la fouine, du furet, etc., vous trouverez, chez tous, cet organe très-volumineux. Chez quelques animaux, surtout chez certaines espèces d'oiseaux, par exemple, chez la cigogne, le cormoran, le héron, la mouette, l'hirondelle de mer, le martin-pêcheur, etc. le méat auditif se trouve fortement

reculé en arrière, ce qui tient à ce que l'organe de l'instinct carnassier n'est plus placé immédiatement au-dessus de lui, mais bien derrière les orbites où il forme une proéminence fort bombée.

Si l'on compare les crânes d'oiseaux carnassiers avec les crânes de ceux qui ne se nourrissent que de végétaux, on trouve que cette proéminence est beaucoup moins saillante chez ces derniers que chez les premiers. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer la tête du canard, de l'épervier, du grand-duc avec celle du cygne, de l'oie, de la poule, etc.

On obtient encore des preuves nouvelles, en comparant entr'elles des têtes de divers animaux de la même espèce. L'on remarque constamment que les individus les plus méchants offrent un développement latéral de la tête, plus considérable que les individus qui se signalent par la douceur de leur caractère. Il est facile de s'en assurer, sur les chats, les chiens et les autres animaux qui nous entourent.

Chez l'homme, les mêmes observations viennent confirmer l'exactitude des remarques faites par Gall. On trouve que les individus, dont la partie latérale de la tête est aplatie, sont d'un naturel doux et pacifique, tandis que ceux dont le crâne est bombé sur les côtés, sont presque toujours disposés à la cruauté.

Les Indiens et les Caraïbes viennent déposer en faveur de cette assertion. Ajoutons encore que les femmes, en général, ont cette partie de la tête moins développée que les hommes.

Quelques philosophes ont pensé que l'instinct carnassier

est le résultat de l'organisation extérieure, et que si le tigre, le loup, le lion, sont portés à détruire, c'est qu'ils sont pourvus de griffes, de dents et d'une force musculaire redoutable. Mais l'examen le moins approfondi démontre bientôt que ces organes ne sont que les instrumens qui doivent satisfaire le penchant intérieur qui pousse ces animaux à la destruction. Nous avons déjà, d'ailleurs, réfuté cette opinion erronée.

L'instinct qui porte les animaux à détruire, devait être une des conditions indispensables de leur organisation; car, si ce penchant n'eût point existé, aucun animal n'aurait été porté à attaquer les êtres qui doivent servir à sa nourriture, et il serait inévitablement mort d'inanition.

L'homme lui-même, que la civilisation a sans doute amélioré, n'hésite point à sacrifier les animaux qu'il élève pour ses besoins, et certes, il n'aurait jamais eu ce courage, si la nature, en le destinant à manger de la chair, ne l'eût pourvu de l'organe de la destructivité.

Les philosophes se sont souvent demandé si l'homme est naturellement carnassier, ou bien, si la nature l'a destiné à ne se nourrir que de végétaux. L'on sait combien d'opinions diverses ont été émises sur ce sujet, et les réponses ont varié suivant les dispositions dans lesquelles se trouvaient les moralistes ou les législateurs.

Sans nous arrêter longuement à l'examen de ce sujet, nous ferons remarquer que l'organisation tout entière de l'homme prouve que la nature a voulu qu'il pût se nourrir, tout à la fois, de substances animales et végétales. La forme de ses dents et de ses mâchoires, la disposition

de son tube digestif, ne laissent aux naturalistes aucun doute sur ce point. L'homme devait donc, comme les autres animaux carnassiers, être pourvu de l'organe qui porte à détruire les êtres qui doivent servir à sa nourriture.

Cet instinct se révèle chez l'homme dès le plus jeune âge, et on le voit offrir des degrés divers de développement, depuis l'indifférence et même la répugnance à voir souffrir les animaux, jusqu'au plaisir de voir tuer, et même jusqu'au désir le plus impérieux de satisfaire ce terrible penchant.

Observez les enfans, et vous en verrez un grand nombre qui prennent plaisir à tourmenter les animaux, à les torturer de mille manières, et qui, enfin, les tuent, sans manifester le moindre regret. Dans un âge plus avancé, la même disposition se révèle encore chez les hommes que l'éducation n'a point améliorés, et vous trouvez souvent chez les gens ignorants et grossiers, des individus pour qui les combats et la vue du sang sont un véritable plaisir.

L'influence de l'organe de la destructivité a plusieurs fois déterminé des jeunes gens à choisir une profession qui leur permît de satisfaire leurs goûts. Gall raconte qu'un élève en pharmacie éprouvait un penchant si violent à tuer, qu'il se fit bourreau.

Le fils d'un marchand, qui éprouvait le même besoin, embrassa la profession de boucher.

Un riche Hollandais payait les bouchers qui faisaient de grosses livraisons de viande aux navires, pour qu'ils lui laissassent assommer les bœufs.

C'est encore à cette disposition inhérente à l'organisation de l'homme, qu'il faut attribuer l'empressement que le peuple manifeste pour les exécutions publiques. On voit même des hommes, dont la sensibilité devrait être développée par l'éducation, conserver ce goût malheureux, et mettre au nombre de leurs plaisirs, la vue d'un criminel subissant le dernier supplice. Le chevalier Selwin se donnait tous les mouvemens possibles, pour être placé près du coupable qu'on suppliciait. On raconte de la Condamine que, faisant un jour des efforts pour percer la foule rassemblée sur la place des exécutions, et les soldats l'ayant repoussé en arrière, le bourreau leur dit « Laissez passer Monsieur, c'est un amateur. » M. Bruggmanns, professeur à Leyde, connaissait un ecclésiastique qui avait un desir si décidé de voir tuer et de tuer, qu'il prit la place d'aumônier d'un régiment, seulement pour avoir l'occasion de voir détruire un plus grand nombre d'hommes.

Ce même ecclésiastique élevait chez lui des femelles de différens animaux domestiques; et quand elles mettaient bas, son occupation favorite était de couper le cou aux petits. Il se chargeait de tuer tous les animaux apportés à la cuisine. Il correspondait avec les bourreaux du pays, et faisait des courses de plusieurs jours, à pied, pour assister aux exécutions; aussi les bourreaux lui faisaient-ils toujours l'honneur de le placer auprès d'eux.

C'est sur un champ de bataille qu'on trouve des exemples frappans de la différence d'énergie de cette disposition. Tel soldat, à la vue du sang qu'il fait couler, éprouve l'ivresse du carnage; tel autre, ému de pitié, porte des

coups mal assurés, ou du moins épargne le vaincu, se détourne à la vue d'un enfant, d'une femme, d'un vieillard, et s'arrête de lui-même après la victoire (1).

Lorsque l'homme possède des facultés intellectuelles distinguées, le penchant à la destruction se trouve arrêté dans sa manifestation, et quelque plaisir que la vue du sang puisse produire, on n'arrive jamais à commettre le crime. Mais si malheureusement, ni l'éducation, ni la raison ne viennent réprimer ce funeste penchant, l'on devient promptement un lâche assassin ou un brigand redoutable.

On cite l'histoire d'un vieux ménétrier, habitant la frontière du pays de Clèves, qui commit trente-quatre meurtres sans être déterminé par aucune inimitié ni par l'intention de voler, mais seulement, comme il le disait, parce qu'il y trouvait un plaisir extraordinaire (2).

Les plus hautes positions sociales semblent donner à l'organe destructeur de l'homme mal élevé, un surcroît d'activité. L'histoire cite une foule de traits offerts par des rois, des princes, et des personnages des rangs supérieurs qui ne se sont jamais signalés que par des crimes ou des actes d'une froide atrocité.

« Louis XV, dit M. de Lacretelle (3), avait une aversion bien fondée pour un frère de M. le duc de Bourbon-

---

(1) Gall. Organologie, ou exposition des instincts, des penchans, etc. —Tome 4, page 88.

(2) Fait communiqué à Gall, par M. Serrurier, magistrat à Amsterdam.

(3) Histoire de France, tome 2, page 59.

Condé, le comte de Charolois, prince qui eût rappelé tous les crimes de Néron, si le malheur des peuples eût voulu qu'il occupât un trône. Dans les jeux mêmes de son enfance, il trahissait un instinct de cruauté qui faisait frémir. Il se plaisait à torturer des animaux; ses violences envers ses domestiques étaient féroces. On prétend qu'il aimait à ensanglanter ses débauches, et qu'il exerçait différentes sortes de barbaries sur les courtisanes qui lui étaient amenées. La tradition populaire, d'accord avec quelques mémoires, l'accuse de plusieurs homicides. Il commettait, dit-on, des meurtres sans intérêt, sans vengeance, sans colère. Il tirait sur les couvreurs, afin d'avoir le barbare plaisir de les voir précipiter du haut des toits. »

Voici un fait récent, non moins épouvantable que ceux précédemment cités.

Dominique Perrin, homme rusé à l'excès, profondément immoral, d'un caractère violent, haineux, fourbe et vindicatif, était depuis vingt ans la terreur de la contrée, où il passait pour assassin de plusieurs hommes. Souple et flatteur avec ceux qu'il avait intérêt à ménager; emporté, brutal avec les autres; toujours prêt à payer d'audace ou d'adresse, suivant l'occasion, il était parvenu, à force de duplicité et de menaces, à fasciner les yeux de l'autorité locale, à étouffer la voix de ceux qui avaient à se plaindre de lui, et à se faire impunément l'homme redoutable des environs. Passionné pour le braconnage, il vivait presque constamment dans les bois: là, armé de son fusil, il se croyait tout permis. A l'entendre, il n'y avait pas plus de mal à tuer un garde qu'à tuer

un loup; il se faisait un jeu d'attaquer les voyageurs, de les coucher en joue, de les menacer ou de les maltraiter sous le plus léger prétexte.

Tantôt c'est un piéton qui, en traversant le taillis, a déplacé un de ses pièges à gibier; aussitôt Perrin arme son fusil et menace de faire feu; sa victime se jette à ses genoux et lui demande grâce en suppliant : s'il la lui accorde, ce n'est qu'après l'avoir excédé de coups. Un jour un pauvre laboureur traverse paisiblement la forêt; Perrin l'aperçoit, et lâche la détente de son fusil qui, fort heureusement ne part point; il se venge en le frappant à coups de crosse. Les femmes elles-mêmes n'étaient point à l'abri de ses menaces. Plus d'une fois aussi il a tenté de mettre les passans à contribution, en leur demandant la bourse ou la vie; enfin deux personnes ont été assassinées en 1800 et 1818, et leurs corps retrouvés dans un étang voisin.

Le trait le plus saillant du caractère de Perrin était une irascibilité extrême et une persévérance infatigable dans son ressentiment, qu'il déguisait sous les formes les moins capables de le laisser soupçonner. « Au moment où je fais le plus de caresses à quelqu'un, disait-il, c'est celui même que je choisirais pour le tuer, si j'en trouvais l'occasion. »

Depuis fort long-temps il entretenait des relations adultères avec une fille repoussante par sa laideur et ses infirmités. Un témoin lui adressa des plaisanteries sur son goût pour le sexe. Perrin n'avait pas eu l'air d'y faire attention, mais le soir, lorsque le témoin, pour retourner chez lui, passait sur la lisière d'un bois, il

y trouva Perrin qui, armé de son fusil, lui dit d'un ton menaçant : *Il ne tiendrait qu'à moi !*

Jaloux à l'excès du gibier qu'il poursuivait, le larcin d'un lièvre dans ses pièges était une offense qu'il ne pardonnait jamais. Un jour qu'on lui en avait dérobé un dans une vigne, il mit cette inscription sur un cep : *Le lièvre ou l'incendie !*

Il était déjà vieux, lorsqu'il assassina un ancien soldat de son pays, dont tout le crime était d'avoir pris une de ses pièces de gibier, qu'il lui proposa inutilement de payer. De concert avec son fils, il le meurtrit et l'étrangla. Un quart d'heure après, il entend sa victime gémir : « Je crois, dit-il froidement, que le b..... respire encore, allons l'achever. » Il l'achève et jette le corps dans un étang.

Ce monstre fut enfin arrêté, et quelques jours avant la fin de son procès, il tenta de s'empoisonner (1).

Ces faits, heureusement très-rares, nous montrent que cet affreux penchant est quelquefois tout-à-fait indépendant de l'éducation, des exemples, de la séduction ou de l'habitude, et qu'il prend uniquement sa source dans un vice de l'organisation. En effet, il se commet des crimes tellement barbares, et avec des circonstances si révoltantes, qu'il serait impossible de les expliquer d'une autre manière. Prochaska raconte qu'une femme de Milan amenait chez elle de petits enfans en les flattant, puis les tuait, salait leur chair et en mangeait tous les jours.

---

(1) Gazette des tribunaux, 23 et 25 janvier 1831. Cour d'assises des Vosges.

Il cite aussi l'exemple d'un homme qui, par l'effet de ce penchant atroce, tua un voyageur et une jeune fille pour les dévorer (1).

« Si l'on trouvait ce portrait de l'homme trop rembruni, qu'on se rappelle, dit Gall, toutes les périodes de l'histoire des peuples, tant anciens que modernes. Existe-t-il un seul espace sur la terre qui ne soit rougi du sang humain? Qu'on lise l'histoire du peuple élu, celle des Romains, la découverte de l'Amérique; que l'on suive les Espagnols à Cuba, au Mexique, au Pérou; que l'on ouvre l'histoire de l'inquisition, celle des guerres de religion; qu'on se rappelle les vêpres siciliennes, la Saint-Barthelemy, les massacres de la révolution française, etc., etc. »

« Si vous voulez connaître dans toute sa nudité l'homme dans le sein duquel dominent des penchans atroces, suivez-le quand, par sa position et le nombre de ses crimes, il croit superflu tout ménagement ultérieur. »

« Observez surtout ces hommes nés avec la soif du sang, lorsqu'ils sont assis sur le trône, lorsqu'aucune loi ne les arrête, et qu'aucune considération ne met un frein à leur fureur. Voyez Caligula qui fait couper la langue aux innocens, les fait dévorer par les bêtes féroces; qui force les parens à assister au supplice de leurs proches; qui s'amuse à faire donner la question à des malheureux ou à les mettre sur la roue; qui porte la rage jusqu'à dire qu'il eût voulu que le peuple romain n'eût qu'une

---

(1) Gall. Ouvrage cité, t. 4, p. 92.

tête, afin de pouvoir la couper d'un seul coup; qui fait nourrir d'hommes vivans les bêtes sauvages réservées aux spectacles; dont les vœux les plus ardens avaient pour objet la famine, la peste, l'incendie, un tremblement de terre, la perte de l'une de ses armées. »

« Voyez Néron qui fait empoisonner Britannicus, massacrer sa mère, et le mari d'une femme à laquelle il avait voulu faire violence; qui passe la nuit dans les rues, dans les lieux de débauche, suivi d'une jeunesse effrénée avec laquelle il bat, vole et tue; qui sacrifie à sa fureur Octavie, sa femme, Burrhus, Sénèque, Lucain, Pétrone, Poppée, sa maîtresse; qui fait mettre le feu aux quatre coins de Rome, et monte sur une tour fort élevée pour jouir à son aise de ce terrible spectacle; qui désire voir brûler le monde entier; qui fait enduire de cire et d'autres matières combustibles les chrétiens, et les fait brûler la nuit, disant qu'ils serviraient de flambeaux; qui forme le projet de faire massacrer tous les gouverneurs des provinces et tous les généraux de l'armée; de faire périr tous les exilés, de faire égorger tous les Gaulois qui étaient à Rome; d'empoisonner le sénat entier dans un repas, de brûler Rome une seconde fois, et de lâcher en même temps dans les rues les bêtes féroces réservées pour les spectacles, afin d'empêcher le peuple d'éteindre le feu. »

« Voyez un Louis XI, fils ingrat, dénaturé, rebelle, dont le père mourut de la crainte que son enfant ne le fît périr; qui, formé par la nature pour être un tyran cruel, implacable dans ses vengeances, ne veut gouverner que par la terreur; regarde la France comme un pré

qu'il peut faucher tous les ans et d'aussi près qu'il lui plaît. Peu de tyrans ont fait mourir plus de citoyens par la main du bourreau et par des supplices plus recherchés. Les chroniques du temps comptent quatre mille sujets exécutés sous son règne, en public et en secret. Les cachots, les cages de fer, les chaînes dont on chargeait les victimes de sa barbare défiance, sont les monumens qu'il a laissés. En faisant donner la torture aux criminels, il se tenait derrière une jalousie..... On ne voyait que gibets autour de son château; il assistait lui-même à l'exécution de ses vengeances. Lorsque Jacques d'Armagnac, accusé du crime de lèse-majesté, fut exécuté, il fit placer sous l'échafaud les enfans de ce prince infortuné pour recevoir sur eux le sang de leur père; ils en sortirent tout souillés, et dans cet état, on les conduisit à la Rochelle, dans des cachots faits en forme de hotte, où la gêne que leur corps éprouvait était un continuel supplice. Toujours couvert de reliques et d'images, portant à son bonnet une Notre-Dame de plomb, il lui demandait pardon de ses assassinats, et en commettait sans cesse de nouveaux. »

Peut-on, en présence de ces faits et de mille autres, qui souillent l'histoire de l'humanité tout entière, peut-on, disons-nous, méconnaître le penchant qui porte l'homme à la destruction? Que l'on songe aux meurtres qui se commettent tous les jours avec des raffinemens de cruauté, malgré la morale, la religion et les lois; et que l'on nous dise s'il est dans le monde un animal plus cruel que l'homme? Les animaux, en effet, ne détruisent que pour satisfaire aux besoins pressans

de la faim, tandis que l'homme anéantit jusqu'à sa propre espèce, pour assouvir sa haine ou les passions les plus funestes.

Ce n'est point toujours avec le sentiment de la réflexion que l'homme obéit à l'instinct qui le pousse à la destruction. Assez souvent il arrive que son intelligence affaiblie ne permet point d'apprécier la valeur des actes qu'il commet, et qu'il se livre au crime sans avoir la conscience du mal qu'il fait. On cite l'histoire d'un assez grand nombre d'idiots qui ont commis plusieurs assassinats, croyant exécuter des actes de sagesse et de prévoyance. Un idiot, voyant tuer un cochon, s'imagine qu'on peut faire de même d'un homme, et il accomplit cet affreux projet.

Un autre idiot, fait mourir les deux enfans de son frère, et vient le lui annoncer en riant. Il y a peu de jours, qu'un vieil invalide anglais tua l'un de ses camarades sans y être poussé par aucun motif de haine, ou de jalousie. Comme on lui adressait des reproches sévères, et qu'on cherchait à connaître les motifs qui l'avaient porté au crime, il répondit que son camarade l'ennuyait, parce qu'il toussait constamment. Sur la remarque qu'on lui fit que le couteau dont il s'était servi pour commettre ce crime, n'était pas taché, il répondit naïvement, que cela venait de ce qu'il en avait léché la lame. Après cet acte révoltant, ce monstre stupide s'était endormi fort tranquillement.

Le meurtre est quelquefois favorisé par la coexistence du développement excessif de l'organe de la destructivité, avec une faiblesse naturelle des organes qui pré-

sident à l'intelligence. L'infâme Bouthilliers peut nous servir d'exemple : ce monstre, après avoir assassiné sa mère, en lui donnant vingt-quatre coups de couteau, alla se livrer aux débauches les plus sales, et revint ensuite se coucher, sans remords, à côté du cadavre sanglant de sa victime. Le crâne de cet homme est remarquable par la dépression du front et la largeur de la région temporale.

Si l'organe du meurtre se trouve favorisé dans son action par des visions ou des hallucinations, on croit entendre une voix qui vous ordonne de commettre le crime, et l'on est alors poussé, comme par une main invisible, aux forfaits les plus inouis, et, en apparence, les plus inexplicables. Léger, Papavoine, la fille Cornier et plusieurs autres malheureux, ont épouvanté le monde par des actes qui, sans le secours de la Phrénologie, sembleraient de monstrueuses énigmes.

Léger, dès sa jeunesse, avait toujours paru sombre et farouche; il cherchait habituellement la solitude, et fuyait la société des femmes et des jeunes garçons de son âge. Un jour, sans motif, sans avoir eu à se plaindre de ses parens, il quitte la maison paternelle, pour aller habiter dans les bois, se loger dans une caverne et s'y nourrir, à la manière d'un sauvage, de racines, de fruits et d'animaux. Le hasard lui fait prendre un lapin, il le tue et le dévore tout sanglant.

Au milieu de sa solitude, de violentes passions l'agitaient; « il éprouvait, disait-il, l'horrible besoin de manger de la chair humaine, et de s'abreuver de sang. » Une jeune fille, passant près de la lisière d'un bois,

est aperçue par Léger : de sa tanière il s'élance sur cette malheureuse, lui passe un mouchoir autour du cou, la charge sur son dos, et s'enfonce à pas précipités dans le bois. Fatigué de sa course, et remarquant que la jeune fille est sans mouvement, il la jette sur l'herbe et se livre aussitôt aux excès les plus révoltans. Sa passion assouvie, il mutile le cadavre, lui arrache le cœur et boit le sang qui s'en écoule.

Devant le tribunal, Léger, avec l'apparence du calme et de la douceur, avait le regard hébêté : un sourire stupide errait par intervalles sur ses lèvres lorsqu'il jetait les yeux sur les vêtemens de sa victime, sur le bâton et sur le couteau qui lui avaient servi à commettre le crime. Aux questions qui lui furent adressées pour connaître tous les détails de ce forfait, il répondit : « *Je n'étais plus maître de moi, poussé par le malin esprit, j'ai ouvert le corps de la petite fille, j'ai tâté le cœur avec mon couteau, et je l'ai percé. Je n'ai fait tout cela, que pour avoir du sang..... Je voulais boire du sang..... J'ÉTAIS TOURMENTÉ DE LA SOIF DU SANG* (1). »

Papavoine, homme de 41 ans, avait reçu une éducation distinguée, et s'était toujours fait remarquer jusqu'en 1823, par son zèle et sa probité dans les divers emplois qu'il avait remplis dans la marine. Toutefois il s'était fait connaître comme un homme de mœurs peu sociables; il était sombre et mélancolique. La ruine en-

---

(1) Archives générales de médecine. Juin 1825.

tière de la fortune de son père, augmenta cette disposition, et il éprouva un accès d'aliénation mentale qui dura environ dix jours : sa santé se rétablit en partie: mais son esprit était souvent tourmenté par des visions sinistres et par des pensées de crime, qui enfin au mois d'octobre 1824, le poussèrent vers le bois de Vincennes.

Là, il aperçoit une dame qui promenait deux jeunes enfans; il retourne au village, et y achète un couteau; il revient aussitôt près de cette dame, « votre promenade a été bientôt faite, lui dit-il, » et se baissant, comme pour embrasser un des enfans, il lui plonge son couteau dans le cœur : pendant que la malheureuse mère s'occupait de cette première victime, Papavoine assassinait le second enfant. On sait que les débats apprirent que Papavoine ne connaissait ni la mère ni les enfans, et qu'il ne commit le crime que par suite d'une aliénation mentale (1).

La fille Cornier vient encore nous offrir un exemple non moins épouvantable.

Cette malheureuse se rend chez une de ses voisines dont elle accable l'enfant de caresses, et bientôt après, elle entraîne la petite fille dans sa chambre, lui coupe la tête, et la jette dans la rue, en réponse aux cris de la mère redemandant son enfant. Les débats démontrèrent que cette fille était depuis long-temps poursuivie par des pensées sinistres qui étouffaient sa raison.

Le penchant au meurtre se développe quelquefois tout-

---

(1) Archives générales de médecine. Juin 1825.

à-coup sous l'influence d'une inflammation cérébrale aiguë.

Un cordonnier de Strasbourg tua sa femme et trois de ses enfans, et aurait aussi tué le quatrième, si celui-ci ne se fût pas soustrait à sa fureur.

Après avoir commis cette action épouvantable, il se fendit l'estomac, mais le coup n'était pas mortel; il retira le couteau et se perça le cœur d'outre en outre. Cet homme jouissait de la réputation d'être bon fils et bon époux.

A Francfort, un homme tua ses cinq enfans et sa femme, et puis se suicida. Enfin, les journaux rapportent chaque jour une foule de traits analogues, qui rendent les citations inutiles.

L'on a vu le penchant au meurtre s'allier avec le penchant au suicide et pousser au crime, dans la seule pensée qu'on arriverait ainsi à se débarrasser de la vie. Une jeune femme de vingt-trois ans, nommée Marguerite K....., résolut de mourir; mais comme elle n'avait point le courage d'attenter à ses jours, et que d'ailleurs elle se trouvait retenue par un motif religieux, elle conçut un projet étonnant, qu'elle accomplit, comme il suit, sur une autre femme enfermée avec elle dans la maison de correction d'Onolzbach.

Un dimanche, elle se plaint d'un malaise et demande qu'on la dispense d'assister au service divin. Une fille très-simple et à moitié imbécille, nommée Méderin, lui fut donnée pour garde: Marguerite persuada à cette fille qu'il n'y avait nul espoir pour elles d'être délivrées de leur misérable position, à moins qu'elles ne se décidassent à la mort. Elle lui proposa de se laisser tuer

la première. Méderin accéda aisément à cette proposition, à la seule condition que sa compagne ne la ferait pas souffrir. Marguerite exécuta donc son projet sur Méderin, en lui coupant la gorge qu'elle lui tendait. Celle-ci reçut le coup avec une résignation parfaite. Marguerite, interrogée en justice, sur les motifs qui l'avaient portée à se rendre coupable de cet horrible forfait, déclara que, voulant mourir, et désirant ne pas perdre son âme pour toujours, elle avait commis un meurtre, afin d'avoir le temps de se repentir et d'obtenir son pardon de Dieu.

L'aliénation mentale qui porte au meurtre, peut être combinée avec une aberration du sentiment religieux, et alors on voit naître des crimes empreints de ce double caractère.

Un officier en retraite, nommé Clair, homme religieux, et d'un caractère fort doux, éprouve un dérangement dans sa raison. Le 16 juillet 1826, après être sorti de la messe, qu'il avait troublée par ses cris et ses manières étranges, on le reconduit dans sa maison, et sa femme éloigne bientôt les gardiens que la prudence avait placés près de lui. Peu après leur départ, le malade, quoique ses pieds fussent attachés, parvint à se mettre debout, et à ouvrir une croisée sur la rue. Il appela un voisin, le fit entrer, et lui montra sa femme étendue à terre sans mouvement (1).

Pinel parle d'un vigneron crédule, dont l'imagination fut si fortement ébranlée par le sermon d'un mission-

---

(1) Archives générales de médecine. Août 1826.

naire, qu'il croyait être condamné aux brasiers éternels, et ne pouvoir empêcher sa famille de subir le même sort que par le *baptême de sang* ou le martyr. Poussé par cette idée, il essaie d'abord de tuer sa femme qui échappe à grande peine à sa fureur. Cet homme, saisit alors ses deux enfans qu'il immole pour leur procurer la vie éternelle.

Durant l'instruction de son procès, il égorge encore un criminel qui était avec lui dans le même cachot, toujours dans la vue de faire une œuvre expiatoire.

L'aliénation de cet homme étant constatée, on le condamne à être enfermé pour le reste de sa vie dans les loges de Bicêtre.

L'exaltation produite par une longue détention aggravèrent son délire, et lui firent penser qu'il était revêtu de la Toute-Puissance, ou, suivant son expression, qu'il était la quatrième personne de la Trinité; que sa mission spéciale était de sauver le monde par le baptême de sang. Son égarement était d'ailleurs partiel, comme dans tous les cas de mélancolie, et il se bornait à tout ce qui avait rapport à la religion; car sur tout autre objet, il paraissait jouir de la raison la plus saine.

Plus de dix années s'étaient passées dans une étroite réclusion, et les apparences soutenues d'un état calme et tranquille déterminèrent à lui accorder la liberté des entrées dans la cour de l'hospice avec les autres convalescens. Quatre nouvelles années d'épreuves semblaient rassurer, lorsqu'on vit tout-à-coup se reproduire ses idées sanguinaires, comme un objet de culte, et une veille

de Noël, il forme le projet atroce de faire un sacrifice expiatoire de tout ce qui tomberait sous sa main; il se procure un tranchet de cordonnier, saisit le moment de la ronde du surveillant, il lui porte par derrière un coup qui glisse heureusement sur les côtes, coupe la gorge à deux aliénés qui étaient à ses côtés, et il aurait ainsi poursuivi le cours de ses homicides, si on ne fût promptement venu pour s'en rendre maître, et arrêter les suites funestes de sa rage effrénée (1).

Si l'organe du meurtre se trouve combiné avec l'amour physique, on voit apparaître des hommes qui, comme l'infâme marquis de Sade, aiment à ensanglanter leurs débauches.

Si cet organe est uni avec celui du courage, on voit alors des guerriers impitoyables, ou des assassins hardis et cruels, etc. Si, au contraire, l'organe du courage est peu développé, les hommes sont lâchement féroces, ils assassinent, mais ne se battent pas.

Ces exemples nombreux doivent attester l'influence de l'organe de la destructivité sur les actes les plus essentiels de la vie de l'homme : il est donc de la plus haute importance, pour la société et pour l'individu, que le penchant qui porte à détruire, soit habilement dirigé dans son action et sévèrement réprimé dans ses écarts.

C'est dès l'âge le plus tendre que l'on doit s'efforcer d'étouffer chez les enfants la funeste disposition, malheureusement trop fréquente, qui les porte à briser les

---

(1) Pinel : sur l'aliénation mentale. Tome 2, sect. 3.

objets qu'on leur confie ou à tourmenter les animaux qu'on leur livre pour amusement. Combien de fois n'avons-nous pas vu de jeunes enfants qui prenaient plaisir à arracher les plumes d'un oiseau vivant, à tirer les moustaches d'un chat, à pincer un chien, etc.? Si les parents n'arrêtent ce penchant à la cruauté, il grandira avec l'âge, et les actes les plus barbares n'auront rien de repoussant pour l'enfant mal élevé qu'une malheureuse organisation pousse au crime. Voici un fait qui, probablement, parlera plus haut que tous les avis de la prudence et de la morale.

Schmitt, âgé de 17 ans, avait toujours montré les dispositions les plus prononcées à la méchanceté et même à la férocité. Il battait les enfans dans la rue, couvrait de boue les passans ou leur jetait des pierres. Les parents de Schmitt voyaient cette conduite sans en être alarmés.

Quelque temps avant l'événement qui le fit traduire en justice, Schmitt rencontre son cousin germain, Antoine Littre, âgé de 16 ans, qui pêchait à la ligne sur le bord d'un étang, il s'approcha de lui, et l'engagea à se placer plus haut, vis-à-vis de l'écluse, où il y avait beaucoup plus d'eau, et où il pourrait prendre plus de poissons. L'enfant y consentit, mais à peine y fut-il placé, que Schmitt le poussa subitement dans l'eau, et se mit à rire des efforts que ce jeune homme faisait pour se dégager. Ce malheureux y étant parvenu, Schmitt l'attendit sur le rivage et lui demanda s'il était mouillé et si l'eau avait pénétré jusqu'à la peau; l'enfant, pour le lui prouver, ouvrit sa chemise; alors Schmitt lui plongea son couteau dans le sein; heureusement la blessure fut peu profonde.

Dans la nuit du 17 juillet 1826, Schmitt le père, faisait cuire de la potasse ; vers quatre heures du matin, il demande à son fils de l'aider à descendre le chaudron de dessus le feu; Schmitt arrive en chemise, met le chaudron à terre, et pendant que son père était baissé pour remuer la potasse, il lui assène un coup d'une hache qui se trouvait là, et l'étend sans connaissance. Il monte au grenier où étaient couchés son frère et sa belle-sœur, frappe celle-ci avec sa hache et lui fait une blessure profonde. Son frère, réveillé par les cris de sa femme, poursuit le meurtrier, et, aidé par un voisin qui venait d'entrer, il le garrotte, et dépose son père sur un lit, où il expira presqu'aussitôt. Le criminel profite d'un moment de liberté qu'on lui avait laissé pour mettre des vêtemens, et veut se précipiter par la fenêtre, mais il est retenu par ses gardiens. Il demande alors à voir son père ; arrivé près de lui, il soulève lui-même le drap qui le couvrait, et prononce ces paroles remarquables : « *Ah ! mon cher père, où êtes-vous, maintenant ? Que vais-je devenir ? C'est vous et ma mère qui êtes causes de ce malheur ; il y a long-temps que je vous l'ai prédit, et si vous m'aviez mieux élevé, il ne serait pas arrivé* (1). »

Pour rendre l'homme meilleur et diminuer surtout le nombre des crimes, il faut en appeler à l'éducation et à la civilisation. Ces deux puissans moyens d'amélioration sociale sont destinés à produire chaque jour de

---

(1) Cour d'assises de Metz. Novembre 1821, et archives générales de médecine. Septembre 1826.

nouveaux bienfaits, et ceux que déjà nous leur devons, sont garants de ceux qu'ils promettent à l'avenir. Des recherches statistiques démontrent que les crimes sont toujours dans une proportion inverse à l'état des lumières. En Espagne, les crimes, sur les personnes, sont quatre fois plus fréquents qu'en France, et l'on voit, dans notre belle contrée, les provinces signalées par leur ignorance être aussi celles qui se font remarquer par le nombre des crimes qui s'y commettent.

L'influence de l'éducation est si puissante sur l'homme, que l'on trouve souvent des individus chez lesquels le penchant de la destructivité était énormément développé, et qui, jamais, n'ont obéi à cette funeste passion. « Vous supposerez, peut-être, dit le célèbre phrénologiste anglais Deville, que j'ai trouvé le plus haut degré de développement des organes du vol et du meurtre dans les prisons et au gibet de Newgate, et vous vous tromperez; car mon plus beau spécimen de l'organe du vol, celui pour lequel je donnerais tout le reste de ma collection, et ce buste de lady B....., si connue dans les salons de West-End, par son esprit et son amabilité; de même que je n'ai jamais vu, chez aucun des nombreux meurtriers que j'ai visités à la potence, un penchant au meurtre aussi fortement prononcé que sur cette tête du révérend R....., et cependant il est probable qu'ils n'ont jamais obéi l'un et l'autre aux violens instincts dont la nature les a gratifiés. Ces deux exemples, si communs dans les hautes classes, vous prouvent l'importance de l'aisance et de l'éducation pour empêcher les crimes (1). »

(1) Musée des familles. Février 1834, page 44.

Lorsque la société sera parvenue à ce degré de civilisation que nous appelons si puissamment de nos vœux, espérons qu'alors la peine de mort disparaîtra de nos codes, ou au moins qu'elle ne sera réservée que pour les cas exceptionnels prévus par Beccaria, Lucas et autres publicistes. La peine de mort, il faut bien le savoir, n'a jamais retenu un criminel, et l'on est forcé de reconnaître que cet acte barbare n'a eu et ne peut avoir d'autres résultats que d'habituer le peuple à voir couler le sang.

Des incendiaires.

N'est-il pas remarquable que la plupart des scélérats se vengent fréquemment par des incendies ou complètent leurs crimes par cet acte de destruction? Cette observation n'avait point échappé à Gall, aussi examina-t-il avec attention les têtes des incendiaires qui se trouvaient dans les prisons qu'il visitait, et ce ne fut pas sans quelque surprise, qu'il reconnut que la tête de ces hommes offrait un développement prononcé de l'organe de la destruction : ses recherches multipliées confirmèrent ses premières remarques, et bientôt il ne douta plus que le penchant qui porte à incendier, n'est qu'une modification de l'organe de la destructivité. Ce fait paraît aujourd'hui incontestable aux yeux des phrénologistes.

SEPTIÈME LEÇON.

Historique de la découverte de l'*organe de la constructivité.* — Etude de cet organe chez l'homme et les animaux. — Siége de l'organe. — Développement extraordinaire de ce sens pendant l'état de maladie.

Du *penchant à acquérir.* — Historique de la découverte de l'organe. — Siége de l'organe. — Observations faites sur l'homme et les animaux. — Penchant irrésistible au vol. — Exemples.

Ruse. — Historique de la découverte de cet organe. — Siége de l'organe. — Remarques sur la manifestation de cet organe chez l'homme et chez les animaux.

VII. *Sens de mécanique, sens de construction, talent de l'architecture. Gall.*
Penchant à construire (constructivité). *Spurzheim.*

Si nous avons vu l'homme éprouver le besoin de la destruction et y être poussé par un penchant souvent irrésistible, nous allons retrouver en lui une disposition non moins puissante qui le porte à se créer des habitations et à les orner de toutes les productions que les arts peuvent inventer.

Gall n'arriva à la découverte de cet organe qu'après de nombreuses difficultés vaincues. Pendant long-temps il ne soupçonnait même pas que le sens de la mécanique, des constructions et de l'architecture, devait dépendre

d'un organe cérébral. Ses découvertes successives et ses réflexions le conduisirent enfin à ne plus douter de l'existence de cet organe. Dès-lors il examina avec attention la tête des grands mécaniciens, et il fut frappé de la largeur qu'offrait la tête de ces artistes à la partie antérieure de la région temporale. Ce caractère était sans doute bien incomplet, puisqu'il ne reposait que sur une donnée générale; aussi Gall s'attacha-t-il à découvrir un signe plus positif. Après des recherches nombreuses, il rencontra deux mécaniciens très-marquans, chez lesquels les tempes étaient renflées en un gros bourrelet arrondi. Gall pensa aussitôt que ces saillies lui révélaient le siège de l'organe qu'il cherchait à découvrir, et des observations immenses faites sur l'homme et les animaux, transformèrent bientôt ses soupçons en certitude.

Lorsque l'organe de la constructivité acquiert un développement considérable, il se manifeste, à la partie antérieure de la région temporale, par une protubérance en forme de segment de sphère, dont la base a quelquefois un pouce, et au-delà, de diamètre.

Elle est placée tantôt un peu plus haut, tantôt un peu plus bas, selon que les organes voisins sont plus ou moins développés, immédiatement en arrière et un peu au-dessous de l'organe de la musique, et au-dessus de celui des nombres.

On rencontre quelquefois de grands mécaniciens, dont les régions temporales sont moins saillantes que les régions zygomatiques. Cette disposition tient alors au défaut de développement des organes placés à la partie antérieure

et latérale du front. Quoique cette région de la tête se trouve recouverte par un muscle assez épais, un œil attentif reconnaît facilement le développement de l'organe dont nous nous occupons.

La disposition à construire se révèle chez l'homme et chez les animaux, sans que l'éducation ni l'imitation viennent en faire naître le désir. Voyez la chenille et l'araignée tisser, l'une son cocon, l'autre sa toile; l'abeille construire ses cellules hexagones, la fourmi creuser ses galeries souteraines, les oiseaux établir leurs nids, le castor bâtir sa cabane, et vous ne douterez plus qu'il n'existe chez tous ces êtres un penchant inné qui les porte à accomplir les actes voulus par une loi de leur organisation?

A coté des preuves positives que nous venons de présenter, nous pouvons offrir des preuves négatives non moins concluantes. Il est en effet des animaux, qui, malgré leur intelligence, ne parviennent point à se construire une habitation, ni à acquérir une aptitude industrielle quelconque; le chien, le cheval, l'éléphant, n'arrivent jamais à élever une cabane ni à se préparer une retraite agréable, quel que soit le moment de détresse ou de plaisir dans lequel ils se trouvent.

On a long-temps été surpris de voir le lièvre et le lapin, dont les rapports de conformation extérieure sont si nombreux, avoir des goûts opposés dans le choix de leur habitation. On sait en effet que le lièvre habite constamment la plaine, tandis que le lapin se creuse un terrier. La phrénologie explique facilement cette particularité, en prouvant l'existence du sens de la constructivité chez le lapin, et son absence chez le lièvre.

Les mêmes particularités s'observent encore chez les oiseaux; on en voit un très-grand nombre qui façonnent des nids, quelquefois très-compliqués, tandis que d'autres ne conçoivent jamais la pensée de pareille construction. Le moyen-duc, l'effraye, une espèce de chouette, l'huîtrier, la petite allouette de mer de Buffon, etc., sont la preuve de cette dernière assertion.

D'après quelques observations, il paraîtrait que le climat exerce une influence notable sur la manifestation du sens de l'organe des constructions. On assure que les castors qui habitent l'Europe ne construisent point d'habitation, tandis que ceux qui vivent sur les bords des lacs du Canada, en bâtissent qui sont très-remarquables par leur ingénieuse disposition.

L'organe qui porte l'homme à construire se manifeste quelquefois de très-bonne heure; on voit des enfans constamment occupés à dessiner ou à découper, façonner en cire différens objets ,ou à réparer divers ustensiles. L'on a vu des garçons de 4 à 6 ans faire un modèle admirablement exact d'un vaisseau de ligne. A peine le jeune Vaucanson a-t-il regardé le mouvement d'une pendule, à travers une des fentes de l'étui, qu'il en fait une en bois, sans autre outil qu'un mauvais couteau. Lebrun, dès l'âge de trois ans, s'exerçait à dessiner avec des charbons; à douze ans il fit le portrait de son aïeul. Michel-Ange naquit peintre et architecte; à l'âge de seize ans il faisait des ouvrages que l'on comparait à ceux de l'antiquité.

Nous connaissons César Ducornet, jeune homme, venu au monde sans bras, et qui, dès l'âge le plus tendre,

se faisait remarquer par son habileté à faire des découpures avec ses pieds armés de ciseaux. Son goût passionné pour la peinture lui fit faire de rapides progrès dans cet art, et deux fois il a balancé les suffrages des juges pour obtenir le grand prix de Rome. Nous avons vu à Marseille, une personne chez qui la passion pour construire est poussée si loin, qu'elle a abandonné sa profession, pour faire, avec des morceaux de liège, des plans en relief des principaux monuments de la France. Ces ouvrages, par le talent d'exécution qui s'y fait remarquer, ont plusieurs fois fixé l'attention des artistes les plus distingués.

A ces exemples, nous pouvons ajouter l'histoire du père Vincent, paysan des environs de Plombières qui, venu un jour dans cette ville pour quelques affaires de commerce, entendit, dans la rue, le son d'un instrument qui lui était inconnu. Il demanda la permission d'entrer dans la maison d'où les sons partaient. On l'introduisit dans un appartement où une dame jouait du forte-piano. Emerveillé, il voulut connaître cet instrument dans tous ses détails; il l'examina avec beaucoup d'attention, et, après en avoir saisi l'ensemble et les diverses parties, il dit qu'il en ferait un pareil. En effet, sans autres secours que quelques outils grossiers, tels qu'un rabot, un marteau et une lime, il fabriqua seul la caisse, les chevilles, les touches et les tampons, et assembla le tout avec une industrie merveilleuse. Après cet essai, cet homme voulut faire une horloge, et il y réussit aussi admirablement.

Sans qu'il soit nécessaire de citer un plus grand nombre

de preuves, nous pouvons cependant ajouter que la plupart des grands artistes n'ont pas reçu l'éducation convenable, et que même ils ont eu souvent à lutter contre la misère ou des obstacles encore plus puissans; tandis que l'on voit une foule de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de mécaniciens, qui ne se sont jamais élevés au-dessus de la médiocrité, et qui ont eu cependant autant et souvent plus de secours que les Claude Perrault, les Poussin, les Raphaël, les Michel-Ange, les Mansard, etc.

S'il est des hommes favorisés sous le rapport du talent de la mécanique, il en est d'autres auxquels la nature semble avoir voulu refuser complétement cette disposition : l'on voit des personnes qui se signalent par une maladresse excessive; elles brisent tout ce qu'elles touchent, et sont incapables du moindre travail des doigts. Nous connaissons plusieurs hommes qui n'ont jamais pu parvenir à tailler une plume, à repasser un rasoir, ou à tenir convenablement un instrument de chirurgie.

C'est à l'organe de la constructivité qu'il faut rapporter l'origine de la plupart des arts; c'est lui qui porte l'homme à bâtir la hutte sauvage, ou à élever des palais somptueux. C'est à lui encore qu'il faut rapporter le dessin et la construction de ces mécaniques admirablement compliquées, sources actives de la prospérité des peuples civilisés.

L'organe de la constructivité acquiert très-souvent une fâcheuse activité; on voit des hommes dont tous les plaisirs sont concentrés dans une sorte de manie de construction, et qui finissent par ruiner complétement leur fortune, en obéissant aveuglément à ce besoin dispendieux.

Plusieurs auteurs citent l'histoire d'individus devenus monomanes, et qui, tout-à-coup, ont présenté un talent remarquable pour le dessin ou pour l'architecture. Pinel rapporte l'exemple d'un aliéné qui s'imaginait qu'on lui avait changé la tête, qui faisait des machines très-ingénieuses, et qui exigeaient les combinaisons les plus profondes. Ces exemples ne sont pas rares; il nous serait facile d'en citer un assez grand nombre.

VIII. *Sentiment de la propriété. Instinct de faire des provisions. Convoitise. Penchant au vol. Gall. Désir d'avoir* (convoitivité). *Spurzheim.*

Parmi les hommes du peuple que Gall rassemblait souvent chez lui, il y en avait un certain nombre qui lui étaient désignés comme aimant à faire des larcins, ou, comme ils le disaient entre eux, des *chiperies*; ceux-ci, loin d'en être offensés, se vantaient souvent de leur savoir-faire. Gall fut vivement frappé de trouver au milieu de ces hommes, d'autres individus qui manifestaient une grande horreur du vol; ils aimaient mieux supporter la faim que d'accepter le pain ou les fruits que leurs camarades avaient volés. Les *chipeurs* se moquaient d'une semblable conduite et la trouvaient fort sotte.

Lorsque tous ces hommes étaient réunis, Gall les partageait en trois classes. Il en formait une des *chipeurs*, une autre de ceux qui avaient le vol en horreur, et une troisième de ceux qui paraissaient regarder cette action avec indifférence. En examinant leurs têtes, il fut très-

étonné de trouver chez les *chipeurs* les plus passionnés, une proéminence alongée, s'étendant depuis l'organe de la ruse, jusqu'au bord externe de l'arcade supérieure de l'orbite, il trouvait, au contraire, cette région plane chez ceux qui manifestaient de l'horreur pour le vol.

Ces observations firent naître, chez Gall, la pensée que le penchant à voler devait être le résultat d'une disposition organique. Bientôt il se confirma dans cette idée, par les recherches nombreuses qu'il fit dans l'institution des sourds-muets de Vienne, et dans tous les établissements d'éducation qu'il put visiter. Constamment, il reconnut la même forme de tête chez ceux qui manifestaient les mêmes dispositions.

A la même époque, il trouva à la maison de force un garçon de quinze ans qui, dès sa plus tendre enfance, avait volé, malgré tous les châtimens qu'on lui avait infligés. Reconnu incorrigible, il avait été condamné à une réclusion perpétuelle: Gall moula sa tête, ainsi que celle des hommes qu'il savait se signaler par le penchant au vol, et il trouva constamment très-développée la partie latérale du crâne précédemment signalée: ses doutes se transformèrent alors en certitude, et d'innombrables observations recueillies, dans toutes les contrées, n'ont fait que confirmer la découverte.

D'après les observations de Gall, l'organe de la propriété se trouve placé sur la partie latérale du cerveau; il se manifeste à l'extérieur par une proéminence du crâne bombée et alongée, située au-dessus et en avant de l'organe de la ruse et au-dessous et en arrière de l'organe de la poésie.

Cet organe mérite une étude particulière, car il exerce une influence constante sur le plus grand nombre des actions de l'homme, en le poussant à acquérir et à conserver ce qui peut lui être utile ou agréable.

La nature, en créant cet organe, n'a pas voulu, ainsi qu'on pourrait le supposer, que l'homme fût nécessairement un voleur; mais elle a senti qu'il était indispensable que l'homme et la plupart des animaux, eussent la pensée d'assurer leur existence et leur avenir, en faisant des provisions. Cette pensée entraînait nécessairement le sentiment de la propriété; car si, après avoir acquis on délaissait ce que l'on possède, la vie se trouverait livrée à l'incertitude et au hasard.

La propriété est donc une institution de la nature, et quelles que soient les théories des publicistes, on ne parviendra jamais à faire disparaître ce sentiment du cœur de l'homme. La propriété subira sans doute des transformations, mais, pour qu'elles soient justes et durables, il faut que, conciliant les intérêts généraux avec l'intérêt particulier, elles assurent à l'homme la jouissance du bien acquis par un travail honorable; sans ce puissant aiguillon, l'industrie s'arrête et l'indifférence succède à l'activité.

Ce serait une erreur de croire que les animaux conçoivent moins vivement que l'homme l'instinct de la propriété. Voyez avec quelle fureur le chien, le tigre, le lion, le loup défendent la proie qu'ils viennent de saisir? les éléphants, les chamois, et beaucoup d'autres animaux se font une guerre à mort lorsqu'ils se disputent un terrain qui leur offre une abondante nourriture.

Beaucoup d'animaux défendent leur habitation avec courage contre toute usurpation.

Quand le lion, l'ours brun, le cerf, le lièvre même, ont fait choix d'une demeure, ils ne l'abandonnent que lorsqu'ils en sont chassés par la violence, et ils y reviennent dès que le danger est passé. On sait encore que le chien, le chat, font des provisions, et qu'ils y recourent lorsque la faim les presse. L'écureuil, le hamster, le geai, s'approvisionnent pour l'hiver, et, par ce sentiment de prévoyance, ils attestent leur amour de la propriété. La pie est encore un exemple que nous ne devons pas omettre de citer; chez cet oiseau, l'instinct de la propriété est poussé si loin qu'il s'empare même d'objets inutiles à son existence.

Le vol a souvent lieu chez les animaux comme chez l'homme, on voit des chiens qui ne mangent que ce qu'ils ont dérobé. On sait quelles précautions il faut prendre contre les chats; enfin, qui n'a point remarqué avec quelle infatigable vigilance les abeilles gardent l'entrée de leur ruche contre tous les animaux dont le miel pourrait exciter l'appétit?

L'instinct de la propriété apparaît chez l'homme dès l'âge le plus tendre; l'enfant, tient à ses jouets, il pousse des cris et se fâche lorsqu'on y touche ou qu'on veut les lui enlever. Plus tard, le jeune homme tient à ses livres, à ses collections, aux objets d'art et de science qu'il a produits ou recueillis. Lorsque l'homme devient époux, chef de famille, il songe à acquérir pour lui et pour les siens, il redouble d'activité pour augmenter rapidement ses richesses, et, chose remarquable, le succès semble presque toujours accroître le désir.

Chez tous les peuples, quelle que soit la civilisation, on trouve l'instinct de la propriété; toutefois il présente dans son développement des nuances assez nombreuses. Le sauvage tient à son arc, à ses flèches, et il les défend au péril de ses jours. L'homme civilisé intente des procès à la moindre apparence de lésion de ses droits. Si ce penchant n'est point réprimé par une morale rigoureuse, il acquiert facilement une activité qui porte l'homme à s'emparer des choses qui ne lui appartiennent pas. Presque tous les peuples sauvages sont signalés pour leur amour du vol, et l'on sait que les voyageurs, malgré les précautions dont ils s'entourent, ne parviennent pas toujours à réprimer leur ardente et audacieuse convoitivité. Il existe quelques nations, chez lesquelles ce penchant paraît avoir une grande activité : la plupart des insulaires de la mer du Sud, les Kalmoucks, les peuples d'Afrique qui bordent la Méditerranée, etc., sont connus pour leur rapacité.

Le penchant au vol n'est point toujours entravé par l'éducation; la société offre en foule des hommes qui, dominés par un ardent amour de la propriété, sont constamment disposés à s'emparer du bien d'autrui. C'est ainsi que naissent les usuriers, les escrocs, les voleurs, les brigands.

Si nous voulions fouiller les archives de la justice, nous trouverions d'innombrables exemples qui viendraient nous montrer jusqu'à quels excès peut conduire le désir trop actif de la propriété. Mais nous nous bornerons à un seul exemple récent, mais saillant entre tous. Aux dernières assises de la cour de l'Oise, on vit sur le banc des accusés,

un nommé Allard, homme prodigieux par son audace et son habileté dans le vol. Cinq fois les tribunaux avaient déjà sévi contre lui, et cinq fois il était parvenu à se soustraire à la surveillance de ses gardiens, pour se livrer de nouveau à sa passion dominante. Loin de rougir de sa conduite, il en tirait vanité et citait ses prétendus hauts-faits avec empressement et emphase.

« Allard, disait son défenseur, est dangereux pour les propriétés, mais il ne l'est pas pour les personnes. Il a déclaré la guerre aux coffres-forts, mais il vit en paix avec ses semblables; on ne peut lui reprocher le plus petit acte de violence, la moindre voie de fait, la moindre menace. Sa force athlétique, sa légèreté prodigieuse, il ne les exerce qu'à rompre des chaînes, à escalader des murailles; il ne cherche même pas à en faire usage pour échapper aux agens de la force publique : contre les barreaux de fer c'est un lion, contre les gendarmes c'est un agneau. »

La multiplicité des délits commis par cet homme, détermina la cour à le condamner à 32 ans de travaux forcés : il accueillit cette sentence par un sourire et des plaisanteries (1).

Le penchant au vol est loin d'être toujours le résultat de la dépravation ou d'une éducation défectueuse : il est des hommes chez qui cette malheureuse passion ne peut être réprimée ni par la honte ni par la raison.

Saurin, pasteur de Genève, quoique imbu des meilleurs

---

(1) Le Palais-de-Justice, journal pittoresque des tribunaux, n° du 25 mars 1834.

principes de la sagesse et de la religion, succombait continuellement au penchant à dérober. L'histoire rapporte que Victor-Amédée Ier, roi de Sardaigne, prenait partout des objets de peu d'importance. On sait que la princesse d'Ar..... était constamment suivie d'un domestique chargé d'argent, qui payait les vols qu'elle commettait. Lavater parle d'un médecin qui ne sortait pas de la chambre de ses malades sans leur dérober quelque chose, et qui après n'y songeait plus. Le soir, sa femme visitait ses poches; elle y trouvait des clefs, des ciseaux, des dés à coudre, des couteaux, des cuillers, etc., et les renvoyait aux propriétaires (1).

Moritz, dans son *Magasin pour la psychologie empirique*, raconte, avec le plus grand détail, l'histoire d'un voleur chez qui ce penchant était développé à un tel degré, qu'étant à l'article de la mort, il vola la tabatière de son confesseur. Ces exemples qui pourraient être multipliés, prouvent que le penchant de la propriété est une des dispositions innées les plus actives, et qu'il est quelquefois impossible de le réprimer dans ses écarts, aussi voit-on que les grands voleurs sont presque toujours incorrigibles.

La disposition au vol s'accroit assez souvent avec l'affaiblissement des facultés intellectuelles : les maisons d'aliénés renferment un grand nombre de fous qui dérobent tout ce qui tombe sous leurs mains, qui s'introduisent dans les loges des autres aliénés, et en emportent ce qu'ils y trouvent.

---

(1) Physiognomonie, t. III, p. 69, édition de La Haye.

Les femmes enceintes sont encore assez fréquemment disposées à ce genre d'aliénation, on en voit qui, pendant leur grossesse sont impérieusement poussées au vol et qui, dès que leur situation a changé, s'affligent des actes qu'elles ont commis.

Lorsque le développement de l'organe du vol coexiste avec celui de la ruse, on devient un escroc ou un faussaire. Si l'organe du vol est uni à l'*instinct de la propre défense*, le voleur dédaigne les larcins ordinaires, il commet des vols avec effraction, et les dangers qu'il court, sont à ses yeux un motif de gloire. Lorsqu'à ces deux organes vient encore se joindre celui du meurtre, on devient un brigand sanguinaire; c'est à cette malheureuse conformation qu'est due l'apparition des Cartouche, des Mandrin, des Schinderhannes, des Denef: ces deux derniers brigands, dont nous vous présentons les têtes, confirment complétement les observations sur lesquelles sont appuyés les faits que nous vous avons exposés.

IX. *Ruse, finesse, savoir-faire. Gall.*
Penchant à cacher (secrétivité). *Spurzheim.*

Gall fut conduit à la découverte de cet organe, par les remarques qu'il fit, sur le caractère et la forme de la tête de l'un de ses camarades, qui, avec de bonnes qualités de l'âme et de l'esprit, se distinguait surtout par ses ruses et ses finesses. Ce jeune homme, trouvait un plaisir extraordinaire à jouer ses condisciples ou à les mystifier. Quelque temps après, Gall eut des relations, avec un autre de ses camarades, dont la physionomie semblait annoncer la douceur, et qui, cepen-

dant, avait un caractère faux, perfide et parjure; il trompa d'une manière indigne de jeunes personnes, ses amis, ses instituteurs et ses parents. Gall remarqua chez ces deux hommes, qu'ils avaient le crâne extrêmement large au-dessus des tempes, et qu'ils avaient l'habitude de tenir la tête un peu de côté.

A Vienne, Gall connut un médecin, rempli de connaissances, mais dont le caractère fourbe le faisait généralement mépriser. Sous le prétexte de faire un commerce d'objets d'art, il vola tous ceux qui mirent en lui leur confiance; il poussa si loin ses escroqueries et ses fourberies, que le gouvernement crut devoir avertir le public, par la voie des journaux, de se tenir en garde contre lui. Cet homme avait toujours mis tant d'habileté dans sa conduite, que jamais on ne put le condamner. Dans ses momens d'épanchement, cet homme disait du ton le plus pénétré, qu'il ne connaissait pas de plus grand plaisir, pas de jouissances plus piquantes, que de faire des dupes, et surtout de tromper les personnes qui témoignaient le plus de défiance. Gall remarqua avec surprise que la tête de cet homme était aussi très-développée dans la région temporale.

Ces observations le déterminèrent à multiplier ses recherches, et bientôt il accumula des preuves si nombreuses, qu'il ne douta plus que le penchant à la ruse, est le résultat d'une disposition organique qui se manifeste par la saillie de la partie latérale du cerveau et du crâne qui la recouvre.

Cet organe est placé au-dessus et un peu en avant de l'organe de l'instinct carnassier; il forme, dans cette

région de la tête, une proéminence bombée et alongée qui s'étend d'arrière en avant.

Lorsque l'organe de l'instinct carnassier est bien développé, on pourrait facilement le confondre avec celui de la ruse, si l'on ne faisait attention que ce dernier est placé plus haut, et qu'il avance davantage sur les tempes. Remarquons en outre que ce dernier a une forme alongée tandis que le premier est arrondi, et se présente comme un segment de sphère.

Lorsque ces deux organes ont reçu de la nature un grand développement, on trouve toute la partie latérale du crâne saillante et formant une large proéminence bombée.

Cet organe exige une étude particulière dans chaque espèce d'animal; chez le tigre, le chat, le renard, il commence au-dessus d'une apophyse saillante qui fait partie de l'os de la pommette et qu'on nomme arcade zygomatique, et s'étend en avant jusque près de la cavité orbitaire. Chez les oiseaux, la position de cet organe éprouve de nombreuses variations qui exigent des connaissances anatomiques étendues, pour être facilement reconnues.

La ruse se révèle dès l'âge le plus tendre, l'on voit des enfants dont l'éducation est surveillée avec soin, mentir cependant à tout propos, sans nécessité, dénaturer les faits, et paraître ne jamais pouvoir se conformer à la vérité. Plus tard on voit des hommes dont tous les instants ne sont occupés qu'à inventer des ruses, des fourberies, et qui semblent ne pouvoir agir sans mettre dans toutes leurs actions de la fausseté, de la dissimu-

lation ou de la ruse. On sait, au contraire, qu'il est des hommes qui se conduisent constamment avec une admirable franchise, et qui évitent jusqu'à l'apparence d'un détour.

La plupart des animaux emploient les ruses les mieux combinées, soit pour se procurer leur nourriture, soit pour échapper à la poursuite de leurs ennemis. Chacun de nous est chaque jour témoin des ruses du chat, du renard et d'autres animaux, lorsqu'ils guettent une proie qu'ils veulent saisir. Le lièvre lui-même, si stupide sous tant de rapports, emploie mille ruses pour échapper aux chiens qui le poursuivent. Enfin, presque tous les animaux se signalent par des ruses particulières qui mettent souvent en défaut les chasseurs les plus habiles.

Lorsque cet organe coexiste avec un faible développement des facultés intellectuelles, et lorsqu'il n'est point dirigé par l'éducation, il contribue à rendre l'homme faux, astucieux, perfide, vénal, menteur, intrigant. Les tribunaux retentissent chaque année, de débats qui attestent le développement et l'activité que cet organe peut présenter. Entre mille exemples, nous rappellerons l'histoire des deux aventurières Sophie Orgerie et Victorine, qui, se présentant tantôt comme filles abandonnées, tantôt comme saintes allant en pélerinage, d'autres fois comme orphelines d'un vieux militaire ou comme espions du gouvernement, parvinrent à s'asseoir à la table des préfets, des évêques, des banquiers, des commissaires de police, et des gendarmes, en les trompant tous impudemment, et en obtenant presque toujours des secours

pécuniaires. La justice mit enfin un terme à leurs escroqueries (1).

Si cet organe est au contraire contrebalancé par de brillantes facultés intellectuelles, on devient un homme habile dans les affaires, et l'on est très-propre à remplir des missions diplomatiques.

Lorsqu'un écrivain a cet organe très-développé, il aime à présenter des narrations remplies d'intrigues ou de fictions. C'est à cette disposition prononcée chez quelques auteurs, que des romans qu'ils avaient composés, ont dû toute leur réputation.

Cet organe inspire au guerrier les stratagèmes à l'aide desquels il surprend et bat son ennemi. Certains peuples paraissent se signaler par leur penchant à la ruse. On sait que les Grecs et d'autres peuples bien connus ont acquis, sous ce rapport, une réputation presque proverbiale.

Lorsque la raison s'altère, on voit quelquefois cet organe prendre une grande activité. Les maisons de fous renferment constamment des aliénés qui se signalent par un penchant extraordinaire pour les tours d'escroquerie, et qui paraissent satisfaits lorsqu'ils ont réussi à faire des dupes.

---

(1) Gazette des tribunaux, 27 janvier 1831. — Cour d'assises de la Meuse.

HUITIÈME LEÇON.

Des sentiments. — Différence entre les sentiments et les penchants.
Organe de la fierté. — Historique de sa découverte. — Siége de cet organe. — Degrés divers de manifestation du penchant de l'orgueil. — Son exagération. — Monomanie orgueilleuse.
Vanité. — Historique de la découverte de cet organe. — Distinction entre l'orgueil et la vanité. — Siége de ce dernier organe. — Son existence chez quelques animaux. — Exagération de sa manifestation. — Folie.

GENRE DEUXIÈME.

SENTIMENTS.

Les organes précédemment étudiés déterminent les *penchants*, c'est-à-dire, les impulsions intérieures auxquelles l'homme et les animaux sont tenus d'obéir, dans l'intérêt de leur propre conservation, ou de celle de leur espèce.

Les *penchants* produisent chez les animaux ce qu'on nomme l'instinct; ils se manifestent sans que la volonté y prenne part, et souvent même ils déterminent des actions contraires à la volonté elle-même.

Il est digne de remarque, que tous les organes destinés aux *penchants* se trouvent placés à la partie inférieure du crâne, aussi les animaux, sous ce rapport, ont-ils une organisation aussi complète que celle de l'homme.

Il n'en est plus de même, lorsque nous nous élevons jusqu'aux *sentiments ;* ici l'homme se sépare entièrement des autres êtres de la nature, et il arrive, par suite de son heureuse organisation, soit à établir des rapports moraux qui le font sympathiser avec tous les hommes, soit à concevoir des pensées qui le portent à sentir et à reconnaître l'existence d'une puissance supérieure à la sienne. Rien de semblable, n'est possible chez les animaux, une loi invincible de leur organisation s'y oppose.

Les sentiments sont au nombre de douze. Nous allons les étudier successivement.

X. *Orgueil, hauteur, fierté, amour de l'autorité, élévation. Gall.*

Amour-propre. Spurzheim.

Pendant long-temps, Gall pensa que l'orgueil était le résultat de l'éducation ou de la position sociale dans laquelle l'homme se trouvait placé. Le hasard servit à le détromper. Un jour, il rencontra un mendiant qui fixa son attention par sa jeunesse et par sa bonne mine. Gall l'aborde et lui adresse mille questions, pour tâcher de découvrir les traits saillans de son caractère. Sa surprise fut grande lorsqu'il apprit que l'orgueil avait conduit cet homme à la mendicité. Ce jeune homme, en effet, était fils d'un riche négociant, dont il avait hérité une fortune considérable ; mais fier à l'excès, il avait négligé tous les moyens de conserver sa fortune, et il croyait au-dessous de lui de faire des efforts pour en acquérir une nouvelle. Le travail lui paraissait chose

digne de mépris, et il préférait demander l'aumône, à l'obligation de se résigner à remplir un emploi.

Ce fait rappela à Gall, qu'il est des personnes qui ne se coupent jamais les ongles comme pour faire sentir qu'elles n'ont pas besoin de travailler; l'on sait en effet, qu'en France, il y a peu d'années encore, il y avait des personnes qui, pour prendre du sel, se servaient de l'ongle du petit doigt qu'elles avaient laissé pousser à ce dessein. On cite encore l'histoire d'un petit-maître chinois, dont l'ongle du petit doigt avait sept pouces de long.

Gall moula la tête du jeune mendiant, et il trouva, un peu au-dessous du sommet une proéminence oblongue placé sur la ligne médiane. Cette circonstance frappa son attention, et dès-lors il examina soigneusement la tête des hommes qui se faisaient remarquer par leur orgueil.

A Vienne, il vit un prince chez lequel ce caractère était fortement prononcé : sa tête était chauve, et Gall remarqua avec une sorte de satisfaction, que la région postérieure et supérieure de la tête, était également très-bombée.

Ses recherches l'enrichirent bientôt de nouveaux faits, et il ne tarda plus à être convaincu que l'orgueil doit être considéré comme une qualité fondamentale, déterminée par l'existence d'un organe particulier du cerveau.

Cet organe a son siége dans la région médiane, immédiatement derrière et au-dessous du sommet de la tête : il se manifeste presque constamment à la surface du crâne, par une protubérence alongée, unique, quoique cet organe soit réellement double; cette disposition est

le résultat du rapprochement des deux hémisphères du cerveau.

Le sentiment de l'orgueil existe chez presque tous les hommes, mais il se manifeste très-diversement selon l'influence qu'exercent les autres organes développés en même temps que lui. L'on voit des orgueilleux qui se couvrent de haillons comme pour indiquer qu'ils prennent en mépris toutes les choses de ce monde. L'histoire de Diogène et d'Antisthènes nous prouve que dans tous les temps, les hommes ont eu ce détestable défaut.

D'autres fois l'orgueilleux ne met aucune borne à son insolence; tout ce qui est au-dessus de lui l'irrite et le blesse; l'envie le dévore, il dédaigne tout ce qui n'émane pas de lui, et son unique sentiment semble être le besoin d'abaisser les autres pour chercher à s'élever.

Lorsque le sentiment de l'orgueil n'est pas poussé jusqu'à l'excès, il donne à l'homme de la noblesse dans ses manières et de la dignité dans sa conduite. La liberté devient sa passion et le désir de l'obtenir fait naître quelquefois dans son cœur les pensées les plus généreuses et le dévouement le plus admirable.

Les individus ainsi constitués ne peuvent souffrir l'oppression, et si les événemens viennent à les y contraindre, ils cherchent aussitôt à s'en affranchir, soit en bravant personnellement le danger, soit en conspirant sourdement la ruine de la puissance qui les domine.

Les hommes qui n'ont point le sentiment de la fierté obéissent facilement aux volontés des autres; la soumission ou l'esclavage semble leur partage et leur humilité les rend vils et misérables.

L'orgueil exerce une influence notable sur un grand nombre d'actions des hommes : c'est en effet, à ce sentiment, qu'il faut rapporter certains usages introduits dans la société, et même admis chez les peuples sauvages. Voyez les hautes coiffures adoptées par les hommes puissants ou qui veulent le paraître. Le sauvage s'entoure la tête de plumes élevées, le guerrier se couvre d'un casque rehaussé par des panaches, les rois portent une couronne et le pape se ceint de la tiare, comme pour indiquer, par la réunion de cette triple couronne, l'immense puissance à laquelle il prétend. Voyez encore le plaisir que trouvent les hommes à se placer sur des hauteurs qui leur permettent de dominer ceux qui les entourent. Les rois montent sur le trône, les guerriers victorieux se plaçaient autrefois sur des chars, et les seigneurs du moyen-âge bâtissaient constamment leur château sur les lieux les plus élevés.

Le sentiment de l'orgueil paraît être bien plus développé chez les hommes des montagnes que chez les habitans des plaines. Les suisses, les espagnols, etc., sont chaque jour cités pour leur fierté et leur amour de l'indépendance.

Il n'est point d'organe qui détermine aussi fréquemment l'aliénation mentale que celui de l'orgueil ; si l'on visite les maisons de fous, on trouve quatre-vingt-dix aliénés au moins, dont la raison s'est égarée sous l'influence de l'orgueil ou de l'ambition. Beaucoup d'entr'eux se croient millionnaires, princes, rois, empereurs, prophètes, et même Dieu en personne. Un aliéné, renfermé dans une pension de Paris, se croyait le prophète Mahomet, il

prenait l'attitude du commandement et le ton du Très-Haut: ses traits étaient rayonnants et sa démarche pleine de majesté. Un jour que le canon tirait à Paris, pour des événements de la révolution, il se persuade que c'est pour lui rendre hommage; il fait faire silence autour de lui, et il ne peut plus contenir sa joie (1).

Nous avons vu dernièrement, dans le magnifique établissement de Vanvres, un homme, autrefois remarquable par son instruction et l'élévation de son esprit, et qui se croit le père éternel.

Trois aliénés, enfermés dans le même temps à Bicêtre, se croyaient autant de souverains et prenaient chacun le titre de Louis XIV. Un jour, ils se disputaient les droits de la royauté et les faisaient valoir avec des formes un peu trop énergiques. La surveillante s'approche de l'un d'eux, et le prenant à l'écart: « Pourquoi, lui dit-elle d'un air sérieux, entrez-vous en dispute avec ces gens-là qui sont visiblement fous? Ne sait-on pas que vous seul devez être reconnu pour Louis XIV? » Flatté de cet hommage, il se retire aussitôt en regardant les autres avec une hauteur dédaigneuse.

L'orgueil peut exister à tout âge, mais c'est surtout vers quarante ans que l'organe paraît acquérir toute son activité; aussi c'est à cet âge que le genre de folie que nous venons de signaler se développe fréquemment.

Lorsque cet organe se révèle chez l'enfant, il faut chercher à combattre son influence, en lui faisant sentir les

---

(1) Traité sur l'aliénation mentale, par Pinel, deuxième édition.

inconvénients du défaut auquel il est entraîné : il importe surtout de lui présenter avec force les désagréments et les dangers auxquels l'exposeront son caractère hautain et ses manières dédaigneuses. Il convient encore d'en appeler à sa raison pour lui faire comprendre qu'il n'existe entre les hommes d'autres séparations que celles qu'établissent la vertu et le talent, et que toutes les prétentions fondées sur la richesse ou la naissance sont fausses et injurieuses.

Gall pense que c'est à cet organe qu'il faut attribuer l'instinct qui porte quelques animaux à vivre sur les hauteurs ; mais nous croyons avec Spurzheim que cette disposition doit être rapportée à l'organe de l'habitativité.

XI. *Vanité, ambition, amour de la gloire ; Gall. Approbativité ; Spurzheim.*

Pendant que Gall s'occupait à vérifier, dans les hospices d'aliénés, sa découverte sur l'organe de l'orgueil, il rencontra une folle qui s'imaginait être reine de France. Il s'attendait à lui trouver l'organe de la fierté, mais au lieu d'une proéminence ovale, à la partie supérieure et postérieure de la tête, qu'il s'attendait à sentir, il vit de chaque côté, une saillie arrondie et assez volumineuse. Cette circonstance l'embarrassa d'abord ; cependant il s'aperçoit bientôt que le genre d'aliénation de cette femme, différait totalement de celle des hommes fous par orgueil. Ceux-ci sont sérieux, calmes, impérieux, arrogants. Chez les aliénés par vanité, tout porte un caractère différent. C'est une frivolité inquiète, un

babil intarissable, des prévenances affectueuses, l'empressement d'annoncer une haute naissance et d'inépuisables richesses; un mélange d'affectation et de ridicule.

Dès ce moment, Gall rectifia ses idées relativement à l'orgueil et à la vanité. En effet, il ne tarda point à remarquer que l'orgueilleux est pénétré de son mérite; qu'il traite du haut de sa grandeur, soit avec mépris, soit avec indifférence, toutes les personnes. L'homme vain attache la plus grande importance au jugement des autres; il recherche avec empressement les approbations.

L'orgueilleux compte qu'on viendra le rechercher; l'homme vain frappe à toutes les portes pour attirer sur lui l'attention et mendier quelque peu d'honneur.

L'orgueilleux méprise les marques de distinction qui font le bonheur de l'homme vain; l'orgueilleux est révolté par des éloges indiscrets; l'homme vain aspire toujours l'encens avec délices, lors même qu'il est le plus maladroitement prodigué; l'orgueilleux ne descend jamais de sa grandeur, même dans la plus impérieuse nécessité; l'homme vain s'abaisse jusqu'à ramper, pourvu qu'il puisse arriver au but. La fierté, l'orgueil, l'esprit de domination, ne sont le partage que d'un assez petit nombre d'individus, tandis que la vanité, l'amour-propre, se manifestent, à divers degrés il est vrai, chez presque tous les hommes.

Ce parallèle doit suffire pour démontrer que l'orgueil et la vanité sont deux qualités fondamentalement différentes.

L'organe de la vanité est placé à côté et en dehors de l'organe de l'orgueil. Il se présente à la surface du

crâne sous forme de deux proéminences arrondies et saillantes, dont le diamètre a environ un pouce de longueur.

Cet organe existe chez l'homme et les animaux : il se manifeste chez les enfants dès l'âge le plus tendre, et c'est l'un des ressorts les plus puissants que l'on emploie journellement pour les pousser au travail ou à l'accomplissement de bonnes actions.

Plus tard, la vanité est sans cesse stimulée par le désir des honneurs, des distinctions et par les marques d'estime publique.

Lorsque la vanité est bien dirigée, elle devient le stimulant le plus actif de nos talents et de nos actions ; c'est elle qui rend un avocat, un médecin, un général, un administrateur, etc. jaloux de la gloire et la leur fait souvent préférer à l'or.

Qui ne sait que c'est en aiguillonnant cette passion que les plus habiles généraux, que Napoléon surtout, sont parvenus à accomplir les entreprises les plus étonnantes ? Qui ne se rappelle avec quel enthousiasme le soldat marchait à la gloire, au mépris de sa vie et des privations les plus pénibles ? Mille fois on leur a vu préférer l'étoile de l'honneur, alors si brillante, aux récompenses ou à l'avancement le plus avantageux.

La vanité existe chez tous les hommes, quelle que soit la position dans laquelle ils sont placés. On la trouve au village comme à la ville, et chez l'homme civilisé comme chez le sauvage.

La vanité bien dirigée est, en quelque sorte, un grand bien pour la société ; elle fait naître mille besoins artificiels qui augmentent les commodités de la vie, et c'est

ainsi qu'elle occupe et nourrit une foule de mains industrieuses. C'est en effet à ce sentiment qu'il faut rapporter les constructions brillantes de nos palais, de nos temples; les ornements de nos jardins, de nos habitations; le luxe de la toilette, et les caprices de la mode.

On admet généralement que cet organe a une grande activité chez la femme, mais il faut bien reconnaître qu'il n'agit pas avec moins de puissance chez l'homme. Combien ne trouve-t-on pas de petits maîtres, de fats, dont l'occupation de tous les instants est de songer à la toilette ou de se parer de hochets brillants qui, à leurs yeux, sont du plus grand prix? C'est surtout chez les militaires que cette disposition se manifeste à un haut degré, aussi les voit-on tenir à l'élégance de l'uniforme, à la couleur des épaulettes ou à l'élévation de leur coiffure. Remarquez encore la foule de ces hommes qui semblent ambitionner l'admiration des oisifs en venant aux promenades, les uns à cheval, les autres dans des voitures élégantes, et, lorsque vous aurez ainsi examiné la conduite de l'homme, peut-être n'hsiterez-vous plus à reconnaître chez lui un amour-propre plus actif encore que chez la femme.

Les animaux éprouvent également la puissance de l'organe de la vanité; chaque jour l'on voit le chien, le cheval, l'éléphant, le singe, et plusieurs autres animaux, manifester une joie vive lorsqu'ils reçoivent les caresses ou les éloges de l'homme. Tout le monde sait que dans le midi de la France, on attache un bouquet aux mulets lorsqu'ils ont bien travaillé; si, au contraire, le charretier n'est point content d'eux, il leur ôte leur bou-

quet, et les attache derrière la voiture. Ce châtiment parait leur être très-sensible. Les singes prennent un plaisir extrême à se draper, et les éléphants marchent avec une sorte de dignité lorsqu'ils sont richement caparaçonnés.

La vanité détermine assez fréquemment l'aliénation mentale : les premiers symptômes de cette fâcheuse affection se manifestent généralement par un babil fatigant, par un désir extrême de parler de soi-même : enfin la raison s'altère complétement, et l'on se croit général, prince, empereur.

L'existence de l'organe de la vanité se rencontre fréquemment avec le développement de l'organe de l'orgueil : alors apparaissent ces caractères fiers et ambitieux, rampants et misérables lorsqu'ils sollicitent, hautains et insolents lorsqu'ils ont quelque pouvoir.

NEUVIÈME LEÇON.

Organe de la circonspection. — Origine de sa découverte. — Siége de l'organe. — Influence de cet organe sur le développement de la prudence. — Causes de l'étourderie. — Présence de l'organe de la circonspection chez les animaux. — Exagération de cet organe chez l'homme. — Monomanie sous son influence. — Des suicides et des causes qui les déterminent.

XX. *Circonspection, prévoyance; Gall. Circonspection; Spurzheim.*

Gall fut conduit à la découverte de l'organe de la circonspection par suite des relations intimes qu'il avait à Vienne, avec un prélat, homme de sens et de beaucoup d'esprit. Ce personnage avait un caractère méticuleux, poussé à l'extrême; il craignait sans cesse de se compromettre, aussi apportait-il dans ses discours, une réflexion et une lenteur insupportables. Lorsqu'on entamait une conversation avec lui, il s'interrompait constamment au milieu de ses périodes, et, avant de continuer, il en répétait le commencement deux ou trois fois. Sa manière d'agir était conforme à sa manière de parler. Il préparait avec des précautions infinies l'entreprise la plus insignifiante; toutes ses liaisons étaient subordonnées à un calcul rigoureux. Ce prélat, se trouvait en relation, pour affaire de service, avec un con-

seiller de la régence, à qui ses éternelles irrésolutions avait valu le sobriquet de *cacadubio*. Dans les examens solennels, qui avaient lieu dans les écoles publiques; ces deux individus étaient placés l'un à côté de l'autre, et le siége de Gall se trouvait immédiatement derrière les leurs: cette circonstance fortuite lui fournit l'occasion d'examiner leur tête, et il fut frappé de la largeur qu'elles avaient toutes deux à la partie latérale et postérieure. Ce rapport de conformation coïncidant avec le caractère de ces deux hommes, Gall conçut la pensée que l'irrésolution, l'indécision et la circonspection, pourraient bien tenir à ce développement des parties latérales du cerveau. En très-peu de temps, ses doutes se convertirent en certitude.

L'organe de la circonspection se trouve placé à la partie supérieure, latérale et postérieure de la tête; c'est lui qui contribue à former les protubérances pariétales.

Lorsque cet organe est développé, la tête est large dans cette région: si, au contraire, cet organe n'acquiert qu'un faible volume, la tête est étroite, arrondie et quelquefois même aplatie dans cette région. Cette dernière configuration, se rencontre chez les hommes légers, précipités, étourdis, et chez les personnes qui hasardent facilement des entreprises douteuses.

Il était indispensable que l'homme et les animaux fussent doués de cette qualité, car, sans elle, ils n'auraient su éviter ou favoriser aucun des événements qui peuvent améliorer leur existence ou lui nuire. Sans cette disposition, l'homme et les animaux, méconnaissant les besoins de l'avenir, ne se seraient occupés que

du présent, la vie eût été le jouet du hasard, et sa durée eût été à chaque instant compromise.

La circonspection n'est point également répartie chez les hommes; il en est qui, depuis leur enfance, montrent un caractére imprévoyant et léger à l'excès; d'autres, au contraire, se font constamment remarquer par leur caractère réfléchi et leur grande circonspection: entre ces deux extrêmes se trouvent des nuances infinies. Toutefois l'on peut, pour ainsi dire, diviser les hommes en deux catégories; l'une composée des hommes prudents, et l'autre des hommes étourdis.

Les hommes prudents portent cette disposition dans tous leurs actes: sont-ils négociants? ils calculent avec un soin extrême toutes les chances du succès. Sont-ils généraux? ils pèsent, avec la plus scrupuleuse défiance, toutes les circonstances qui peuvent leur donner ou leur enlever la victoire. On se rappelle Fabius, dont la circonspection sauva la capitale de l'empire romain.

Lorsque la circonspection acquiert un excès d'activité, l'on devient d'une prudence et même d'une pusillanimité extrêmes; la vie se passe dans des allarmes continuelles, et chaque instant se trouve empoisonné par le soupçon ou la crainte.

Voyez Cromwel, et surtout Louis XI, qui, poursuivi par la crainte d'être assassiné, ne couchait jamais deux nuits de suite dans la même chambre.

Un grand nombre d'animaux paraissent évidemment doués de la circonspection; aussi emploient-ils des moyens souvent fort habiles pour éviter les pièges qu'on leur tend. Le renard, après avoir éventé des marcas-

sins, essaie, avant d'entreprendre de les enlever, de sauter sur un tronc d'arbre avec une charge à-peu-près égale au poids de l'un de ces animaux, pour être sûr de pouvoir échapper aux poursuites de la laie. Plusieurs animaux poussent la prudence jusqu'à placer des sentinelles qui doivent les avertir du danger qu'ils courent : le singe, l'oie sauvage, l'outarde, l'étourneau, etc. offrent chaque jour ce remarquable exemple.

Si l'on examine la tête des animaux qui se distinguent par leur circonspection, on trouve chez eux la partie supérieure et latérale de la tête plus développée que chez les animaux qui montrent dans leurs habitudes beaucoup d'indifférence et d'apathie. On en acquiert la preuve en comparant la tête de l'oie sauvage, de l'outarde, avec celle du cigne, etc. La même disposition se remarque chez le chamois, animal éminemment circonspect, dont la tête est plus large dans la région précédemment indiquée que celle du chevreuil; et celui-ci a la tête sensiblement plus large que la chèvre et le bouc.

Il est très-digne de remarque que la nature paraît attacher un plus grand prix à la conservation des femelles qu'à celle des mâles. Gall raconte qu'il lui est arrivé de tuer jusqu'à vingt écureuils, sans que dans ce nombre il y eût une seule femelle. Pendant un hiver, on tua, dans deux provinces de la Virginie, cinq cents ours, au nombre desquels il ne se trouva que deux femelles. Monsieur de Girardin, chargé du service du grand-veneur, a fait dresser un état des loups tués dans soixante et un départements du royaume, depuis le 1er janvier

1816, jusqu'au 1er juillet 1817. Il résulte de cet état, qu'il a été tué 1894 loups, et 522 louves.

Chez les chamois, l'animal conducteur est toujours une femelle. Ces exemples démontrent que chez les animaux, la circonspection est sensiblement plus développée chez les femelles que chez les mâles, et l'examen anatomique de leur tête donne la raison de cette particularité; car l'on trouve qu'elles ont la région latérale du crâne plus large que les mâles.

L'organe de la circonspection paraît avoir une influence déterminante sur le motif qui porte certaines espèces d'animaux à chercher leur nourriture pendant la nuit, de préférence au jour. Si l'on examine leur tête on la trouve sensiblement plus large latéralement que celle des autres espèces qui chassent pendant le jour. La loutre et la fouine ont la région latérale de la tête très-large. Les hibous, même les espèces qui voient aussi bien le jour que la nuit, telles que le grand-duc, le petit-duc et la chouette, ont tous la tête et le cerveau beaucoup plus larges que les oiseaux de jour qui vivent également d'animaux, et l'on peut s'en assurer en comparant leur tête avec celle de l'aigle ou du faucon. L'engoulevent, qui ne vole que pendant le crépuscule, quoique plus petit que le faucon, a la tête plus large. Tous ces faits semblent donc démontrer que c'est le plus ou moins grand développement de l'organe de la circonspection, qui détermine les animaux à chercher leur nourriture soit la nuit soit le jour.

Lorsque l'homme éprouve quelqu'affaiblissement dans sa raison, la circonspection passe fréquemment à un état

d'exagération, souvent fort pénible. On le voit alors concevoir des inquiétudes sérieuses pour l'avenir, et son esprit n'être occupé que d'idées noires et sinistres. Gall a donné des soins, à Vienne, à deux pères de famille, qui se trouvaient dans une situation fort aisée, et qui, malgré cela, étaient tourmentés jour et nuit par la crainte que leurs épouses et leurs enfants ne fussent exposés à mourir de faim. Nous connaissons un des plus riches propriétaires de ce département, qui, pendant plusieurs années, était tourmenté par la même pensée, quoiqu'il fût au milieu de l'abondance, et entouré de tous les soins que peut inspirer la tendresse.

L'on voit fréquemment des hommes d'un esprit méticuleux, pour lesquels l'avenir se présente toujours en noir, et qui s'inquiètent sérieusement des événements les plus insignifiants; ces hommes sont en général tristes, mélancoliques, ombrageux.

Un homme fort riche, remarquable par son esprit, s'abandonnait au désespoir toutes les fois que la conversation tombait sur des sujets relatifs à sa fortune. Sa raison, d'ailleurs intacte, ne lui faisait voir que malheurs et désastres; il versait souvent des larmes amères, et plusieurs fois il avait conçu le projet de se détruire. A l'époque de l'entrée de Louis XVIII à Paris, il avait dans sa maison un fusil à vent: « Un scélérat peut tirer sur le roi, se dit-il; ce crime donnera lieu à des visites domiciliaires, on trouvera ce fusil chez moi, et l'on me croira l'auteur de ce forfait. » Il brise cette arme et la jette dans les latrines. Nouvelle perplexité. « Dans quelques années, on trouvera les débris en vidant la fosse:

tous les malheurs qui ont eu lieu, tous les crimes qui ont été commis dans l'intervalle, à l'aide d'un fusil à vent, me seront imputés. » Il n'eut plus de repos qu'il n'eut fait retirer les débris du lieu où il les avait jetés.

Plus tard, il brisa ses pistolets de poche, enveloppa les morceaux dans du papier, et alla les jeter dans une rue éloignée. Autres inquiétudes. Mon adresse ne serait-elle pas écrite sur ce papier ? si on la trouve, quels horribles soupçons peuvent planer sur moi (1).

Des exemples analogues se rencontrent assez fréquemment dans la société, surtout chez les personnes dont la sensibilité s'est accrue par le travail de tête ou des habitudes de mollesse.

La circonspection peut encore présenter un plus haut degré dexagération, et l'on touche alors à la monomanie.

Une jeune personne tombe, sans aucune cause connue, dans une morosité sombre; elle soupçonne tous ceux qui l'environnent de vouloir l'empoisonner; la même crainte la poursuit après avoir quitté la maison paternelle et s'être réfugiée auprès d'une de ses tantes. Ses soupçons sont portés si loin, qu'elle refuse toute sorte de nourriture (2).

A ces exemples, nous pouvons ajouter le fait que nous a présenté dernièrement madame C***. Cette dame, d'un esprit distingué et orné par des études littéraires, éprouve une monomanie de l'organe de la circonspec-

---

(1) Gall, ouv. cité, page 326.
(2) Traité de l'aliénation mentale. Pinel, page 294, § 247.

tion, très-remarquable par le développement qu'elle a pris et par la singularité qu'en reçoivent les actes les plus ordinaires de la vie. Dès qu'elle veut agir, elle est aussitôt arrêtée, par la crainte que cela pourra lui nuire. Veut-elle s'asseoir? elle se dit aussitôt: non, je ne dois pas le faire, car je m'en trouverais mal. Doit-elle se coucher? à l'instant elle trouve mille prétextes pour ne point obéir à ce désir ou à l'ordre qui lui en est donné. Dernièrement, elle passa huit jours et huit nuits en allant alternativement de son lit à son fauteuil, et de son fauteuil à son lit, sans oser garder une position fixe, persuadée qu'elle était, qu'aussitôt un malheur la menacerait. Un jour, elle veut quitter Longeville, pour se rendre à Metz, où son frère se trouvait faiblement indisposé. A peine a-t-elle fait quelques pas, qu'elle s'arrête, dans la persuasion qu'il lui arrivera un malheur si elle exécute son projet. Elle revient sur ses pas, mais aussitôt elle se reproche cette conduite, car on pourrait, se dit-elle, la taxer d'une coupable indifférence. Elle s'avance, mais de nouveaux prétextes la font retourner. Elle reste ainsi, depuis huit heures du matin, jusqu'à trois heures de l'après-midi, sans que ce court trajet, qui n'est que d'un quart de lieue, put être parcouru. On finit par l'enlever de force sans s'arrêter aux cris qu'elle poussait. Chaque jour, ce sont de nouvelles scènes d'un caractère semblable, qui mettent cette malheureuse femme dans la situation la plus pénible et la plus ridicule. Si l'on interroge cette dame, elle vous expose elle-même les tourmens que lui fait éprouver son caractère indécis et méticuleux; elle se reproche les tourmens qu'elle occa-

sionne à sa famille, et jamais on ne soupçonnerait, en l'écoutant, que sa raison se trouve dérangée.

L'organe de la circonspection, en nous portant à scruter l'avenir, nous conduit fréquemment à entrevoir des malheurs qui nous menacent, et par suite il nous mène au dégoût de la vie : de là, au suicide, l'intervalle est bientôt franchi ! Les philosophes et les moralistes ont examiné le suicide sous des rapports très-divers, et chacun d'eux a émis une opinion différente, selon le point de vue sous lequel il avait envisagé cet acte. Les phrénologistes ont repris la question sous un autre aspect, et la manière dont ils la conçoivent vient expliquer toutes les singularités de cette passion extraordinaire.

Jusqu'à ce moment, l'on a prétendu que les personnes les plus disposées à ressentir les atteintes du penchant au suicide, sont celles qui ne savent point allier les occupations utiles avec les distractions; qui s'abandonnent aux plaisirs des sens, et qui, le cœur vide, épuisent toutes les jouissances, sans goûter un seul instant de bonheur.

Sans doute, le suicide peut être produit par un véritable dégoût de la vie, amené par les causes que nous indiquons; sans doute encore, le suicide peut être le résultat du désespoir, amené par la perte de sa fortune, de son honneur, par la perspective d'une mort cruelle ou ignominieuse, ou bien encore par la fureur produite à la vue d'un acte révoltant, et contre lequel la vengeance n'est point possible. Mais la cause la plus fréquente tient à un vice de l'organisation; aussi voit-on le suicide presque constamment précédé de changements

notables dans le caractère. Les hommes qui éprouvent cette funeste prédisposition, deviennent soupçonneux, tracassiers, taciturnes ; toutes leurs pensées prennent une teinte mélancolique, l'avenir se peint à leurs yeux sous les plus noires couleurs, le désespoir passe dans leur âme, et la vie leur semble n'être qu'un fardeau dont ils ont hâte de se débarrasser. Les hommes, placés dans cette situation, conservent, en apparence, tous les avantages de la santé ; ce n'est que lorsqu'on obtient leur confiance, qu'on connaît les tourments qui les dévorent; ils vous disent alors, et ils le pensent sérieusement, que tout le monde les méprise, qu'on n'a pour eux aucun égard, qu'on ne leur rend pas justice; tous les hommes leur paraissent vils et méprisables, et ils ont honte de se trouver en contact avec eux. Cette disposition se développe avec force, lorsqu'elle est favorisée par la présence d'une inflammation chronique de l'estomac, aussi trouve-t-on que les personnes tourmentées par cette affection, sont tristes, mélancoliques, irritables, et se livrent fréquemment à des accès de désespoir.

Le suicide, déterminé par les causes que nous venons d'énumérer, est donc une véritable maladie, et l'on ne doit plus, à l'exemple de certains philosophes, le regarder comme un acte immoral et coupable; ce n'est, en effet, qu'un acte de folie, que la connaissance plus complète du physique de l'homme, parviendra sans doute un jour à détourner et à prévenir. On reconnaîtra également que le suicide, considéré sous le point de vue où nous l'étudions, n'est ni un acte de lâcheté, ni de courage, ni

de légéreté, ni de corruption de mœurs, ni d'un oubli total des devoirs envers Dieu et les hommes.

Le suicide est moins fréquent chez les femmes que chez les hommes; ce fait est très-remarquable, car les femmes sont ordinairement douées d'une excitabilité très-prompte et d'une sensibilité exquise; elles sont en outre plus exposées que les hommes aux mauvais traitements, à la trahison, à la jalousie, et à la misère; mais il faut bien le reconnaître, elles ont en général moins d'intelligence et de courage que les hommes, et sans doute c'est à l'influence de cette organisation qu'il faut attribuer la différence que nous signalons. En 1805, il y eut à Paris, 164 suicides d'hommes, et seulement 24 de femmes. En 1806, sur 190 hommes, il y eut 40 femmes, et en 1807, il y eut 98 hommes et 49 femmes.

Cette disposition, se retrouve par toute la terre. Des recherches ont été faites en Amérique, en Angleterre, en Italie, en Allemagne, en Russie, enfin, dans tous les lieux explorés jusqu'à ce jour, et la justesse de la remarque s'est confirmée par tout.

Les saisons paraissent exercer une influence marquée sur la disposition au suicide; l'on a observé que l'été en offrait un plus grand nombre d'exemples que l'hiver.

On sait encore que le penchant au suicide se transmet des pères et mères aux enfants; dans ce cas, on doit encore le considérer comme le résultat d'une maladie accidentelle.

Le sieur Gauthier, propriétaire de diverses maisons près des barrières de Paris, laissa sept enfants, et une fortune d'environ deux millions à partager entr'eux. Tous restèrent à Paris, ou dans les environs, et conservèrent

leur patrimoine; quelques-uns même l'accrurent par des spéculations commerciales: aucun d'eux n'éprouva de malheurs réels; tous jouirent d'une bonne santé, d'une fortune suffisante et d'une estime générale. Tous cependant furent travaillés de la fureur du suicide, et tous les sept y succombèrent dans l'espace de trente à quarante années; les uns se pendirent, d'autres se noyèrent, d'autres se brûlèrent la cervelle.

L'un des deux derniers avait invité, un dimanche, seize personnes à dîner. La société était réunie, le dîner servi, tous les convives autour de la table; on appelle le maître de la maison, il ne répond pas: on le trouve pendu dans un grenier. Il n'y avait pas une heure qu'il avait donné paisiblement des ordres à ses domestiques et causé avec ses amis.

Le dernier, propriétaire d'une maison, rue de Richelieu, ayant fait exhausser sa maison de deux étages, s'effraie du montant de cette dépense, se croit ruiné, et veut se tuer. Trois fois on l'en empêche; bientôt après on le trouve mort et frappé par lui-même d'un coup de pistolet. La succession, toutes les dettes payées, s'élevait à trois cent mille francs; il pouvait avoir quarante-cinq ans à l'époque de son suicide.

Dans la famille de M. N***, l'aïeul, le grand'père et le père, se sont suicidés.

Dans une autre famille, la grand'-mère, sa sœur, la mère, ont mis elles-mêmes fin à leurs jours. La fille de la dernière a été sur le point de se précipiter par la croisée; le fils s'est pendu.

Les exemples de cette fatale hérédité, ne sont pas très-

rares. Il en est comme de la goutte; le grand-père, le petit-fils, et l'arrière-petit-fils, en souffrent horriblement, et le fils n'en éprouve pas la moindre atteinte (1).

Le genre de mort adopté pour le suicide reçoit des modifications qui tiennent à la coexistence des autres organes. Les femmes évitent en général, de périr par une arme à feu ou par le poignard; elles préfèrent se pendre, se noyer ou s'empoisonner. L'homme, au contraire, recourt presque toujours à l'arme à feu pour mettre fin à son existence. Quelquefois, mais rarement, des hommes ont le courage de se faire mourir en se privant volontairement d'alimens. Nous avons vu un jeune militaire qui conçut et exécuta ce projet malgré nos instances et les moyens puissans employés pour le détourner de ce funeste dessein.

Le suicide semble être une maladie des peuples qui se civilisent; l'on trouve, en effet, que cette disposition est pour ainsi dire inconnue aux sauvages, qu'elle est très-rare chez les nations qui sont encore plongées dans l'ignorance et la superstition, tandis qu'elle devient très-commune chez les peuples où l'intelligence a acquis un haut degré de développement. Voici des recherches statistiques qui viennent à l'appui de la remarque que nous présentons. D'après le relevé des suicides observés dans la ville de Paris et le département de la Seine, on trouvait en 1817, 351 suicides; en 1821, 388; en 1823, 390; et en 1826, 511.

Depuis 1808 jusqu'en 1811, on n'observa à Saint-Pétersbourg, sur 985,000 habitants, que 94 suicides:

---

(1) Gall, ouvrage cité, tome IV, page 345 et 346.

l'augmentation fut si rapide qu'en 1823, d'après la Gazette de Pétersbourg du 24 janvier 1828, on compta 986 suicides; en 1824, 1069; et en 1827, 1176 (1).

A quoi peut tenir cette malheureuse disposition au suicide? Serait-elle, comme quelques hommes l'ont pensé, un signe évident de démoralisation? On ne saurait s'arrêter à cette pensée; la réflexion nous conduit bientôt en effet à concevoir d'autres motifs de ce fait déplorable.

A mesure que l'homme avance dans la civilisation, sa pensée se porte avec plus d'activité vers l'avenir, il entrevoit des besoins nombreux, et il s'effraie en comparant leur exigence et les ressources qui sont en son pouvoir: il ne voit autour de lui qu'abandon et égoïsme, son courage s'alarme, et la vie lui semble un fardeau intolérable. Mais cette situation n'est point la raison dernière de l'humanité; la lutte d'aujourd'hui n'est qu'un passage à un état meilleur; un jour viendra, et ce jour n'est point aussi éloigné qu'on pourrait le supposer, où les hommes, concevant mieux leur intérêt et leurs devoirs, cesseront de s'entre-déchirer, et sentiront que ce n'est qu'en s'aidant réciproquement, en associant en quelque sorte le bien et le mal qui leur est destiné, qu'ils supporteront sans crainte et sans dégoût les phases diverses de l'existence. En un mot, si la concurrence outrée a détruit les sentiments de sympathie, de générosité et d'amour, l'association est destinée à les faire revivre dans le cœur de l'homme.

---

(1) Der Selbsmord in arznei-Gerichtlicher, etc. : c'est-à-dire, du suicide sous le rapport de la médecine judiciaire, etc., par le docteur Heyfelder.

DIXIÈME LEÇON.

Organe de la *bienveillance*. — Découverte. — Son siége. — Étude de ce sentiment chez l'homme et chez les animaux. — De la philanthropie. — De l'égoïsme. — Histoire d'Eustache. — Combinaison de la bienveillance avec les sentiments précédemment étudiés.

Organe de la *vénération*. — Origine de la découverte. — Apparence et siége de l'organe. — Manifestations diverses de ce sentiment chez les peuples sauvages ou civilisés. — Des athées. — Des dévots. — Monomanie religieuse. — Coexistence de l'organe de la vénération avec quelques-uns des organes précédemment étudiés.

XIII. *Bonté, bienveillance, douceur, compassion, sensibilité, sens moral, conscience; Gall.*
Bienveillance ou amour du prochain; Spurzheim.

Sous les noms que nous venons d'indiquer, Gall comprend deux organes qui nous paraissent avoir été séparés avec raison par Spurzheim : il existe en effet un sentiment naturel au cœur de l'homme, qui le rend apte à distinguer le bien du mal, le juste de l'injuste; sentiment puissant sur lequel s'appuie la conservation des sociétés. S'il a quelque rapport avec la bonté, il est impossible cependant, de ne point reconnaître de suite la distinction qui peut être établie entre ce sentiment et celui de la justice. La bonté est une affection tout individuelle, qui nous porte à nous émouvoir à la vue des malheurs d'autrui,

tandis que la justice s'appuie sur un principe applicable à l'humanité tout entière. Ces motifs et plusieurs autres qu'il nous serait facile de présenter, nous déterminent, avec Spurzheim, à admettre comme distincts, les organes de la bienveillance et de la justice.

Voici comment Gall fut conduit à la découverte de l'organe de la bonté. Un de ses amis lui parlait souvent de son domestique, nommé Joseph, qui, disait-il, poussait la bienveillance jusqu'au plus haut degré : il engagea très-souvent Gall à examiner la tête de cet homme, pour reconnaître s'il n'avait pas quelque disposition remarquable dans son organisation cérébrale. Gall s'y refusa long-temps, ne pouvant pas croire, disait-il, que l'on pût placer ce qu'on appelle le *bon cœur* dans le cerveau. Enfin, il se rendit aux sollicitations de son ami, et il moula la tête de Joseph : il n'y remarqua d'abord rien de saillant, mais son attention étant éveillée sur ce point, il songea à revoir un jeune homme qu'il connaissait depuis sa plus tendre enfance, et qui se distinguait de ses frères et sœurs par la bonté de son cœur. Il moula également sa tête et la déposa à côté de la première. Enfin on lui parla d'un autre jeune homme chez lequel les qualités du cœur étaient aussi éminemment développées. Gall compara souvent entr'elles ces trois têtes, et il finit par remarquer qu'elles offraient la plus grande analogie de conformation à la partie antérieure et supérieure du front ; dès-lors il multiplia ses recherches dans les écoles et les grands établissements de tout genre, et l'existence de l'organe de la bonté reçut bientôt des preuves si multipliées qu'il n'hésita plus à l'admettre.

Cet organe se trouve placé à la partie supérieure et moyenne de l'os frontal; il se présente sous forme de protubérance alongée. Chez les hommes dont le front est découvert, cet organe s'aperçoit facilement; il est au contraire ombragé par les cheveux, chez ceux qui ont une chevelure abondante et qui descend très-bas. Cet organe est très-facile à reconnaître lors même que l'on ne se serait que faiblement occupé à rechercher des termes de comparaison. Chaque jour l'on trouve des hommes qui se signalent par leur bienveillance, mais chaque jour aussi on trouve, et en bien plus grand nombre, des êtres d'un caractère haineux, dur, ingrat, et qui se réjouissent du mal qui arrive aux autres. Comparez les têtes de ces hommes, vous trouverez chez les premiers un front large et saillant, et chez les autres un front aplati et souvent fuyant en arrière. Si l'on examine la tête des hommes connus par leur bonté ou leur férocité, on trouvera les formes de crâne que nous venons d'indiquer; voyez les bustes de saint Vincent de Paule, de L'Hôpital, etc., et ceux de Tibère, de Néron, de Caracalla, de Catherine de Médicis.

Les peuples sauvages qui se signalent par leur férocité, notamment les Caraïbes, et plusieurs tribus de nègres, ont un front déprimé et fortement rejeté en arrière.

Cet organe existant à des degrés divers chez les animaux, on doit trouver dans la conformation de leurs crânes des différences très-notables. Aussi voit-on que tous ceux qui se distinguent soit par la méchanceté, soit par la douceur de leur caractère, offrent des différences facilement appréciables. La tête du tigre est plus plane

que celle du lion ; celle de l'hyène et du loup l'est beaucoup plus que celle du chien ; chez les singes babouins, connus par leur méchanceté, le front est aplati et déprimé, tandis qu'il est bombé chez l'orang-outang et chez toutes les espèces d'un caractère doux et caressant. Lorsque le cheval a le front fuyant et enfoncé, on peut être sûr que cet animal est vicieux, disposé à mordre ou à ruer ; les chevaux doux, dociles, ont au contraire cette région élevée et bombée. Ces remarques avaient déjà été faites par les marchands de chevaux, et elle leur sert depuis long-temps de règle de conduite dans leurs achats. Nous pourrions ainsi comparer la tête de presque tous les animaux, et nous démontrerions que tous ceux qui se signalent par leur méchanceté, ont la région frontale déprimée, offrant souvent une dépression centrale très-prononcée, tandis que les signes contraires se trouvent chez les animaux d'un caractère opposé.

La bienveillance devait nécessairement exister chez les hommes, puisque le créateur les a destinés à vivre en société. Si les souffrances de nos semblables n'excitaient en nous que de l'aversion, notre premier sentiment serait de fuir à l'aspect d'un malheureux, et l'homme offrirait constamment le déplorable exemple de l'insensibilité, de l'égoïsme et même de la méchanceté la plus révoltante. La bienveillance, fort heureusement, vient adoucir, et quelquefois paralyser, les mauvaises passions qui souvent agitent son cœur, elle le porte à sympathiser avec le malheur et à venir à son secours.

Les philosophes se sont souvent demandé si l'homme naît bon ou méchant : à cette question la réponse est

aujourd'hui facile : l'homme naît malheureusement avec des penchants qui, par leur exagération ou par leur mauvaise direction, le portent au mal, mais aussi la nature lui a dévolu la bonté, la bienveillance, la générosité, et, pour le bonheur de l'humanité, ces dispositions l'emportent sur les mauvaises passions, lorsque les événemens ne viennent point troubler sa raison et son jugement. Combien de fois ne voyez-vous pas des gens de mœurs simples, être bienfaisants envers leurs semblables, malgré la médiocrité de leur fortune? On sait que l'hospitalité est une des premières vertus chez les sauvages, et l'on voit fréquemment les gens du peuple adopter les enfants de leurs amis morts ou forcés de s'éloigner.

Lorsque l'organe de la bienveillance est accompagné d'un haut développement intellectuel, l'homme ne s'arrête plus seulement à soulager des malheurs individuels, il songe à améliorer le sort de l'espèce humaine tout entière, et ses projets ont pour but la création d'institutions philanthropiques : tels furent Franklin, Montyon, La Rochefoucault, Stéphen Gérard, et autres amis de l'humanité.

La bienveillance peut aller, pour ainsi dire, jusqu'à l'exagération, et ces derniers temps nous en ont fourni un exemple qui mérite d'être signalé de nouveau; il prouvera, mieux que tous les raisonnements, que ce n'est point à l'éducation ou à la naissance que ce sentiment doit son origine.

Eustache, nègre de St-Domingue, vivait sur l'habitation de M. Belin de Villeneuve, lorsque la révolution éclata dans ce malheureux pays. Eustache qui s'était tou-

jours fait remarquer par son intelligence, sa douceur et sa bienveillance, ne prit aucune part à l'insurrection, ou plutôt il intervint pour sauver les jours de son maître et ceux d'un grand nombre de propriétaires, menacés de périr dans le massacre général. Les ruses les plus ingénieuses sont inventées par cet excellent nègre, pour dérober les blancs à la mort, et il eut l'inconcevable bonheur de mettre hors de danger la vie de quatre cents colons; plus tard, Eustache délivre son maître qui avait été pris par un corsaire anglais, il lui sauve une partie de sa fortune, et va la lui porter au môle St-Nicolas, où son maître s'était réfugié.

Lorsque M. Belin, parvenu au déclin de l'âge, eut perdu la vue, il gémissait souvent sur la privation qu'il éprouvait de ne pouvoir lire; Eustache conçoit aussitôt la pensée de se livrer à l'étude, et, animé par une volonté puissante, il parvient en peu de temps à acquérir le talent qui lui manque; il se présente alors au vieillard, un livre à la main, et chaque nuit il trompe ses longues insomnies par la lecture des journaux.

M. Belin revenu en France, ne tarda point à mourir en laissant à Eustache des legs considérables. Cette fortune fut promptement épuisée, car Eustache la regardait comme un dépôt que la Providence lui confiait pour le soulagement des pauvres et des infortunés. Bientôt, Eustache eut tout donné, il ne lui resta que le souvenir de ses bonnes actions.

L'institut, informé des actes étonnants de générosité de l'excellent Eustache, lui décerna, dans sa séance du 9 août 1832, le grand prix de vertu légué par Montyon.

Cette somme de 6,000 fr. fut aussitôt consacrée à faire de nouveaux heureux; on sut en effet, qu'Eustache, dont l'existence semble dévouée au bien par un penchant irrésistible, avait employé son argent à mettre à ses frais de pauvres enfants en nourrice, à payer l'apprentissage de pauvres ouvriers, et à acheter des outils et des instruments de toute espèce à ceux qui n'avaient pas le moyen de se livrer aux travaux de leur profession. Tel est Eustache, dont l'inépuisable et sublime bienveillance lui fait préférer le bonheur de ses semblables au sien propre (1).

L'organe de la bienveillance joue souvent un rôle actif dans la manie; et de même qu'on voit des aliénés se livrer à toute espèce de malice et de méchanceté, il en est d'autres qui veulent combler de biens tout le monde.

Un hussard, qui avait toujours manifesté une grande bonté de caractère, devint aliéné. Il ne souffrit plus sur lui le moindre vêtement, il se dépouillait pour donner tout ce qu'il avait: il répétait sans cesse, qu'il voulait rendre tout le monde heureux; dans ses projets de bienfaisance, il mêlait constamment la puissance de la sainte Trinité. L'examen de son crâne prouva à Gall, qu'il avait l'organe de la bonté, et celui de la théosophie extrêmement développés.

Suivant que l'organe de la bienveillance coexiste avec d'autres organes également très-bien développés, il ré-

---

(1) Voyez le discours prononcé par M. Brifaut, directeur de l'académie française, séance du 9 août, année 1832, et Portraits et Histoire des hommes utiles, 1re année.

sulte de ces combinaisons diverses, des modifications de caractère quelquefois fort singulières. Le voleur, doué de bienveillance, donne au pauvre une partie de ses vols. Le voluptueux partage sa fortune avec des femmes qui se trouvent dans l'abandon. Le querelleur s'attendrit sur le sort de l'homme qu'il vient de blesser dans un combat.

XIV. *Théosophie sentiment religieux ; Gall. Organe de la vénération ; Spurzheim.*

Quelle que soit l'époque à laquelle nous étudiions l'homme, on trouve constamment chez lui un sentiment intérieur qui le porte à reconnaître une puissance supérieure à la sienne, et à lui rendre hommage par des pratiques religieuses. Ce sentiment universel s'est traduit sous des formes extrêmement variées, et ce sont ces formes qui ont constitué les religions.

Nous ne nous occuperons point des transformations diverses que les cultes religieux ont subies, plusieurs auteurs d'un grand mérite ont éxécuté avec bonheur et talent cette œuvre historique; notre seule pensée à nous, est de signaler la manifestation du sentiment religieux, et de démontrer qu'il est inhérent à l'organisation. La découverte de l'organe de la théosophie, nous paraît la preuve la plus puissante que l'on puisse offrir en faveur de la croyance de la révélation de Dieu à l'homme. N'eût-il point en effet été impossible à ce dernier de concevoir l'existence de l'Être-Suprême, si son organisation s'y fût opposée ? Les animaux sont privés de cet organe, aussi ne manifestent-ils ni sentiment religieux, ni aucun acte qui pourrait s'y rattacher.

Voici comment Gall fut conduit à la découverte de l'organe de la théosophie: sa famille était composée de dix enfants qui tous avaient reçu la même éducation, qui tous, cependant, se signalaient par des facultés ou des penchants très-différents. L'un de ses frères avait, depuis sa plus tendre enfance, un grand penchant pour la dévotion. Ses jouets étaient des vases d'église qu'il sculptait lui-même, des chasubles et des surplis qu'il faisait avec du papier. Il priait Dieu et disait la messe toute la journée. Son père l'avait destiné au commerce, mais il éprouvait une si grande aversion pour cette profession, qu'à l'âge de vingt-trois ans, il s'enfuit de la maison paternelle pour se faire hermite. Le père céda enfin à la vocation de son fils, et lui permit d'étudier. Cinq ans après il reçut les ordres, et jusqu'à sa mort il vécut dans les exercices de la dévotion et dans les mortifications.

Gall remarqua en outre, qu'il est dans les écoles, certains élèves qui sont avides des instructions religieuses, tandis que d'autres montrent la plus grande indifférence. Lorsque Gall eut fait la découverte de quelques-unes des qualités fondamentales de notre organisation, il se rappela les observations qu'il avait faites dans son enfance, et il se mit aussitôt à faire de nouvelles recherches sur la forme de tête des personnes qui se distinguaient par leur dévotion. Il visita les églises de toutes les sectes, il parcourut les couvents, et il finit par reconnaître que tous ceux qui s'adonnent aux exercices de dévotion ont la tête très-élevée vers le sommet. Ces remarques étant faites, il ne vit pas, sans une sorte de satisfaction mêlée de surprise, que tous les portraits des saints et des

ecclésiastiques renommés pour leur zèle religieux, ont le sommet de la tête fort élevé, et, chose digne de remarque, les artistes ont toujours donné à la tête de Jésus une configuration qui caractérise le sentiment religieux le plus pur, en lui formant une tête élevée, et en faisant tomber les cheveux des deux côtés.

L'organe de la théosophie est situé à la partie centrale et la plus élevée de l'os frontal, il se manifeste par deux saillies ovales, d'avant en arrière, qui en soulevant uniformément le crâne, donnent à cette région de la tête une élévation uniforme. On trouve cette conformation très-bien caractérisée sur la tête de saint Bruno, de saint Jean-Chrysostôme, de Bourdaloue, de Mallebranche, de l'abbé de la Mennais. Si l'on oppose à cette conformation la tête de Spinosa, on remarquera que cette dernière est singulièrement aplatie dans le lieu où siége l'organe de la théosophie.

Le sentiment religieux est si puissant chez l'homme, qu'il paraît, qu'il n'existe aucun peuple, qui n'ait conçu la pensée de reconnaître et d'honorer une puissance supérieure à la sienne. Cependant, s'il faut en croire le capitaine Dumont d'Urville, certaines peuplades de la Nouvelle-Hollande n'auraient aucune pratique religieuse, et paraîtraient ignorer jusquà l'idée d'un Être-Suprême. Cette exception, toutefois, peut encore être révoquée en doute, car il est possible que ce voyageur se soit mépris, ainsi qu'on l'a vu déjà plusieurs fois, sur les pratiques adoptées par les sauvages.

Les croyances religieuses n'ont point revêtu de suite ce caractère d'élévation et de dignité, que nous leur

voyons aujourd'hui chez les peuples civilisés. Pendant des siècles de longue durée, les hommes n'ont eu qu'un sentiment vague d'une puissance supérieure à la leur; ne sachant de quelle source elle émanait, ni dans quelle substance elle résidait, ils furent disposés à transformer en divinité tout ce qui les entourait; de là naquit le fétichisme qui, comme on le sait, alla chez les égyptiens jusqu'au dernier degré de l'absurdité. Dès que la raison commença à se développer, les erreurs premières furent abandonnées, et l'homme dut concevoir de la divinité une pensée plus haute, c'est alors qu'il lui donna les formes et les passions de l'homme; c'est ainsi que fut créé le polythéisme, adopté par les grecs et les romains. Enfin, parut la religion de Moïse, qui, tout en admettant un Dieu unique et immatériel, méconnaissait encore l'existence de l'âme. Il faut arriver au catholicisme pour voir la religion perdre le caractère matériel, et s'élever à la notion d'un Être-Suprême, dont l'origine est pour nous un problème, mais dont la puissance se révèle incontestablement à notre raison. Cette transformation successive de la manifestation du sentiment religieux a frappé l'attention de deux philosophes du plus grand mérite, Lessing et Benjamin Constant, et l'ouvrage de ce dernier renferme des faits innombrables et du plus haut intérêt, sur cette importante matière.

L'organe de la vénération présente des développements divers, depuis l'exagération qui conduit à la manie, jusqu'à l'affaiblissement qui porte à l'athéisme. Toutefois l'absence complète de cet organe, si elle existe, doit être extrêmement rare, car il serait impossible de citer

un homme, dont la raison aurait été cultivée par l'éducation, qui méconnût toute notion de l'existence d'un Être-Suprême. L'on a cru que Lucrèce, Spinosa, etc., étaient véritablement athées ; mais lorsqu'on étudie leurs doctrines, on reconnaît bientôt que les systèmes qu'ils ont défendus, admettaient une force supérieure à la matière, et créaient une puissance à laquelle l'homme lui-même se trouvait soumis. Quelqu'opinion que l'on adopte, il est évident que dans tous les temps et dans tous les lieux, les hommes ont eu, par un instinct inné, recours à une puissance illimitée, soit bienfaisante, soit malfaisante; sous quelque forme qu'ils aient figuré cette puissance, on retrouve toujours l'idée plus ou moins obscure, plus ou moins épurée, d'un être supérieur, servant de base à toutes les croyances et à tous les cultes.

Selon que l'organe de la vénération coexiste avec le développement actif de l'un ou de plusieurs des organes précédemment étudiés, on voit se former des caractères dont les dispositions ont souvent paru des contradictions inexplicables. Est-il combiné avec l'organe du courage et de la destructivité, on voit apparaître les guerriers dévots, qui, comme Gustave Adolphe, et le sanguinaire Suwarow, invoquent Dieu avant la bataille, et forcent leurs soldats à la prière; on voit encore se former des tyrans, qui, comme Louis XI et Philippe II, croient prouver leur zèle pieux, en élevant les bûchers de l'inquisition, et en inventant les tortures les plus affreuses. Le poète dévot chantera les mystères de la religion, et c'est à cette cause qu'il faut rapporter les poèmes de Mil-

ton, de Klopstock, de Racine fils. Le philosophe et le naturaliste dévots, comme Newton, Bonnet, Clarke, voient partout une puissance surnaturelle, et font découler toutes nos pensées et toutes nos actions de cette même source. L'on voit des libertins dévots qui, après avoir satisfait leurs passions, s'empressent de se livrer aux p ratiques religieuses pour racheter leurs fautes.

Si cet organe peut élever la pensée et conduire les hommes au bien, il peut aussi, en acquérant une activité désordonnée, les conduire à l'intolérance et au fanatisme le plus insupportable; enfin, l'exaltation peut aller jusqu'à la monomanie. Pinel rapporte qu'un aliéné, d'un caractère doux, invoquait sans cesse son bon ange gardien, ou bien quelques-uns des apôtres, et ne se plaisait que dans les macérations, le jeûne, la prière. Dans le même temps se trouvait à la Salpêtrière un aliéné par dévotion qui, comme les antiques disciples de Zoroastre, rendait un culte particulier au soleil, se prosternait religieusement devant cet astre à son lever, et lui consacrait, durant la journée, ses actions, ses plaisirs, ses peines (1).

L'organe de la vénération semble acquérir toute son activité vers l'âge de cinquante ans; aussi vers cette époque, voit-on fréquemment des hommes dont la jeunesse avait été très-orageuse, paraître se repentir, et se livrer avec ferveur aux pratiques religieuses.

La phrénologie donne l'explication de ces remarquables modifications de caractère, puisqu'elle démontre

(1) Pinel, sur l'aliénation mentale, page 207. Voyez des exemples analogues, page 31, 42, 44, 267 et 269.

que la plupart des organes de la base du cerveau, perdent de leur énergie à mesure que l'on avance en âge; circonstance qui nous éclaire sur l'affaiblissement du courage, des facultés génératrices, etc.

ONZIÈME LEÇON.

Organe de la persévérance. — Son siége. — Divers degrés de manifestation chez l'enfant et chez les hommes. — Exemple étonnant de fermeté. — Distinction entre le courage civil et le courage militaire. *Sens moral* ou sentiment du juste et de l'injuste. — Siége de cet organe. — Influence du sentiment moral sur la législation. — Preuves que la justice et la morale doivent être uniques chez tous les peuples. — De la conscience. — Du remords. — L'absence du sens moral favorise le vol et le crime.

XV. *Fermeté, constance, persévérance, opiniâtreté; Gall.*

Persévérance; Spurzheim.

La manifestation de cet organe se révéle de bonne heure; l'on voit des enfants d'un caractère faible et docile, toujours disposés à obéir à la voix qui leur commande, tandis que d'autres semblent repousser toute volonté autre que la leur; ils sont récalcitrants, entêtés, opiniâtres. Caton d'Utique annonça dès son bas-âge, la raideur inflexible de caractère qu'il fit paraître dans tout le cours de sa vie. Pompedius lui demanda un jour, en badinant, sa recommandation auprès de son oncle. L'enfant garda le silence, et témoigna par un regard et par un air de mécontentement, qu'il ne voulait pas faire ce qu'on lui demandait. Pompedius insista, et voulant vaincre la tenacité de cet enfant, il le prit entre ses bras

et le porta à la fenêtre, en le menaçant de le laisser tomber, s'il persistait dans son refus; mais la crainte ne fit pas sur lui plus d'effet que les prières.

Cet organe est placé immédiatement sur le sommet de la tête, sous les deux angles supérieurs et antérieurs des os pariétaux, un peu avant leur jonction avec le bord du frontal. Lorsque cette organe acquiert un développement considérable, il fait bomber le sommet de la tête en une protubérance arrondie; le sommet de la tête est au contraire plan et déprimé, chez les personnes d'un caractère faible et irrésolu.

L'organe de la fermeté est d'une haute importance pour l'homme, car quelles que brillantes que soient ses facultés intellectuelles, elles restent sans résultat, si la constance n'accompagne point ses entreprises. Les hommes faibles sont sans cesse le jouet des circonstances, et leur pensée est aussi mobile que les impressions qu'ils reçoivent. C'est surtout chez les hommes politiques que la fermeté est une vertu précieuse, sans elle ils oublient leurs serments avec une légéreté incroyable, ils adoptent toutes les opinions, et deviennent ainsi l'objet du mépris de tous les partis.

L'homme ferme, lorsqu'il croit avoir raison, est inébranlable dans sa pensée et sa conduite; les choses difficiles sont celles qu'il entreprend de préférence, et les obstacles qui rebuteraient les hommes faibles, semblent des encouragements qui doublent son ardeur. Autant les premiers méritent peu de confiance, autant ceux-ci sont des amis sûrs et dévoués dans le danger.

Il est des peuples chez lesquels la fermeté paraît être

une disposition caractéristique. Les espagnols, les corses sont, comme on le sait, des ennemis implacables, et pour lesquels la vengeance ne connaît point de prescription. Les chinois, au contraire, sont mous, apathiques, et n'ont jamais su prendre des mesures assez énergiques pour s'opposer aux envahissements des peuples leurs voisins. Les français ont malheureusement aussi, très-fréquemment, un caractère léger, inconséquent, étourdi.

On cite des traits de fermeté qui sont presque incroyables; au nombre des exemples les plus remarquables, nous rappellerons la fin terrible du corse Viterbi. Cet homme, d'une instruction étendue et d'une fermeté de caractère étonnante, fut jeté, jeune encore, au milieu des orages politiques de son pays : après avoir éprouvé diverses chances de fortune et d'insuccès, il se vit enfin conduit en prison en 1821, et bientôt après condamné à la peine capitale. Lorsque la sentence fut prononcée Viterbi ne perdit rien de sa fermeté; il ne songea plus qu'à s'épargner l'ignominie d'une exécution publique.

Dans cette vue, il appela de la décision de ses juges, mais uniquement pour avoir le temps de mettre à exécution le projet effrayant de se laisser mourir de faim. Dès ce moment il commence un journal où il note, jour par jour, heure par heure, les sensations qu'il éprouve et les besoins qui l'agitent. Son courage ne l'abandonna pas un instant, mais le seizième jour, n'ayant plus assez de force pour tenir la plume, il dicta quelques mots qui peignaient ses profondes angoisses, et il mourut le dix-huitième, en disant : « Je suis préparé à quitter ce

monde. » Il s'alongea sur son lit et rendit le dernier soupir (1).

La fermeté ne doit pas être confondue avec le courage, aussi devons-nous établir sur ce point une distinction entre le courage civil et le courage militaire. Chaque jour, on le sait, on voit des guerriers qui s'exposent avec une rare intrépidité aux dangers les plus imminents, et qui, rentrés dans les habitudes de la vie civile, sont d'une mollesse de caractère qui les fait se plier à toutes les exigences du pouvoir le plus tracassier. D'autres hommes, au contraire, inhabiles aux combats, sont d'une fermeté exemplaire contre toutes les persécutions du despotisme. La cause de cette différence de caractère tient à ce que, chez le guerrier, c'est l'organe de la combativité qui se trouve mis en action, tandis que chez l'homme ferme et persévérant, c'est l'organe de la constance qui agit.

Lorsque l'organe de la persévérance n'est point modifié par l'éducation, l'homme devient opiniâtre, entêté, intraitable.

La fermeté de caractère doit être encore distinguée de la persévérance dans certains penchants, ou de la manifestation non interrompue de certaine faculté intellectuelle. On conçoit, en effet, que dans ce dernier cas, c'est à l'activité exagérée de l'un des principaux organes qu'il faut rapporter cette disposition. Tous les jours on voit des hommes qui ont la manie de bâtir, et qui, malgré des dépenses énormes, n'abandonnent point ce goût ruineux.

---

(1) Revue britannique, tome VI, 1826.

XVI. *Sens moral, sentiment du juste et de l'injuste; Gall.*
Justice; Spurzheim.

Cet organe n'est point admis par le fondateur de la doctrine phrénologique, il pense que c'est à une modification de l'organe de la bienveillance, qu'il faut rapporter le sentiment du juste et de l'injuste; Gall croit également que la conscience n'est point le résultat d'une faculté primitive; il rapporte ce sentiment à l'opposition qui existe entre une action donnée et le caractère dominant de la personne qui juge. Nous ne pensons point que les raisons qui l'ont déterminé, défendent suffisamment son opinion, aussi admettons-nous avec Spurzheim l'existence de l'organe du sens moral.

Cette noble faculté place l'homme à une immense hauteur au-dessus des autres animaux. Voyez en effet ce que sont les êtres d'un degré inférieur? Ils éprouvent des besoins, des passions, et ils y obéissent aveuglément, sans calculer ni la valeur de leurs actes, ni les conséquences qui peuvent en résulter. L'homme, au contraire, réfléchit sur ses actions, il les pèse, il les comprend, et juge leur mérite d'après les principes de la plus sévère équité. Quelquefois, il est vrai, son jugement s'égare sous l'influence des préjugés et des passions, mais sa puissance de réflexion ne s'en exerce pas moins, et le sentiment du remords vient agiter son cœur, lorsqu'il croit avoir commis une mauvaise action.

D'après les recherches de Spurzheim, cet organe se

trouve placé à la partie supérieure et moyenne de la tête, en avant de l'organe de la vanité, et sur la partie latérale de l'organe de la persévérance. Sa forme est alongée transversalement.

C'est sur l'existence de cet organe que reposent les bases de l'état social. Si le sens moral manquait chez l'homme, les rapports de bienveillance et de justice seraient sans cesse méconnus, et les mauvaises passions auraient une influence constante et sans limites. Ce sentiment est le principe de toute législation; on le voit établi chez tous les peuples, quel que soit leur degré de civilisation.

Toutefois la pureté de ce sentiment se trouve singulièrement affaiblie par l'ignorance. Ainsi, chez les peuples qui ne sont encore qu'à l'état de barbarie, des actions évidemment coupables, sont regardées comme innocentes, et le remords ne vient pas troubler celui qui les a commises. L'habitant des îles Sandwich mange son ennemi vaincu, sans hésitation ni horreur.

Les kalmoucks volent sans être arrêtés par la crainte de nuire à leurs semblables; enfin, de nos jours, les soldats se livrent encore au carnage, sans que leur cœur soit ému ni leur conscience troublée.

Ces observations ont conduit quelques philosophes à douter qu'il existât une morale unique, applicable à tous les peuples et à tous les temps.

Il est incontestable que les mêmes actes ne sont pas constamment appréciés sous le même point de vue par tous les peuples, ni par tous les hommes d'un même peuple; les passions, les préjugés, l'ignorance, égarent le jugement, et font qu'une action regardée comme

bonne, à une époque donnée, est au contraire jugée mauvaise, lorsque les circonstances ont changé. Mais ici ce n'est point l'organe de la justice qui agit, il est au contraire arrêté, entravé par l'influence des autres organes; son action ne reparaît que lorsque le calme s'est rétabli; si l'instruction vient alors développer sa puissance, il saisit avec exactitude les rapports des actes entre eux, et il les juge d'après les conséquences qu'ils doivent produire. L'homme, une fois placé dans cette direction, étudie les droits naturels et les devoirs sociaux de chacun, et il en déduit les véritables principes de la morale et de la justice; sous ce point de vue, le sentiment du juste et de l'injuste, sera un jour identique chez tous les peuples, lorsqu'ils seront parvenus au même de degré de civilisation.

C'est à l'existence de l'organe du juste et de l'injuste, qu'il faut rapporter le sentiment de la conscience, lequel détermine encore le remords et l'approbation intérieure.

Lorsque la conscience agit chez un homme dont la raison est puissamment éclairée, elle reçoit ses inspirations du principe moral que nous avons signalé; lorsqu'au contraire la raison se trouve pervertie par les préjugés ou une éducation vicieuse, la conscience n'est plus qu'un accident dépendant de l'influence des circonstances extérieures. Cette distinction conduit nécessairement à admettre une *conscience naturelle* et une *conscience artificielle*. Si, dans l'un ou l'autre de ces cas, le sens moral agit avec activité, le remords s'empare du cœur de l'homme, lorsqu'il croit avoir commis une mauvaise action; il éprouve au contraire une jouissance intérieure douce et

bienfaisante, quand il s'est livré à des actes qu'il croit bons et utiles.

Le sens moral n'a point la même activité chez tous les hommes; il en est qui ne voient aucun mal à s'emparer du bien d'autrui, et ces hommes, s'ils sont poussés par l'instinct de la propriété, deviennent des voleurs intrépides. Si malheureusement, l'organe du meurtre prédomine chez eux, ils deviennent impitoyables et se livrent au crime avec la plus froide et la plus impassible cruauté; le remords n'atteint jamais de tels hommes. Vers la fin du siècle dernier, on rompit à Lyon un homme coupable de plusieurs assassinats. Après avoir eu les membres brisés sur la roue, il riait aux éclats. L'exécuteur surpris, lui en demanda la cause: il répondit qu'il ne pouvait s'en empêcher en songeant à la grimace que faisait ce fondeur de cuillers à qui il avait versé de l'étain fondu dans la bouche: cet homme, assurément ne concevait point le remords.

DOUZIÈME LEÇON.

Organe de l'*espérance*. — L'espérance et le désir ne doivent pas être confondus. — Siége de l'organe. — Influence de l'espérance sur la formation des projets. — Son absence conduit au désespoir.

Organe de la *merveillosité* ou *surnaturalité*. — Siége de cet organe. — Influence de ce sentiment sur les pensées et les actions de l'homme. — Son influence sur le jeune âge. — Conseils aux parents.

Esprit de saillies. — Origine de la découverte. — Siége de cet organe. — Action qu'il exerce sur le sentiment et le Jugement. — Résultat de son absence. — Satyre.

XVII. *Organe de l'espérance ; Spurzheim.*

Gall pense que l'espérance est un attribut de chaque organe. Selon lui, ce sentiment ne serait qu'une modification du désir. Cette opinion ne nous paraît point exacte, car l'espérance se manifeste souvent indépendamment du désir ; bien plus, ces deux sentiments sont quelquefois en opposition. Il arrive souvent dans la vie, qu'on désire vivement, malgré l'absence de tout espoir.

L'espérance était indispensable au cœur de l'homme ; elle le soutient dans l'adversité, et le fait rêver au bonheur, dans quelque situation qu'il se trouve.

Cet organe, selon Spurzheim, se trouve placé à la partie postérieure et latérale de la tête, en dehors de celui

de la vénération. Il a la forme d'un ovale placé transversalement. La proximité de cet organe avec celui de la vénération, paraît déterminer le sentiment de l'immortalité de l'ame, au moins c'est à lui qu'il faut rapporter la pensée d'une vie future, entrevue par presque toutes les sectes religieuses.

Le sentiment de l'espérance est très actif chez quelques hommes; on les voit formant sans cesse des projets, lors même que la raison leur dit que la réalisation en est impossible. Certaines maladies, notamment la phthysie pulmonaire, semblent donner une très-grande activité à cet organe: les infortunés que cette dernière maladie dévore, s'occupent sans cesse de projets de voyage, de toilette, de plaisirs etc. D'autres hommes, au contraire, ne s'occupent jamais que du présent; ils vivent au jour le jour, leur pensée s'élève à peine au-dessus des choses qui frappent leurs sens. D'autres fois, l'espérance semble s'éteindre chez l'homme, d'ailleurs bien organisé, et on le voit se livrer au découragement, au désespoir. Cette malheureuse disposition conduit souvent au suicide.

XVIII. *Organe qui dispose aux visions; Gall. Merveillosité, surnaturalité; Spurzheim.*

C'est à Spurzheim qu'il faut rapporter les notions exactes que nous possédons sur cet organe; Gall en avait entrevu l'existence, aussi parle-t-il de l'*organisation qui dispose aux visions.* Mais, soit que la conviction lui manquât, soit que les preuves ne lui parûssent point assez nombreuses, il ne voulut jamais admettre au nombre

des facultés primitives, l'organe que Spurzheim croit présider au sentiment qui porte l'homme vers le merveilleux.

D'après les recherches de Spurzheim, l'organe que nous étudions se trouve placé en avant de l'organe de l'espérance, et sur les parties latérales de l'organe de la vénération. Sa forme est alongée transversalement; son grand développement élargit et élève la tête vers la partie antérieure et supérieure des os pariétaux au point de leur jonction avec l'os frontal.

L'amour du merveilleux semble être un des sentiments dominants de l'espèce humaine; il agit avec une activité non moins grande sur le sauvage que chez l'homme civilisé; partout nous le voyons exercer un puissant empire.

Toutes les nations peu éclairées attribuent à leurs fondateurs une origine fabuleuse. Chacun est disposé à croire aux merveilles qu'on lui rapporte; les choses vraies mais simples, ont très-peu d'empire sur l'esprit, il nous faut des fictions, des mystères, des miracles; partout vous voyez l'ignorance admettre avec une foi aveugle, les fantômes, les démons, les revenants.

Dès l'âge le plus tendre, l'homme est disposé à laisser surprendre son imagination par tout ce qui peut lui offrir quelque chose de surnaturel; aussi voit-on l'enfant écouter avec un plaisir indicible, les histoires de fantômes, de revenants, de loups-garoux, et mille autres sottises de cette espèce; l'impression que son esprit en reçoit est si vive, que toute la vie il se sent ému à la pensée qu'il peut se trouver en présence, d'un de ces êtres surnaturels.

C'est à l'influence de l'organe que nous étudions, qu'il faut rapporter l'importance du rôle qu'ont joué chez les anciens les oracles, les sybilles, les pythonisses, les devins, et mille autres imposteurs qui ont exploité la crédulité humaine.

Chez les nations éclairées, le surnaturel a sans doute perdu beaucoup de sa puissance, néanmoins il conserve encore assez d'empire pour fasciner les yeux des hommes les plus sévères. Chaque jour, on voit le charlatanisme éhonté gagner la confiance qui ne devrait être réservée qu'à la science, et l'on sait que dans toutes les professions, ce n'est point le plus savant qui obtient les plus grands avantages, mais bien le plus habile; c'est surtout en médecine, que cette remarque est d'une application de tous les instants; dans l'exercice de cette science la modestie, le talent, échouent constamment contre l'impudence de l'ignorance et de la sottise; il n'est point de contes ridicules, de propositions vides de sens, qui ne soient accueillis avec empressement par l'amour du merveilleux, qui sans cesse aiguillonne le public. Voyez le charlatan qui s'installe sur la place! La foule l'entoure aussitôt, et plus ses promesses sont audacieuses et ridicules, plus son succès est complet.

Il est des hommes qui, malgré la supériorité de leur intelligence, ne peuvent se soustraire à l'activité de l'organe que nous examinons; une puissance invincible les porte à croire aux esprits, aux visions, aux revenants; l'on sait que Socrate parlait souvent à ses disciples, d'un démon ou d'un génie qu'il disait être son guide. Le Tasse prétendait converser avec des esprits familiers;

sa conviction était si profonde, qu'il n'hésita point à inviter son ami le marquis de Manso, à assister à l'une de ses conversations avec les esprits célestes. L'on croira facilement que Le Tasse ne parvint point à convaincre son ami, malgré la bonne volonté qu'il mit à se soumettre à l'expérience.

La croyance aux visions a quelquefois enfanté des prodiges de courage et d'intrépidité : l'on se rappelle l'histoire de Jeanne-d'Arc qui, poussée par la voix de Dieu et de saint Michel, entreprit la délivrance de la France, et parvint à faire sacrer Charles VII roi de France.

L'on a souvent regardé les visionnaires comme des imposteurs, qui voulaient se jouer de la crédulité du peuple, pour arriver à leur fin. Mahomet, Cromwell, le prince de Hohenlohe, ont été souvent en butte à ces accusations, mais il paraît bien démontré aujourd'hui, que ces hommes obéissaient à une conviction profonde, qui les rendait dupes eux-mêmes de leur organisation.

L'état de maladie ou l'affaiblissement moral, déterminé par un chagrin violent, augmente fréquemment la disposition aux visions ; l'on voit une foule de personnes qui, pendant la convalescence d'une affection grave du cerveau, croient entendre des voix qui leur parlent, ou des fantômes qui les menacent ; les autres s'imaginent voir l'ombre d'un parent chéri, et leur esprit en est si vivement frappé, qu'aucun raisonnement ne peut détruire l'erreur de leurs sens.

La puissante influence que l'organe de la merveillosité exerce sur le jugement, doit déterminer les parents à surveiller avec le plus grand soin, les impressions de la

première enfance; ils ne sauraient écarter trop sévèrement ces histoires fantastiques que sont toujours prêts à leur conter les serviteurs auxquels on les confie. Les émotions qu'ils éprouvent sont si profondes, que les années ne parviennent point à les détruire, et l'on a vu un grand nombre d'hommes de mérite, sentir leur courage défaillir, lorsqu'on leur parlait d'apparition d'êtres surnaturels.

XIX. *Esprit caustique, esprit de saillies; Gall. Esprit de saillies; Spurzheim.*

Si l'on jette un coup-d'œil sur la société, l'on y remarque bientôt certains hommes constamment disposés à critiquer les autres, à rire de leurs défauts, et à lancer des plaisanteries sur ceux qui les entourent. Gall avait, depuis long-temps, fait la même observation sur les amis avec lesquels il vivait: parmi eux se trouvaient des hommes toujours gais, toujours plaisants, riant de tout, et d'eux-mêmes au besoin; d'autres, au contraire, prenaient tout au sérieux, et quoique leur intelligence fût d'ailleurs distinguée, leurs lèvres ne laissaient jamais échapper un trait spirituel. Cette étonnante différence de caractère fixa l'attention de l'auteur de la phrénologie, et il soupçonna tout aussitôt qu'elle devait tenir à une disposition particulière de l'organisation. Selon sa coutume, il se mit à rechercher les hommes qui se signalaient par leur esprit; ils rassembla les bustes de ceux qui se sont rendus célèbres par leurs ouvrages caustiques et spirituels, et il trouva que toutes ces personnes ont les parties antérieures, supérieures et latérales du front très-nota-

blement bombée en avant, et formant comme deux segments de sphère ajoutés au reste du crâne. Cet organe se trouve placé immédiatement au-dessous de celui de la mécanique, et il touche par son côté externe à l'organe de la poésie.

On trouve un développement considérable de l'organe de l'esprit de saillies sur la tête de Voltaire, de Rabelais, de Cervantes, de Marot, de Boileau, de Sterne, de Piron, de Wieland, etc.

Lorsque l'organe de l'esprit de saillies est fortement prononcé chez un homme dont les facultés intellectuelles ont été cultivées, son commerce est très-agréable, car sans cesse il trouve des rapprochements ingénieux et comiques qui vous arrachent le rire, pour ainsi dire malgré votre volonté. Ces personnes animent une société tout entière, par leurs saillies, leurs bons mots, leurs calembourgs. Nous avons vu souvent M. G... parler pendant des heures entières, et trouver constamment le moyen de soutenir le rire, par les plaisanteries spirituelles qui s'échappaient de son cerveau. Sous ce rapport, Piron était un homme prodigieux: « Ce poète, dit le baron Grimm, était une machine à saillies, à épigrammes, à traits. En l'examinant de près, l'on voyait que ces traits s'entrechoquaient dans sa tête, partaient involontairement, se poussaient pêle-mêle sur ses lèvres, et qu'il ne lui était pas plus possible de ne pas dire de bons mots, de ne pas faire des épigrammes par douzaines, que de ne pas respirer. Piron était un vrai spectacle pour le philosophe (1). »

(1) Correspondance, tome 1, page 390.

Si l'organe que nous examinons, acquiert une trop grande activité, il fait naître le penchant à tout persifler, sans épargner ni frère, ni ami, ni les personnes les plus dignes de respect. Aristophane était si mordant, qu'il déchira lui-même sa propre famille.

D'autres personnes sont privées de cette faculté; nous connaissons des hommes d'une grande capacité, à qui la pensée d'une épigramme ne s'est jamais présentée; il en est même qui méprisent ce genre d'esprit, et qui conçoivent, comme Crébillon, une sorte de haine pour tout ce qui touche à la satyre.

L'organe de l'esprit de saillies peut coexister avec la peinture, et alors on voit naître des artistes qui se livrent avec passion à la caricature; il peut s'allier avec l'organe de la poésie, de la musique, et c'est à cette combinaison que sont dûes ces conceptions vives, gaies, spirituelles, qui ont fait la réputation de plusieurs hommes célèbres.

Il ne faut pas confondre l'esprit de saillies avec la satisfaction, le contentement ou le plaisir; ces derniers sentiments sont plutôt le produit de la réflexion qu'ils ne sont le résultat d'une impulsion organique. Lorsqu'un homme a bien rempli son devoir, ou lorsqu'il a fait une bonne action, involontairement il s'applaudit pour ainsi dire lui-même, son cœur éprouve une douce satisfaction, et le contentement se peint dans ses traits.

Ce serait une erreur de penser que les hommes qu'on voit si brillants, si spirituels dans un cercle, sont nécessairement aimables chez eux; l'on sait que, malheureusement, le contraire a presque constamment lieu. De retour dans leur famille, beaucoup d'entr'eux sont tristes, maus-

sades, et même mélancoliques. Nous en avons connu qui, à peine sortis d'une réunion dont ils avaient fait tous les frais, prenaient en pitié les rires qu'ils avaient soulevés, et songeaient sérieusement à se débarrasser d'une vie qui leur était importune.

Ces anomalies, en apparence si singulières, reçoivent une explication facile, à l'aide du système phrénologique. Déjà plusieurs fois nous avons dit que les organes ne pouvaient être, et n'étaient réellement pas sans cesse en action; qu'après avoir agi pendant un certain temps, il fallait nécessairement qu'ils entrâssent dans le repos. Ainsi l'esprit de saillies, après avoir été stimulé par les circonstances propres à le réveiller, se manifeste quelquefois avec une étonnante activité. Dès que les circonstances ont disparu, les autres organes agissent à leur tour, et si l'homme est violent, emporté, maussade ou querelleur, son caractère reparaît et se montre dans toute sa nudité.

TREIZIÈME LEÇON.

Organe de la poésie. — Motifs de la dénomination adoptée par Spurzheim. — Siége de l'organe. — Historique de la découverte. — Preuves tirées des remarques faites chez tous les peuples. — Génies poétiques précoces. — Monomanie poétique. — Combinaison de la poésie avec plusieurs autres organes.

Mimique. — Historique de la découverte. — Importance de cet organe pour les comédiens. — Talents précoces d'imitation. — Siége de l'organe. — Influence de ce sentiment dans les arts. — Monomanie.

XX. *Talent poétique ; Gall. Idéalité ; Spurzheim.*

Spurzheim a cru devoir préférer le mot *idéalité* à celui de *poésie*, parce que, selon lui, il rend mieux le sentiment qu'il veut exprimer. Ce sentiment en effet, ne produit pas la versification ni la rime; on sait que quelques auteurs ont écrit en prose, d'une manière poétique; tandis que d'autres croyant écrire en vers, n'exprimaient que des idées vulgaires, dans des termes prosaïques. La poésie, en effet, ne consiste point dans l'arrangement des mots, mais bien dans la forme de la pensée. Le peintre, le musicien, tous les artistes en un mot, peuvent être poètes en leur genre. Le poète ne voit, ni ne décrit la nature telle qu'elle est, mais bien telle qu'il

la conçoit, telle qu'il voudrait qu'elle fût; il embellit tout de son imagination, et son esprit découvre souvent des rapports heureux, qui avaient échappé aux intelligences positives. Ces réflexions déterminèrent Spurzheim à abandonner le mot de poésie, qui, selon lui, est vague et incomplet, pour le remplacer par un terme plus large et plus exact. Toutefois, nous en convenons, cette expression ne satisfait pas complètement la pensée, et long-temps encore l'on se servira du mot consacré par l'usage.

Aucune des facultés intellectuelles ne fait mieux pressentir, que la poésie, la puissance de l'organisation.

Dans tous les temps, on s'est accordé à reconnaître que le talent poétique est un don de la nature, et que c'est en vain que l'on voudrait l'acquérir par l'art ou l'étude.

Le talent poétique se trouve chez tous les peuples, à des degrés divers: il se révèle quelquefois dès l'âge le plus tendre. Il n'est pas de tribu barbare qui n'ait ses rythmes passionnés ou historiques; et les peuples non civilisés transmettent à leurs descendants les hauts faits de leur nation, par des chants harmonieux. Le premier ouvrage des grecs est un poème admirable, et il s'écoula plusieurs siècles, avant qu'Hérodote ne fit paraître le premier ouvrage en prose que nous a légué l'antiquité. Les prêtres, les législateurs, les philosophes, donnaient leurs instructions en vers, et ils y joignaient souvent le charme de la musique. Chez les Romains, Nœvius et Ennius écrivirent en vers l'histoire de leurs compatriotes, bien antérieurement à Salluste, à César, etc.

A l'époque de la renaissance des lettres, ce furent encore les poètes qui signalèrent l'avènement de la pensée. Dante et Pétrarque publièrent leurs sublimes poésies, lorsque l'Italie se trouvait encore sous le joug de l'ignorance et de la barbarie.

En France, les troubadours et les trouvaires chantaient les exploits guerriers et amoureux, lorsqu'on ne songeait point encore à écrire des livres de science. La première académie qui fut instituée en France, fut composée de poètes, et l'on sait l'heureuse influence que cette institution exerça sur les mœurs de l'époque.

L'organe de la poésie se trouve placé sur les parties latérales de la tête: lorsqu'il acquiert un développement considérable, il forme de chaque côté du crâne une saillie alongée, proéminente, qui commence à peu près à la hauteur de la moitié du front, et s'étend un peu obliquement en arrière, dans la longueur de deux pouces environ; il est situé au-dessus de l'organe des arts et de celui de l'*acquisivité*.

Gall fut conduit à la découverte de cet organe par les remarques qu'il fit sur la forme de la tête de l'un de ses amis, qui souvent, au moment où l'on s'y attendait moins, improvisait des vers de circonstance; cet homme d'ailleurs était d'un esprit fort médiocre. Sa tête était remarquable par une saillie très prononcée, placée latéralement. Gall se rappela avoir remarqué la même forme de tête dans le buste d'Ovide, bientôt il s'assura que la même organisation existe chez tous les hommes qui ont un véritable talent poétique. Peu de temps après, il acquit la tête du poète Alxinger, sur laquelle il trouva

l'organe de la poésie très développé, tandis que les autres facultés ne l'étaient que médiocrement. Ces faits, que vinrent bientôt corroborer des observations nouvelles, convainquirent Gall de la réalité de l'existence de l'organe de la poésie, et établirent la certitude de son siége dans le lieu indiqué.

Presque constamment le talent poétique se manifeste dès la plus tendre jeunesse, et souvent il se développe sans que des études préalables en aient provoqué la manifestation. Pope fit à douze ans, une ode sur la vie champêtre; les anglais la comparent aux meilleures odes d'Horace. A quatorze ans, il donna quelques morceaux traduits de Stace et d'Ovide; ses compatriotes les mettent, pour le mérite, à côté des originaux.

Le Tasse composa des vers à l'âge de sept ans. A dix-sept ans, il fit son poème de *Renaud*. A vingt-deux ans, il commença sa *Jérusalem délivrée;* il la finit à trente ans.

De la Grange-Chancel fit une comédie en trois actes, à l'âge de neuf ans, et sa tragédie de *Jugurtha*, à seize ans.

Métastase, dès l'âge de dix ans, fit des vers qui étonnaient les connaisseurs; il n'avait que quatorze ans, lorsqu'il composa sa première tragédie.

Voltaire faisait des vers à l'âge de sept ans.

Billaud, menuisier, connu sous le nom de *Maître Adam*, devint poète dans sa boutique, sans aucune connaissance de la littérature.

Le cordonnier François a offert à Paris un exemple tout semblable. A peine eut-il recueilli quelques notions historiques, qu'il fit le *siége de Palmyre*, tragédie qui offre, dit-on, de nombreux rapports avec le genre de

Corneille. Il est déplorable que ce talent prodigieux ait été méconnu par ses concitoyens, et qu'ils l'aient condamné à végéter dans sa boutique. La tête de cet homme, dont le moule est sous nos yeux, présente un développement prodigieux de l'organe de la poésie.

Il est digne de remarque qu'un grand nombre de poètes ont eu à combattre soit contre les événements, soit contre la direction qu'on voulait donner à leur intelligence. Pétrarque, destiné au barreau, conçut promptement une grande aversion pour la jurisprudence. Les parents de Cervantes voulurent en faire un ecclésiastique, puis un médecin, mais son talent l'emporta, et il fit des vers malgré eux. Molière, dominé par son génie poétique, lutta contre les obstacles qui lui furent suscités par sa famille, et il devint le premier génie de son siècle. Boileau était destiné à être notaire, mais un dégoût invincible l'éloigna de cette profession; on voulut en faire un ecclésiastique, sa répugnance se manifesta avec une force non moins vive; son goût pour la satyre l'entraîna enfin, et surmonta tous les obstacles.

Schiller étudia d'abord la jurisprudence, il y renonça bientôt pour se livrer à la médecine et à la chirurgie, dont il se dégoûta également en très peu de temps. Les remontrances de ses parents, les conseils de ses amis, les ordres de son souverain, voulurent le détourner de son goût dominant pour la poésie; mais une impulsion plus puissante que les exigences les plus impérieuses, le rendit poète, et en fit l'un des hommes les plus célèbres de l'Allemagne.

L'organe de la poésie conduit quelquefois à la mo-

nomanie; dans d'autres cas, la faculté poétique s'éteint ou augmente avec le dérangement de la raison. Les auteurs citent une foule d'exemples qui démontrent que des hommes, d'une capacité ordinaire, ont acquis subitement, pendant leur folie, une grande facilité pour s'exprimer en vers. Van-Swiéten rapporte qu'une femme sans éducation, et qui avait été sans cesse occupée de travaux manuels, étant devenue folle, montra tout-à-coup une rare facilité pour la versification. L'on sait que Le Tasse faisait ses plus beaux vers pendant ses accès de manie. L'histoire cite encore les noms d'un assez grand nombre de poètes, qui cherchaient à se plonger dans une sorte de délire, en s'enivrant avec des boissons spiritueuses. Nous avons vu dernièrement à la Salpêtrière, une femme jeune encore, et qui constamment se trouve sous l'influence d'inspirations poétiques; elle ne parle qu'en vers, et, chose remarquable, il en est qui valent mieux que ceux de certains poètes qui passent pour avoir conservé toute leur raison.

Voici un quatrain qu'elle débita devant M. James Rousseau, lors de sa visite à la Salpêtrière.

De toutes mes passions je veux la liberté,
J'appartiens à moi seule, et riant du trépas,
Je dis avec orgueil à la société,
Viens donc, viens voir en moi tes préjugés à bas.

Cette folle remarquable ne s'habille jamais qu'en homme; dès qu'un étranger l'approche, elle lui adresse aussitôt ses compliments en vers. Quoique sa physionomie soit douce et ses manières agréables, il lui arrive fréquemment d'avoir des accès de violence, qui ne permettent pas de la laisser en liberté.

L'organe de la poésie est un de ceux dont l'activité doit être souvent réprimée; une foule de jeunes gens se laissent fréquemment entraîner à la passion de faire des vers, ils perdent ainsi un temps précieux, réclamé par des études sérieuses, et ils donnent à leur imagination une direction que n'autorise point un véritable talent.

XXI. *Faculté d'imiter; Mimique; Gall. Imitation; Spurzheim.*

Gall s'entretenait un jour avec un de ses amis des formes de la tête, celui-ci lui assura que la sienne en avait une toute particulière; il lui prit aussitôt la main, qu'il porta sur la partie supérieure et antérieure du crâne. Gall trouva cette région fortement bombée en segment de sphère, et derrière la protubérance, un enfoncement, ou plutôt une gouttière, qui, de chaque côté, descendait vers l'oreille. A cette époque, Gall n'avait point encore observé cette singulière conformation du crâne; il en fut frappé, et, comme l'homme qui lui présentait cette particularité avait un talent remarquable d'imitation, il se demanda si cette organisation avait quelque rapport avec la faculté qu'il observait. Gall courut aussitôt à l'institution des sourds-muets de Vienne, pour examiner la tête de l'élève Casteigner, qui venait d'être reçu dans l'établissement depuis six semaines, et qui, dès les premiers jours avait fixé l'attention générale par son prodigieux talent pour la mimique. A son grand étonnement, Gall trouva chez ce garçon la

partie antérieure et supérieure de la tête aussi bombée que chez son ami.

Gall s'empressa dès ce moment de chercher les occasions de multiplier ses observations: il parcourut les familles, les écoles, les établissements renfermant beaucoup d'individus, et il trouva sur tous ceux qui avaient un talent d'imitation bien prononcé, la même conformation que chez les deux premiers sujets de son observation. Gall examina surtout la tête des meilleurs acteurs de son temps et il remarqua chez tous la protubérance de la mimique. Enfin, il acquit la tête de Jünger, poète et comédien, et ce crâne lui servait dans ses leçons pour la démonstration de l'organe de la mimique.

Ces faits, et un grand nombre d'autres, prouvèrent enfin à Gall, que le talent d'imitation est une faculté fondamentale qui tient à l'organisation du cerveau.

Cet organe se manifeste sous forme de proéminence placée sur la partie externe de l'organe de la bonté. Lorsqu'il est très-développé, il donne de l'élévation à la partie supérieure et latérale du front, et, chose remarquable, il détermine fréquemment les cheveux à former une touffe redressée et portée en haut et en arrière.

Le talent de la mimique se révèle très-souvent dès la plus tendre jeunesse, lors même que les autres facultés ne présentent qu'un médiocre développement. Guillaume-Henry-West Betty, âgé de quatorze ans, n'avait reçu aucune instruction relative à la mimique, lorsqu'il parut en public pour la première fois: il joua de suite un rôle dont il s'acquitta fort bien; son caractère était tellement enfantin, que, lorsqu'il devait paraître sur la scène, on

était souvent obligé de l'aller chercher dans la rue, où il jouait avec des enfants de son âge. De nos jours nous avons vu la jeune Léontine Fay, qui long-temps nous a surpris par son talent précoce pour la scène. Presque tous les grands comédiens se sont signalés de bonne heure par leur talent d'imitation : Le Kain, Garrick, mademoiselle Clairon et plusieurs autres artistes distingués, semblent avoir été entraînés par une vocation déterminée, à suivre la carrière qu'ils ont enfin adoptée.

Garrick possédait une faculté d'imitation si étonnante, qu'il lui suffisait de voir une fois une réunion d'individus, pour saisir en peu de temps leur manière d'être habituelle, et pour les grimer avec la plus complète exactitude. On raconte qu'ayant vu une seule fois passer le cortège de la cour, composé de Louis XV et d'un grand nombre de seigneurs, il imita le soir même tous ces personnages, avec une si grande vérité, que chacun les reconnut aussitôt.

Un fait qui doit encore prouver que le talent d'imitation n'est point un résultat de l'éducation, c'est qu'on voit souvent des hommes d'un esprit distingué, tout-à-fait incapables d'imiter les dispositions les plus saillantes d'un caractère, et, s'ils veulent le faire, ils sont lourds, fatigants et ridicules.

Certains animaux sont évidemment doués de l'organe de la mimique, on sait que les singes prennent plaisir à imiter tout ce qu'ils voient faire; il est des espèces d'oiseaux qui imitent avec une grande perfection le chant ou le cri des autres espèces avec lesquelles ils vivent.

Le talent de la mimique varie dans sa manifestation, selon l'influence qu'exercent les autres organes. Voyez les acteurs, il en est qui remplissent admirablement bien les rôles de tyrans, de fripons, de fats, d'amants, de valets, etc. On conçoit facilement que ces dispositions tiennent à la coexistence des organes de l'orgueil, de la ruse, de la vanité, etc.

L'organe que nous étudions est d'une grande importance pour l'orateur; c'est à lui qu'il doit de pouvoir animer ses discours par des gestes appropriés à ses paroles, et de prendre une expression de physionomie en rapport avec les sentiments qu'il éprouve.

C'est au talent d'imitation que le peintre doit la faculté de saisir promptement les physionomies, et de les rendre avec une grande vérité de caractère. Il contribue également à donner de l'exactitude et de la vie aux ouvrages d'art, et Gall remarque que l'organe de la mimique présentait un grand développement chez Raphaël, Rubens, Le Poussin et Le Dominiquain.

La folie peut être la suite d'une activité excessive de l'organe de la mimique : on a vu des hommes qui n'étaient occupés qu'à contrefaire leurs semblables, et qui ne pouvaient point réprimer cette singulière tendance. D'autres fois le talent de la mimique s'exerce malgré l'absence de la plupart des facultés intellectuelles. Pinel raconte qu'il a eu long-temps sous les yeux une jeune fille idiote, qui avait le penchant le plus irrésistible pour imiter tout ce qu'elle voyait faire en sa présence; elle répétait automatiquement tout ce qu'elle entendait dire, elle imitait les gestes et les actions des autres avec

la plus grande fidélité, sans s'embarrasser des convenances.

Cabanis rapporte, dans son ouvrage du physique et du moral de l'homme (tome Ier, page 163, 3e édition), l'histoire d'un individu si mobile, qu'il éprouvait l'irrésistible besoin de répéter tous les mouvements et toutes les attitudes dont il était témoin. Si on l'empêchait d'obéir à cette impulsion, soit en saisissant ses membres, soit en lui faisant prendre des attitudes contraires, il éprouvait une angoisse insupportable.

On cite encore l'exemple du vieillard Monrou qui, au rapport de Boerhaave, ne pouvait regarder personne, sans qu'il ne fût obligé d'en imiter tous les mouvements. Ce pantomime singulier portait l'imitation jusqu'à rendre scrupuleusement les plus légers mouvement des yeux, des lèvres, des mains, des pieds, etc. Il se couvrait et se découvrait la tête, suivant qu'il le voyait faire aux autres, avec une liberté et une facilité surprenantes. Lorsqu'on essayait de lui ôter l'usage d'une main, tandis qu'il gesticulait de l'autre, il se débattait avec des efforts extraordinaires, et la raison qu'il en donnait, c'est qu'il y était forcé par la douleur qu'il ressentait au cerveau et au cœur. Enfin, ce pauvre homme, en conséquence de son incommodité, n'allait jamais dans les rues que les yeux bandés, et lorsqu'il lui arrivait de s'entretenir avec ses amis, c'était en observant la précaution de leur tourner le dos (1).

Tout ce qui précède doit démontrer que l'organe de

---

(1) Fouquet, Diction. Encyclopéd., tome 15, art. sensibilité, page 45.

l'imitation joue un rôle important, soit par son influence sur nos facultés intellectuelles, soit dans nos rapports sociaux. C'est en effet, à la faculté d'imitation que chaque homme possède, qu'il faut rapporter l'uniformité de langage d'un même peuple, ou les idiômes particuliers à chaque localité. Les usages domestiques, les modes, et les coutumes bizarres adoptés par certains peuples, rentrent encore dans le domaine de l'organe de l'imitation.

QUATORZIÈME LEÇON.

Des facultés intellectuelles. — Genre premier. — *Facultés perceptives. Individualité.* — Siége de cet organe.

Mémoire des personnes. — Historique de la découverte. — Siége de l'organe. — Son importance chez l'homme et chez les animaux. — Altérations produites par l'état de maladie.

Étendue. — Existence douteuse de cet organe.

Pesanteur. — Présomption de son existence selon Spurzheim. — Motifs qui ont déterminé cet auteur.

ORDRE II.

FACULTÉS INTELLECTUELLES.

Jusqu'à ce moment nous avons étudié les phénomènes cérébraux qui se manifestent sous *l'influence* de sentiments intérieurs; les sens externes contribuent peu au développement de ces phénomènes, aussi pourrait-on admettre, jusqu'à un certain point, l'absence de tous les sens, sans que l'homme cessât d'éprouver *l'influence* de l'organe de la vénération, de la justice, de l'espérance, etc. Cependant on ne peut méconnaître l'action puissante des agens extérieurs sur ces dispositions, sans eux elles resteraient dans un état d'indifférence, dont il est probable qu'elles sortiraient rarement.

Les facultés que nous allons actuellement étudier, ne peuvent au contraire s'éveiller sans l'intermédiaire des cinq sens; ce sont elles qui sont destinées à nous faire

connaître l'existence des objets et leurs qualités physiques. Selon que les facultés intellectuelles se bornent à recevoir et à juger l'impression produite par les corps extérieurs, ou bien à comparer ces impressions entr'elles, il résulte deux ordres de phénomènes, que les philosophes phrénologistes nomment *perceptifs* ou *réflectifs*. Nous allons nous occuper immédiatement des facultés perceptives.

GENRE PREMIER.

FACULTÉS PERCEPTIVES.

XXII. *Organe de l'Individualité ; Spurzheim.*

Selon Spurzheim, cet organe serait situé derrière la racine du nez, au bas de la ligne médiane du front; mais si cet organe existe, chose que nous n'hésitons point à regarder comme douteuse, il doit être impossible de le reconnaître d'après la saillie qu'il pourrait former, car le développement des sinus frontaux ne permettrait point son apparition extérieure.

Cet organe est regardé par Spurzheim, comme servant à faire connaître à l'homme et aux animaux la réalité des objets extérieurs, et à leur donner la certitude de leur propre existence. Lorsque cet organe est peu développé, les hommes ont une tendance à douter des choses qui frappent leurs sens, même le plus fortement; il est des hommes qui ne croient à rien, pas même à ce qu'ils voient, à ce qu'ils touchent; les pyrrhoniens doutaient de l'existence de leurs corps, ils croyaient que

leur esprit était dupe d'une illusion, et ils repoussaient avec tenacité l'existence de la matière.

Une disposition inverse se manifeste assez souvent: il est des hommes qui personnifient jusqu'aux êtres fictifs, leur imagination prête des formes aux conceptions de leur intelligence; c'est ainsi que les Grecs et la plupart des artistes nous montrent le temps, le mouvement, l'amour, etc., sous la forme de personnages allégoriques.

Gall n'a point admis l'existence de l'organe que nous venons d'examiner.

XXIII. *Organe de la mémoire des personnes, sens des personnes; Gall.*
Organe de la Configuration; Spurzheim.

On trouve fréquemment dans la société des individus qui ont une facilité étonnante pour reconnaître les personnes qu'ils ont vues précédemment, lors même qu'ils ne les auraient aperçues qu'une seule fois et en passant. D'autres, au contraire, semblent dépourvus de ce sens; à peine ont-ils quitté une personne, qu'ils ne savent plus la reconnaître. Cette désagréable disposition les jette souvent dans un grand embarras, les expose à mille quiproquo, et les fait quelquefois regarder comme gens fiers ou malhonnêtes, parce qu'ils passent avec indifférence devant des personnes avec lesquelles ils ont des relations fréquentes.

Cette disposition singulière frappa vivement Gall, et l'engagea à multiplier ses recherches; il reconnut bientôt que ni la mémoire des mots, ni les autres facultés in-

tellectuelles, n'avaient d'influence sur le développement de la mémoire des personnes; aussi ne tarda-t-il point à s'assurer que la faculté dont nous nous occupons, tient à la conformation organique du cerveau.

L'organe de la mémoire des personnes est situé à la partie antérieure et interne de l'orbite : lorsque son développement est considérable, il déprime l'œil en bas et un peu en dedans, d'où il résulte que, chez quelques personnes, l'œil semble loucher; toutefois cette dernière conformation n'est point générale.

La faculté de reconnaître les personnes ne saurait être attribuée à l'activité de l'organe de la vision; les sens en effet ne sont rien par eux-mêmes, ils ne jugent point, ils ne sentent même point; ils sont, comme le savent fort bien les physiologistes, des instruments intermédiaires entre le monde extérieur et le cerveau; aussi leur action se pervertit-elle ou cesse-t-elle complètement, lorsque ce dernier organe souffre ou qu'il est entravé dans ses fonctions.

La faculté de reconnaître les personnes se manifeste souvent de très bonne heure; on voit des enfants de trois, quatre ou cinq ans, qui possèdent cette mémoire à un très haut degré.

De même que l'homme, les animaux sont pourvus de cette faculté; les singes, les chiens, les chevaux, les éléphants, les chèvres, les oiseaux même, reconnaissent souvent avec une étonnante facilité, entre un grand nombre de personnes, leur maître ou celui qui les a offensés.

Il paraît que tous les animaux qui vivent en troupeaux se connaissent entre eux; l'agneau, le poussin, le poulain,

retrouvent leur mère au milieu d'un grand nombre de brebis, de poules et de juments. Les abeilles nous offrent un exemple encore plus étonnant, puisque toutes les habitantes d'une même ruche se connaissent, et souvent elles sont au nombre de vingt à soixante mille, quelquefois plus : lorsqu'une étrangère tend à s'introduire dans leurs cellules, elles la chassent et souvent elles la tuent.

La mémoire des personnes est une faculté fondamentale importante, sans elle la société eût été impossible, car à chaque instant les méprises les plus singulières seraient survenues; on aurait méconnu ses parents, ses amis, sa famille elle-même, et la confusion la plus complète eût été la conséquence inévitable de l'absence de cet organe.

Lorsque le peintre possède à un haut degré la faculté de retenir les physionomies, il saisit facilement la ressemblance; aussi Le Titien et le Tintoret qui avaient la conformation propre à la mémoire des personnes, excellaient-ils tous deux dans le portrait.

Il paraît encore que cet organe exerce une influence marquée sur le genre d'écrit des hommes doués de l'organe de la mémoire. Ils se plaisent aux récits descriptifs de personnages qu'ils font apparaître, ils s'occupent jusqu'aux moindres détails de leurs personnes, et surtout de leur physionomie. Sterne doit être signalé comme l'un des types de ce genre; son ouvrage de Tristam-Shandy confirme complètement la remarque que nous venons de présenter.

On voit quelquefois à la suite de maladies cérébrales la mémoire des personnes s'affaiblir ou s'éteindre entière-

ment, alors se réalisent la plupart des singularités que nous supposions devoir se présenter, si l'absence de cet organe était générale.

D'autres fois on trouve des idiots qui, par leur prodigieuse facilité à reconnaître les personnes, font l'étonnement général.

XXIV. *De l'Etendue ; Spurzheim.*

Les remarques précédemment établies nous ont déjà démontré que les sens ne jugent point les impressions qui nous arrivent, mais bien que cette fonction est dévolue au cerveau. Ces notions paraissent avoir déterminé Spurzheim à admettre l'organe de l'étendue.

Il est des hommes en effet, qui jugent admirablement bien la longueur des corps et la distance qui les sépare: voyez les mécaniciens, les architectes, les géomètres, lorsqu'ils veulent déterminer l'étendue d'une surface, ils l'examinent attentivement, le plus souvent, en ne se servant que d'un œil, et ils portent presque constamment une appréciation d'une justesse étonnante. D'autres personnes au contraire n'ont point, comme on le dit communément, de *coup-d'œil.*

Cet organe, dont l'existence nous paraît douteuse, est situé, selon Spurzheim, au bord interne de l'arcade sourcilière. Il n'est point assez apparent pour que sa forme soit appréciable à l'œil le plus exercé; ces motifs nous paraissent suffisants pour ne pas nous arrêter plus longuement sur un sujet d'aussi peu d'importance.

Gall n'a jamais admis comme réelle l'existence de

l'organe de *l'étendue ;* il rapportait les fonctions que Spurzheim lui attribue à l'organe des localités et à celui du calcul.

XXV. *Pesanteur ; Spurzheim.*

Cette faculté serait primitive si l'on adopte le sentiment de Spurzheim ; il croit qu'elle est nécessaire pour expliquer le phénomène de la pesanteur, puisque selon la remarque, d'ailleurs fort juste, ce ne sont ni les muscles ni les nerfs, qui peuvent apprécier les qualités physiques des corps. Toutefois Spurzheim ne se fait point illusion sur la certitude des petits organes précédemment étudiés, il pense au contraire qu'il est difficile de déterminer leur siége, parce qu'ils ne sont point apparents, et qu'ils sont situés derrière la racine du nez et les orbites.

L'organe de la pesanteur est plutôt admis comme conséquence nécessaire du principe incontestable, que c'est au cerveau que se rapportent toutes les sensations, que comme résultat d'observations pratiques et de démonstrations anatomiques.

Selon Spurzheim, le sens de la pesanteur se trouve placé à côté de celui de l'étendue, mais un peu au-dessus et en dehors de lui. Gall n'a point admis cet organe.

QUINZIÈME LEÇON.

Organe du *coloris*. — Preuves que ce n'est point à l'œil qu'il faut rapporter le talent du peintre. — De l'harmonie des couleurs. — Siège de l'organe. — Historique de la découverte. — Comparaison entre les différens peintres. — Influence du climat sur le talent de la peinture. — Jugement des artistes modifié suivant la combinaison des organes.

Organe des *localités*. — Historique. — Influence de cet organe chez l'homme et les animaux. — Siége de l'organe. — Causes des voyages des animaux. — Coexistence de cet organe avec l'organe des arts, avec l'organe de la vénération, etc. — Manie des voyages. — Influence de cet organe sur les rêves.

XXVI. *Sens des rapports des couleurs, talent de la peinture; Gall.*
Organe du Coloris; Spurzheim.

Voir les couleurs, n'est point les juger. On peut avoir une vue excellente, et n'avoir point la faculté de comprendre l'harmonie des tons. D'autres hommes, au contraire, avec une vue très-courte, jugent admirablement bien les rapports des couleurs. Les animaux eux-mêmes voient très-bien les objets, mais on ne peut point admettre qu'ils discernent le mérite qu'ils peuvent avoir. Il est vrai qu'on a vu des chiens aboyer après les portraits de personnes qui leur étaient inconnues, et donner des marques d'affection en voyant l'image de leur maître.

Cette particularité s'explique très-bien par l'erreur des sens de ces animaux qui croyaient réellement apercevoir la personne qui leur plaisait ou les inquiétait, et non par le jugement qu'ils portaient sur le mérite du coloris.

Un fait qui nous paraît décisif pour démontrer que l'œil ne juge point des couleurs, est offert par les personnes qui, avec une vue excellente, discernent exactement la distance des objets et leur forme, mais ne parviennent jamais à saisir la couleur qu'ils reflètent. Gall cite le docteur Unzer, à Altona, qui ne remarquait jamais la différence du vert au bleu. Spurzheim vit à Dublin un homme qui aimait les arts mécaniques et le dessin, surtout le paysage, mais qui fut obligé de renoncer à la peinture, parce qu'il ne pouvait pas distinguer le rouge d'avec le vert. A Édimbourg, en Écosse, il rencontra trois frères et l'un de leurs cousins germains qui ne pouvaient pas distinguer le vert d'avec le brun. La ville de Metz possède un musicien distingué qui est identiquement dans la même position; cent fois il a essayé d'apprendre à connaître les couleurs, et il n'y est jamais parvenu: le vert lui paraît bleu, et le gris lui semble rouge. Il ne reconnaît avec certitude que le noir et le blanc, et se trompe sur toutes les autres couleurs: cet homme a cependant la vue aussi bonne que beaucoup d'autres personnes. Avec une telle organisation on n'est certes point destiné à devenir peintre distingué.

Il est d'autres personnes qui apprécient avec une admirable justesse les nuances les plus délicates du coloris, et qui, malgré la faiblesse de leur vue, sont frappées par

le moindre désaccord des tons. Ces faits nous prouvent donc surabondamment que ce n'est point à l'œil, mais bien au cerveau, qu'il faut rapporter le talent de juger l'harmonie des couleurs.

Cette harmonie n'est point conventionnelle, ainsi que l'ont supposé à tort quelques peintres et même quelques physiciens. Aujourdhui la science adopte généralement que l'harmonie est le résultat de la combinaison plus ou moins heureuse des couleurs primitives. Pour mieux comprendre cette pensée, supposons que nous placions l'une près de l'autre trois couleurs, le bleu, le jaune, le rouge; dans cette réunion il y aura désharmonie: mais si on mêle deux de ces couleurs, il naît une couleur moyenne: le bleu et le jaune donnent le vert; le bleu et le rouge, le violet; le rouge et le jaune, l'orange. Si l'on veut alors obtenir de l'harmonie, il faut placer à côté de la couleur primitive une couleur mêlée, et c'est cette combinaison plus ou moins heureuse, plus ou moins habile qui constitue le talent du peintre, et lui permet quelquefois de produire des effets merveilleux.

Gall avait remarqué depuis long-temps la différence de talent qui existe entre les peintres; les uns, en effet, se signalent par la pureté du dessin, les autres par la vigueur du coloris.

Lorsqu'il voulut expliquer cette particularité, il ne trouva pas d'abord de raison satisfaisante; mais bientôt, il remarqua avec une attention toute particulière les peintres qui se distinguaient par le coloris, et il reconnut que chez eux, la partie frontale située immédiatement au-dessus du milieu de l'œil, s'avançait sous forme de

proéminence bombée, d'où il résulte souvent que l'œil semble enfoncé dans l'orbite, et que la moitié externe de l'arcade sourcilière paraît plus relevée que la moitié interne.

Gall confirma bientôt sa découverte par des observations très-nombreuses, faites sur les peintres coloristes les plus célèbres. Le hasard vint encore ajouter à sa conviction. Dans un de ses voyages il trouva, chez un amateur passionné du coloris, une collection de portraits de tous les peintres fameux de l'un et de l'autre sexe, qui se sont distingués dans cette partie de l'art. Tous ces portraits lui montrèrent la région du front placée immédiatement au-dessus du milieu des sourcils extrêmement saillante. Dès lors il ne douta plus de sa découverte, et les faits qui s'accumulent chaque jour, viennent en démontrer l'exactitude.

L'organe du sens des couleurs est ordinairement plus développé chez les femmes que chez les hommes, c'est ce qui explique pourquoi elles sont en général très-sensibles au choix des couleurs; pourquoi elles aiment les habillemens aux couleurs vives; pourquoi elles sont généralement plus amateurs de fleurs que les hommes; enfin leur organisation nous fait concevoir pourquoi une femme préfère, soit qu'il s'agisse d'elle-même ou de l'un de ses amis, un portrait colorié à un plâtre.

Le docteur Gambs, de Francfort, a transmis à Gall des réflexions et des recherches sur l'organe de la peinture, qui méritent d'être rapportées.

« Si nous portons, dit-il, notre attention sur les peintres en général, nous en remarquerons deux classes

qui se distinguent essentiellement l'une de l'autre. La première est formée par les peintres d'histoire; la seconde par les paysagistes, auxquels il faudrait ajouter les peintres d'animaux, de fleurs et de fruits, et tous ceux, en général, qui prennent dans la nature les objets que rend leur pinceau. Il est à remarquer que les premiers, qui font surtout leur étude de l'anatomie, de l'histoire, des antiquités, des ouvrages des maîtres tant anciens que modernes, qui, par conséquent, sont obligés d'étudier à la fois la nature et l'art, ont besoin à un plus haut degré que les seconds du sens des arts, et que, par conséquent, l'organe des arts, doit être plus développé chez eux.

« Comme cet organe des arts et placé assez loin de l'organe du sens des couleurs, cette circonstance explique peut-être pourquoi les peintres d'histoire ont été rarement bons coloristes; pourquoi quelques-uns d'entr'eux, tels que Michel-Ange et Le Poussin, ont même négligé le coloris, qu'ils faisaient profession de reconnaître comme la partie la moins essentielle de la peinture, tandis que leur mérite, sous le rapport du dessin, de l'invention, de l'expression et de la composition, les fait mettre au rang des premiers peintres d'histoire.

« Si, au contraire, nous observons attentivement les paysagistes et les peintres de portraits qui, dans l'exercice de leur art ont besoin surtout du sens des localités et de celui des personnes, si l'on fait attention que les organes de ces deux facultés sont très-près de celui du sens des couleurs, l'on concevra pourquoi, dans le nombre de paysagistes et de peintres de portraits, il y eut de tout

temps un grand nombre d'excellents coloristes qui ont surpassé dans cette partie presque tous les peintres d'histoire. Que l'on compare les excellents paysages de Claude Lorrain, de Schwanenfeld, de Ruisdael, Both et d'autres, avec les ouvrages des premiers peintres d'histoire, et l'on se convaincra sans peine de cette vérité.

« Le climat paraît exercer une grande influence sur l'organe du sens des couleurs, comme sur d'autres organes. Presque tous les peintres italiens, quoique environnés de la plus belle nature, sont tellement médiocres sous le rapport du coloris, que si l'on en excepte Annibal Carrache et Le Titien, l'un et l'autre coloristes du premier rang, l'Italie ne possède pas un seul paysagiste comparable à Claude Lorrrain, à Schwanenfeld, à Ruisdael et à d'autres peintres flamands. La Hollande, l'Allemagne et le nord même ont produit, au contraire, un grand nombre d'excellents paysagistes, mais un très-petit nombre de bons peintres d'histoire. L'Espagne et le Portugal ont d'excellents peintres d'histoire; par exemple Velasquez et d'autres, mais pas un seul paysagiste. Dans l'école italienne, les vénitiens, placés plus au nord, sont presque toujours les meilleurs coloristes. On reproche à l'école française d'être une amphibie qui tient entre l'école italienne et l'école flamande; on ose même prédire qu'elle ne produira jamais ni un Raphaël, ni un Titien, ni un Paul Véronèse, ni un Corrège; l'on soutient généralement que les français sont doués du sens des arts et de celui des couleurs à un moindre degré que les italiens et les flamands; que la plupart de leurs tableaux historiques sont aussi durs et manquent de naturel autant que leur

musique; et que l'on ne saurait disculper la plupart de leurs tableaux, de pécher par un coloris outré. » (1)

L'organe du sens des couleurs est généralement très-développé chez les chinois, c'est à cette organisation qu'il faut attribuer leurs arcades sourcilières fortement tirées en haut, surtout à la moitié externe. Tout le monde sait jusqu'à quel point ils sont prodigues de couleurs, et il paraît démontré qu'ils surpassent toutes les nations de l'Europe dans l'art de la teinture.

Les degrés différents d'activité des organes des localités, de la constructivité, du coloris, déterminent le goût de ceux qui font des collections d'objets d'art, ou qui s'érigent en critiques. Tel peintre jugera très-sévèrement un tableau qui péche par le coloris, tandis que tel autre s'occupera peu de cet objet, pourvu que le dessin soit correct. Cette différence dans le jugement vient de ce que l'un est doué du sens des rapports des couleurs, tandis que l'autre possède l'organe des arts.

XXVII. *Organe du sens des localités, sens du rapport de l'espace; Gall.*
Organe de la Localité; Spurzheim.

Gall, poussé par son goût pour l'histoire naturelle, parcourait souvent les bois, dans le désir de faire la chasse aux oiseaux; ce goût était favorisé par une adresse naturelle qui, presque constamment, le faisait arriver au succès auquel il aspirait. Mais il éprouvait chaque jour

(1) Gall, organologie, etc., tome V, page 88.

une difficulté qui le désespérait; c'est qu'il ne pouvait, qu'à grande peine, retrouver les filets et les piéges qu'il avait tendus; c'était en vain qu'il faisait des incisions aux arbres, qu'il plantait des branches en terre, et qu'il employait d'autres moyens pour arriver à reconnaître les lieux qu'il avait parcourus, il se trompait encore fréquemment, et il perdait sa chasse et les objets qu'il y avait employés. Cette difficulté à se reconnaître, le forçait à amener avec lui un de ses condisciples nommé Scheidler, qui possédait au contraire une grande mémoire locale. Ce jeune homme dont les facultés étaient d'ailleurs fort médiocres, avait une étonnante facilité pour reconnaître les lieux par où il avait passé, il allait toujours droit au filet que l'on cherchait, quel que fût le nombre qu'on en eût placé Gall frappé de cette disposition remarquable, lui demandait souvent comment il s'y prenait pour s'orienter si sûrement; il répondait à sa question, en lui demandant comment il faisait lui-même pour s'égarer partout.

Dans l'espoir d'acquérir un jour des notions plus exactes sur ce sujet, Gall moula la tête de ce jeune homme. Bientôt il prit des informations, pour découvrir des personnes qui se distinguaient par la même faculté. Le grand paysagiste Schœnberger lui raconta que dans ses voyages, il avait l'habitude de ne faire qu'un croquis très-peu détaillé des contrées qui l'intéressaient, et que plus tard, lorsqu'il entreprenait de rendre ce paysage, chaque arbre, chaque broussaille, chaque pierre un peu considérable, se retraçaient à sa mémoire. Gall moula la tête de ce peintre, et la plaça à côté de la première.

A cette époque, vivait M. Meyer, auteur du roman de

Dia-na-Sore; cet homme ne trouvait de jouissances que dans une vie errante; tantôt il allait d'une maison de campagne à une autre, tantôt il s'attachait à quelqu'homme riche, pour faire avec lui des voyages de long cours; il avait une facilité étonnante pour se rappeler les différents lieux qu'il avait vus. Gall fit la connaissance de ce personnage, et il obtint de lui mouler la tête; elle fut aussitôt placée à côté des deux autres. Ces trois têtes offraient entre elles de grandes différences sous beaucoup de rapports, mais Gall fut frappé de la singulière forme qu'avait, dans toutes trois, la portion du front placée immédiatement au-dessus des yeux, à côté de l'organe de l'éducabilité. Toutes les trois offraient deux grandes proéminences, qui commençaient au côté externe de la racine du nez, et s'élevaient obliquement, en s'écartant, jusque vers le milieu du front. Ces remarques conduisirent aussitôt Gall à penser que la faculté de se rappeler les lieux pourrait bien être le résultat d'une disposition organique du cerveau. Ces recherches se multiplièrent à l'infini, et bientôt il devint incontestable à ses yeux, que l'organe des localités se trouve placé à la partie moyenne du front, et qu'il se présente sous forme de proéminence alongée, s'étendant un peu obliquement, depuis la racine du nez, jusqu'à un pouce et quelquefois un pouce et demi au-dessus des sourcils.

Cet organe existe chez les animaux, mais il ne se trouve pas à la même place que chez l'homme, ce qui tient à ce que beaucoup d'organes, tels que ceux de la musique, du coloris, manquent presque constamment chez eux; il en résulte que l'organe des localités se trouve placé

tout-à-fait en dehors, et sur le côté de la tête. Chez les oiseaux cet organe présente des anomalies qu'un naturaliste habile peut seul se promettre de découvrir : aussi n'entreprendrons-nous point d'exposer toutes les difficultés qui se rattachent à ce sujet.

L'organe des localités existe à des degrés très-différents chez l'homme et chez les animaux. Il est des individus qui s'orientent avec une étonnante facilité dans les villes qui leur sont inconnues, dans les bois, enfin dans tous les lieux qu'ils parcourent. D'autres, au contraire, sont d'une maladresse extrême, et ce n'est qu'à force de patience et d'attention qu'ils parviennent à se rappeler des chemins qu'ils ont parcourus vingt fois.

On voit des animaux, notamment les chiens, qui donnent quelquefois des preuves surprenantes de mémoire locale. Un chien fut transporté en voiture de Vienne en Autriche à Saint-Pétersbourg ; ce chien parvint à s'échapper, et au bout de six mois, il était de retour à Vienne. Nous avons vu un chien, dont le maître réside accidentellement à Metz, qui, par intervalles semble venir lui rendre visite. Il reste avec lui plusieurs jours et retourne à Bar, sa demeure habituelle : ce chien n'est guidé par personne, il semble prendre ses inspirations de lui-même. On transporta un chien de Vienne à Londres, cet animal fut assez habile pour s'attacher à un voyageur qui allait s'embarquer ; arrivé au terme de la traversée, il s'échappe et retourne à Vienne. On pourrait citer mille traits analogues.

On a voulu expliquer ces faits remarquables par l'activité de l'odorat, mais, outre qu'il est des chiens qui ont

un odorat très-obtus, et qui reviennent de très-loin; il est une foule de cas où cette explication est tout-à-fait inadmissible.

On a souvent vu, en effet, des animaux que l'on transportait à de longues distances, enfermés dans des paniers, et qu'on faisait voyager, soit par eau, soit dans une voiture, et qui cependant, dès qu'ils devenaient libres, parvenaient à regagner la demeure de leurs maîtres. D'ailleurs peut-on admettre que des émanations aussi fugitives que celles qui sont produites par le passage accidentel d'un homme sur un chemin soient conservées, sans être détruites par les pluies, les neiges, les vents et autres accidents atmosphériques? L'odorat ne peut donc pas être regardé comme le guide qui dirige l'instinct de l'animal. C'est en outre un fait bien avéré, que le chien ne se rend point à son premier domicile en ligne droite; il erre au contraire, en faisant de nombreux détours, et en prenant souvent un chemin différent de celui par lequel on l'avait enlevé. Ces circonstances rendent donc tout-à-fait inadmissible l'explication qui attribue à l'odorat la faculté qu'ont les animaux de retrouver leurs gîtes. Remarquons encore que les pigeons dont la finesse de l'odorat est loin d'être remarquable, sont assez souvent transportés dans un sac, à travers champs, à des distances considérables, dans une contrée qui leur est absolument inconnue, et que, dès qu'ils sont lâchés, ils retournent immédiatement dans leur colombier, et par le plus court chemin. Ces expériences ont été si souvent faites, qu'il n'est point permis d'élever le moindre doute sur leur exactitude.

C'est sur la connaissance de ce fait qu'était établie autrefois la poste aux pigeons.

Les chats, les chevaux, les faucons et beaucoup d'autres animaux, pourraient nous offrir un grand nombre d'exemples analogues à ceux que nous avons cités.

C'est à l'influence de l'organe des localités, que Gall attribue les voyages d'émigrations de certains animaux qui, à certaines époques, quittent un climat et y reviennent dès que la saison a changé.

Quelques naturalistes philosophes ont voulu expliquer ces migrations par un instinct de prévoyance qui porterait les animaux qui voyagent à quitter la contrée qu'ils habitent, lorsque la saison qui s'avance leur fait craindre de ne plus rencontrer une nourriture suffisamment abondante. Cette raison spécieuse tombe, lorsqu'on remarque que les corbeaux, que les rennes, se dirigent vers les pays qui vont être prochainenent couverts de neige; que les hirondelles reviennent à une époque où le froid ne leur permet point de trouver facilement les insectes qui servent à les nourrir. A cette observation il faut encore ajouter que si c'était l'inclémence de la saison qui inspirât aux animaux voyageurs le penchant à émigrer, on ne concevrait pas pourquoi, pendant les froids les plus rigoureux, les moineaux, les perdrix, etc., ne se retireraient point aussitôt vers les contrées méridionales. On a souvent vu ces animaux périr par le froid, et cependant aucun d'eux ne songeait à s'éloigner. Il faut donc qu'un instinct dépendant de l'organisation produise cette remarquable différence entre les animaux émigrants et les animaux sédentaires : Gall n'hésite point à en rapporter la cause

à la présence de l'organe des localités chez les uns, et à son absence chez les autres.

L'organe des localités donne à l'homme la faculté de juger les rapports de l'espace, il lui fournit les moyens de s'orienter; il détermine ce qu'on appelle le coup-d'œil. Cette faculté est très-utile à l'officier. Lorsqu'un général en chef manque du sens des localités, il a besoin d'un aide-de-camp qui en soit éminemment doué. C'est ainsi, dit-on, que Villars suppléait à cette faculté qui manquait à Turenne. C'est encore en vertu de cette faculté que l'esprit de l'homme parcourt l'espace infini dans lequel roulent les mondes. Si le sens des mathématiques se joint à l'organe des localités, l'astronome calcule avec une étonnante facilité les distances et les mouvements des astres. Les têtes de tous les astronomes célèbres sont remarquables par le développement de ces deux organes. On peut s'en assurer en examinant la tête de Képler, de Galilée, de Newton, de Ticho-Brahé, de Descartes, de Laplace, etc.

Le sens des localités combiné avec celui des arts et des couleurs produit le peintre paysagiste; nous nous sommes déjà expliqués sur ce point dans une de nos précédentes leçons.

Lorsque le sens des localités est très-actif, il en résulte une propension à changer de lieux, un goût prononcé pour les voyages. Les individus oisifs et ignorants se laissent aller facilement au vagabondage. Les domestiques ainsi organisés ne restent ordinairement pas très-long-temps au service des mêmes personnes. Le dévot se fait missionnaire, le naturaliste court explorer les contrées éloignées;

l'un de mes amis pousse si loin cette passion, qu'il a déjà fait trois fois le tour du monde, et les dangers nombreux qu'il a courus n'ont point émoussé son désir de voyager.

Cook, Christophe Colomb, Vasco de Gama et tous les voyageurs célèbres dont Gall a pu examiner la tête ou les bustes en plâtre, avaient tous l'organe des localités très-développé.

La passion des voyages peut aller jusqu'à la manie. Entre autres exemples, Gall cite l'histoire d'un homme qui se trouvait très-mal à l'aise toutes les fois qu'il était obligé de rester plus de deux ou trois jours dans le même endroit. Il employait toute l'année à parcourir la plus grande partie de la Saxe, de la Lusace et de la Silésie. Il avait son étape fixe pour chaque jour; il allait voir tous les propriétaires, auxquels il faisait des compliments de leurs parents et amis: les yeux fermés, et le corps immobile, il racontait jusqu'aux plus petits détails de son voyage avec une volubilité étonnante (1).

Lorsque l'organe des localités a un haut degré de développement, il donne aux rêves une direction qui se rapporte aux voyages: l'on parcourt des contrées brillantes, l'on voit les pays les plus lointains, et, chose remarquable, l'on s'imagine souvent parcourir les espaces en volant.

---

(1) Gall, ouvrage cité, tome IV, page 463.

SEIZIÈME LEÇON.

Organe de la *numération*. — Erreur de croire que le calcul dépend de l'ensemble des facultés intellectuelles. — Historique de la découverte. — Siége de l'organe. — Degrés divers de manifestation. — Exemples remarquables présentés par des enfans. — Du calcul dans l'état de maladie. — Les animaux possèdent-ils le sens du calcul? Opinion de quelques philosophes. — Combinaison du calcul avec d'autres organes.

Sens de l'ordre. Existence douteuse de cet organe. — Manifestation très-active chez quelques idiots.

Mémoire des faits. — Remarques sur les différentes mémoires. — Siége de l'organe. — Développement progressif chez les différens êtres. — De la perfectibilité indéfinie. — De la perfectibilité chez les animaux.

XXVIII. *Sens des rapports des nombres; Gall. De la Numération; Spurzheim.*

L'on est généralement disposé à croire que le talent que l'on manifeste pour les mathématiques en général, dépend des forces intellectuelles prises collectivement: l'on croit que cette étude est la plus propre à exercer le jugement. Rien, dit-on, dans cette science ne nous vient du dehors, tout y est l'ouvrage de l'entendement humain, tout y est une véritable création de l'attention et de la faculté de tirer des conséquences; l'on en conclut qu'il ne saurait exister un organe spécialement destiné au talent du calcul. Les recherches auxquelles nous allons nous

livrer démontreront, nous n'en doutons pas, combien ces assertions sont peu fondées.

Gall étant à Vienne, entendit parler d'un écolier qui était renommé dans toute la contrée par son talent pour le calcul; c'était le fils d'un forgeron, dont l'instruction n'était point supérieure à celle de ses camarades, et qui sur tout autre objet, n'avait rien de remarquable. Gall examina cet enfant qui n'était âgé que de neuf ans, et le soumit en présence d'un nombreux auditoire à des épreuves multipliées. Cet enfant calculait si promptement qu'il terminait son opération, avant que les auditeurs eussent eu le temps de faire le calcul la plume à la main.

Presqu'au même instant, un avocat conduisit à Gall son fils, âgé de cinq ans; il lui témoigna tout son chagrin de ce que cet enfant ne s'occupait exclusivement que de nombres et de calculs, et de ce qu'il lui était impossible de fixer son attention sur autre chose, même sur les jeux de son âge. Gall compara cet enfant avec le premier, et il ne trouva d'autre ressemblance entre leurs têtes, qu'une saillie proéminente placée au-dessus de l'angle externe des yeux; dans l'un comme dans l'autre, l'œil à son côté externe était en quelque sorte couvert par la paupière supérieure.

Ces deux exemples de talent distingué pour l'arithmétique, et la coïncidence de conformation de la même région de la tête, firent naître dans l'esprit de l'observateur, la pensée que le talent pour le calcul pourrait être une faculté fondamentale dépendante d'un organe particulier du cerveau.

Gall se mit aussitôt à la recherche d'hommes distingués par leur talent pour le calcul; il se présenta chez le

conseiller Mantelli, dont l'occupation favorite étaient les difficultés mathématiques; il alla voir le baron de Véga, auteur des tables des logarithmes, et il trouva chez tous deux la même conformation que celle qu'il avait rencontrée chez les premiers individus soumis à son observation. Gall parcourut ensuite les écoles, les grands établissements d'éducation, il visita un grand nombre de familles, et partout il trouva chez les personnes qui se signalaient par leur habileté pour le calcul, la conformation de tête précédemment indiquée. Les faits s'accumulèrent enfin en nombre si considérable, qu'il ne douta plus de la réalité de sa nouvelle découverte.

L'organe du calcul se trouve placé à la partie antérieure de la tempe, au-dessous de l'organe de la mélodie, et en avant de l'organe de la constructivité. Il se présente sous forme de segment de sphère, placé derrière la partie la plus externe de l'arcade orbitaire; il pousse en avant la portion correspondante du sourcil, d'où il résulte que l'œil est couvert par la paupière chez les hommes qui possèdent le sens du calcul à un haut degré.

Cette conformation se trouve, sans exception, chez tous les grands mathématiciens: les bustes de Galilée, de Leibnitz, d'Euler, de Monge, etc., peuvent servir à vérifier l'exactitude de cette assertion.

A défaut d'observation positive, la réflexion aurait dû conduire à l'admission d'un sens capable de concevoir les rapports numériques et l'ensemble des vérités mathématiques. Sans cette faculté l'homme n'aurait jamais pu comprendre les combinaisons des nombres ni les faits qui s'y rattachent.

Il est certains peuples chez lesquels le sens que nous examinons a si peu d'activité, qu'ils n'ont jamais pu compter au-delà de trois. Il existait à Paris, il y a peu d'années, un homme dont l'intelligence, il est vrai, était assez bornée, et qui se trouvait tellement dépourvu de la faculté de combiner des nombres, qu'il lui a toujours été impossible de comprendre que 2 et 2 font quatre, que 2 et 1 font 3. Gall moula la tête de cet homme, et il la trouva remarquable par l'absence presque complète de l'organe de la numération.

On voit au contraire, d'autres individus qui, dès l'âge le plus tendre et sans avoir été conduits par l'éducation, développent un talent prodigieux pour le calcul. Plusieurs journaux ont rapporté dans le temps, l'histoire d'un jeune garçon de sept ans, nommé Devaux, qui avait la passion de se rendre à toutes les foires, pour faire les comptes avec des marchands ou les rectifier, lorsqu'ils s'étaient trompés dans leurs calculs; il éprouvait un grand plaisir lorqu'il leur prouvait qu'ils avaient commis une erreur. Le jeune Bilden, de Devonshire, âgé seulement de douze ans, fut soumis à des exercices nombreux en présence d'un grand nombre de personnes notables de l'Angleterre; cet enfant calculait avec une vitesse étonnante, et tous les problèmes qu'on lui proposait étaient résolus sur-le-champ; il était fils d'un pauvre ouvrier d'Exeter, père de neuf enfants.

L'on a vu pendant quelque temps, à Paris, le jeune américain Colborn, que les papiers publics d'Amérique, d'Angleterre et de France, ont signalé comme un des phénomènes les plus étonnants qu'ait offerts l'intelligence

sous le rapport du calcul. Cet enfant n'avait que sept ans, lorsque son père s'aperçut de sa prodigieuse facilité pour le calcul. L'attention qu'elle excita, et l'exercice auquel on livra cet organe, donnèrent en plusieurs mois à cette faculté une activité surprenante. Colborn répondait avec tant de promptitude aux questions d'arithmétique qu'on lui posait, qu'il semblait le faire de mémoire. Un jour une personne demanda à cet enfant combien d'heures il y avait en 26 ans 11 mois et 3 jours? Il répondit sans hésitation 226,992. La personne qui lui avait fait cette question s'étant trompée dans le calcul qu'elle avait fait de son côté, crut que c'était Colborn qui avait commis la faute, mais celui-ci, après un moment de réflexion, assura que son calcul était juste : on refit l'opération, et il se trouva qu'il avait raison. La personne qui questionnait l'enfant avait oublié dans son calcul la différence des années bissextiles, et avait supposé les onze derniers mois de trente jours chacun.

Cet oubli rappelle une anecdote du même genre. On amena à d'Alembert un petit pâtre qui avait aussi une étonnante facilité de calculer. Mon enfant, lui dit d'Alembert, voilà mon âge; combien ai-je vécu de minutes? L'enfant se retira dans un coin de la chambre, cacha son visage dans ses mains, et vint un moment après répondre à d'Alembert, qui n'avait pas encore achevé le calcul qu'il avait entrepris la plume à la main; il l'achève : les deux résultats n'étaient pas d'accord. L'enfant retourne dans son coin, refait son calcul, et revient en assurant qu'il ne s'est pas trompé; d'Alembert vérifiait le sien. Mais, Monsieur, dit tout-à-coup l'enfant, avez vous songé aux

années bissextiles? d'Alembert les avait oubliées, et le petit pâtre avait raison (1).

Les journaux citent fréquemment des exemples analogues à ceux que nous venons de rapporter, et l'ouvrage de Gall en contient un assez grand nombre que nous aurions pu extraire, mais auxquels nous nous contentons de renvoyer. Il suffit de citer les noms des Pascal, des Lalande, des Bernouilli, des Ticho-Brahé, des Euler, etc., pour indiquer combien il nous serait facile de multiplier les preuves qui démontreraient que tous les mathématiciens nés, manifestent de très-bonne heure la faculté de concevoir les difficultés du calcul, et qu'ils sont entraînés à s'y livrer par un penchant impérieux.

L'état de maladie diminue ou quelquefois développe le talent de calculer. On a souvent vu des hommes qui, après un dérangement grave dans leur santé, avaient perdu presque complètement la faculté de calculer. Chez d'autres, au contraire, cette faculté devient plus active, lorsqu'ils sont sous l'influence d'une excitation morbide. Cette faculté se conserve même quelquefois la dernière, et l'on a vu des moribonds, tout-à-fait insensibles aux questions pressantes qu'on leur adressait, répondre juste, lorsqu'il s'agissait de calcul. M. de Lagny, géomètre distingué, était sur le point d'expirer lorsque Maupertuis lui demanda quel est le carré de 12 : le mourant répondit sans hésiter 144.

Lorsque l'organe du calcul coexiste avec l'organe de la constructivité, on possède l'aptitude nécessaire pour de-

(1) Gall, ouvrage cité, tome V, page 139.

venir un bon architecte ou un excellent constructeur de machines industrielles ; avec l'organe des localités il produit des géographes et des astronomes, etc., etc.

Plusieurs philosophes se sont demandé si les animaux ont une idée des nombres. Georges Leroy et Dupont de Nemours prétendent que cette faculté ne leur est point étrangère ; ce dernier assure même que la pie sait compter jusqu'à neuf. L'on croit généralement que la poule compte ses œufs, et la chienne ses petits, et l'on s'appuie pour le démontrer, sur ce qu'elles s'aperçoivent de suite de l'enlèvement de l'un d'eux : mais, si l'on observe que chaque jour, lorsque nous nous trouvons dans une société peu nombreuse, nous remarquons de suite si quelqu'un s'est retiré, quoique nous n'ayions point compté le nombre des personnes, l'on est conduit à croire que c'est probablement à la même impression qu'il faut attribuer la remarque que font les animaux de l'absence d'un de leurs petits. Nous ne pensons point qu'il existe de preuves positives de la présence du calcul chez d'autres êtres que chez l'homme.

XXIX. *Sens de l'Ordre ; Spurzheim.*

L'on est souvent frappé du désordre au milieu duquel semblent se complaire certaines personnes, ou bien de la régularité, de l'ordre qu'apportent d'autres individus dans toutes leurs actions et dans la distribution des objets qui leur appartiennent. Ces observations n'ont point échappé à Gall, aussi admettait-il que l'esprit d'ordre doit être rapporté à une faculté fondamentale particulière, et par conséquent aussi, à un organe particulier. Il crut pen-

dant assez long-temps que l'esprit d'ordre devait être considéré comme une modification du sens des localités, mais il ne tarda point à reconnaître qu'il est des hommes qui, poussés par l'organe dont nous venons de parler, passent leur vie à courir le monde, et qui cependant sont à peine sensibles au désordre le plus repoussant. Malgré cette remarque, Gall avoue qu'il n'avait pu recueillir un assez grand nombre de faits pour justifier une opinion sur l'admission du siége de cet organe. Spurzheim a mis moins d'hésitation, et il a cru, d'après ses recherches, pouvoir établir que l'organe de l'ordre aboutit à la partie externe de l'arcade sourcilière, entre ceux du coloris et de la numération.

L'esprit d'ordre va quelquefois jusqu'à la passion, même chez les idiots. Le prétendu sauvage de l'Aveyron, élevé dans l'institution des sourds-muets de Paris, possédait le sentiment de l'ordre au plus haut degré; c'était pour lui une sorte de supplice de voir déranger les objets même les plus usuels; il courait aussitôt pour les remettre à leur place première. Spurzheim vit à Édimbourg une demoiselle, idiote sous beaucoup de rapports, chez laquelle l'amour de l'ordre était très-actif; elle évitait la chambre de son frère à cause du désordre qui y régnait. Il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui sont sans cesse occupées à l'arrangement des objets qui les entourent, et qui quelquefois les déplacent pour avoir le plaisir de les remettre en ordre.

Cette faculté fait naître le désir de posséder des collections, elle détermine le goût de la propreté, et contribue par suite à donner plus de facilité à la mémoire.

XXX. *Mémoire des choses, mémoire des faits, sens des choses, éducabilité, perfectibilité; Gall. Faculté des phénomènes; Spurzheim.*

Après avoir découvert un signe à l'aide duquel l'on peut distinguer les individus qui ont une grande facilité pour apprendre par cœur, Gall ne tarda point à s'apercevoir que ce signe n'indiquait pas chaque espèce de mémoire. Il est en effet des personnes qui retiennent admirablement bien par cœur, d'autres qui se rappellent avec une grande facilité les lieux qu'elles ont parcourus; quelques-unes répètent sans faute un morceau de musique qu'elles ont entendu une ou deux fois seulement, d'autres enfin, se souviennent des nombres, des dates, etc.: aucune d'elles, ou très-rarement, ne réunit en sa personne les différentes mémoires. Cette remarque avait déjà été faite par les philosophes, aussi distinguaient-ils deux espèces de mémoire qu'ils désignaient sous les noms de *memoria realis* ou faculté de retenir les choses, de *memoria verbalis* ou faculté de retenir les mots, les noms, d'apprendre par cœur de longs passages; on avait également observé que l'une de ces mémoires peut exister sans l'autre, et cependant les philosophes avaient continué à considérer la mémoire comme une faculté unique, indivisible.

Après avoir fait ces diverses remarques, Gall sentit bientôt que la dénomination *mémoire des choses* ne renfermait pas toute la sphère d'activité de la faculté dont nous nous occupons; il vit que les personnes douées de cette mémoire ont en général la conception prompte, une

étonnante facilité à saisir les sujets dont elles s'occupent; qu'elles ont un grand désir de savoir, de s'instruire, d'examiner toutes les branches des connaissances humaines; qu'elles se sentent ordinairement une vocation prononcée pour l'enseignement, et que, à moins que des facultés supérieures ne les soutiennent, elles se laissent facilement entraîner à adopter les opinions des autres, à embrasser toutes les doctrines nouvelles, à se modifier d'après les usages et les circonstances dont elles sont environnées. Ces raisons déterminèrent Gall à changer la dénomination de *mémoire des choses*, en celle de *sens des choses*, *sens d'éducabilité*, *de perfectibilité*.

Cet organe se trouve placé à la partie antérieure du front, au-dessus et un peu en dedans de l'organe des localités. Lorsqu'il est développé, il fait saillir le front au-dessus de la racine du nez et des orbites. Chez les individus qui n'ont qu'un faible développement de cet organe, le front est au contraire aplati et quelquefois déprimé dans cette région. C'est sur le développement plus ou moins considérable de cet organe, que se trouvait établi le système de Camper.

Les animaux les moins capables d'éducation ont les parties cérébrales mentionnées très-petites. De là l'aplatissement absolu de leur tête : tels sont les poissons, les grenouilles, les serpents, les crocodiles, etc. Chez les animaux d'un ordre plus relevé, le front est beaucoup moins aplati, et il s'élève progressivement jusqu'à acquérir les caractères qui appartiennent à l'espèce humaine. C'est ce que l'on peut facilement constater en examinant les têtes du blaireau, de la loutre, du castor, du loup,

du renard, du chien lévrier, du chien barbet, des singes, etc.

Parmi les différents individus de la même espèce, on trouve de nombreuses modifications de développement de l'organe de l'éducabilité, aussi remarque-t-on que l'éducation n'a pas le même empire sur tous : il est des chiens, des chevaux, des singes, qui conçoivent et exécutent promptement ce qu'on leur enseigne, tandis que d'autres offrent une indocilité invincible. Si l'on examine la conformation de ces différents êtres, on trouvera que les premiers ont le sens de l'éducabilité beaucoup plus prononcé que les derniers.

Les jeunes animaux et notamment les enfants ont le front très-développé, comparativement aux autres parties de la tête, aussi est-il fortement bombé et proéminent au-dessus de la racine du nez. Cette disposition nous explique pourquoi, dans le jeune âge, l'on apprend et l'on retient avec une facilité prodigieuse, facilité qui va en diminuant à mesure que l'on avance en âge, et qui finit par s'éteindre chez les vieillards; de là la précision étonnante, avec laquelle il se rappelle des détails qui l'avaient frappé dans son enfance, et oublie des choses qui se sont passé la veille.

Il ne faut pas confondre la perfectibilité générale et indéterminée dont nous nous occupons, avec la perfectibilité déterminée et particulière à chaque faculté fondamentale. Chaque organe est sans doute susceptible d'acquérir plus de force et de développement sous l'influence de l'éducation, et d'un exercice fréquemment répété; mais cette perfectibilité reste constamment bornée aux seuls objets qui sont du ressort d'un organe particulier. Le sens de

l'éducabilité ou de la perfectibilité s'étend au contraire à toutes les choses non comprises dans la sphère d'activité des organes particuliers.

L'homme étant destiné à accomplir la mission la plus importante de tous les êtres qui existent à la surface de la terre, devait nécessairement posséder au plus haut point le sens de la perfectibilité, aussi l'a-t-on vu s'élever progressivement de l'état sauvage à une civilisation très-avancée, en passant par tous les degrés d'une perfection croissante. Cette amélioration dans la situation morale et intellectuelle de l'homme, a souvent fait demander si sa perfectibilité était indéfinie. Il est sans doute fort difficile de répondre à cette question; toutefois nous ne craignons pas de répéter avec un philosophe du dernier siècle, que *les organes étant finis, ils ne sauraient produire l'infini.* Cette raison puissante nous détermine à admettre en principe que la perfectibilité ne saurait être indéfinie; mais nous nous empressons de reconnaître aussitôt que la pensée ne saurait entrevoir aujourd'hui les bornes imposées à l'esprit humain.

Les animaux peuvent aussi acquérir un certain degré de perfectibilité; mais il existe entre eux et l'homme, cette différence immense, que l'individu seul est perceptible et non l'espèce. Une pensée conçue par un seul homme, est souvent le germe d'un progrès immense pour l'espèce humaine. Chez les animaux, l'individu perfectionné n'a aucune influence sur les autres êtres de sa race; tout meurt avec lui, et ce n'est jamais que par la puissance de l'homme qu'un autre individu se perfectionne de nouveau. Toutefois les animaux acquièrent une

expérience qui les éclaire dans l'accomplissement de plusieurs de leurs actes habituels. L'on sait que les vieux renards découvrent promptement les piéges qu'on leur tend. Les vieux chiens sont infiniment plus habiles à la chasse que les jeunes. La plupart des autres animaux profitent évidemment des leçons de l'expérience, et leurs actions se modifient en raison des différentes épreuves qu'ils ont été dans le cas de subir. Les animaux n'obéissent point, comme l'ont pensé quelques philosophes, aux lois d'une aveugle nécessité : il est évident qu'ils sont doués d'une perfectibilité dépendante du raisonnement, sans quoi tous leurs actes et tous leurs ouvrages offriraient une uniformité absolue; ils travailleraient constamment de la même manière; ils commenceraient toujours et ils finiraient comme ils ont toujours commencé et fini.

Or, il n'en est point ainsi. L'homme ou les circonstances déterminent des changements notables dans l'accomplissement des actes des animaux; et ces changements sont dans un rapport parfait avec l'exigence de la situation. Si vous faites un trou à la toile d'une araignée, elle refait la partie déchirée et ne recommence pas une nouvelle toile. Si l'on perce, d'un ou plusieurs trous, le nid d'une penduline, l'oiseau le répare à l'instant même avec une sagacité étonnante; lorsqu'une hirondelle pose son nid dans une maison, elle en varie constamment la construction en raison des localités, etc., etc.

Le développement plus ou moins grand de l'organe du sens de l'éducabilité est, selon Gall, la cause principale qui détermine ou empêche l'état de domesticité chez les animaux. Long-temps on a pensé que c'est à la supériorité

de son intelligence que l'homme doit d'avoir dompté et réduit à l'esclavage les animaux qui lui ont paru les plus utiles; mais s'il était vrai que ce fut à la force intellectuelle seule que l'homme dut d'avoir dompté le taureau, l'étalon et le verrat, pourquoi nous, dont les connaissances sont plus étendues sur les mœurs et les habitudes des animaux que ne l'étaient celles de nos aïeux, sommes-nous également incapables de réduire à l'état de domesticité le chamois, le renard, le canard sauvage, etc.? Mille fois on a essayé d'élever avec des pigeons domestiques, de jeunes pigeons sauvages; on a pris des soins infinis pour éteindre dans des générations successives l'instinct de la liberté, et l'on n'y est jamais parvenu.

Depuis long-temps on a essayé d'apprivoiser la perdrix, les canards sauvages, les faisans, en donnant à couver les œufs de ces animaux à des poules ou à des canes communes, et toujours l'on a remarqué que les petits s'envolaient dès que la force de leurs ailes le leur permettait. On sait également que les sangliers, les loups, les chevreuils, quelqu'apprivoisés qu'ils soient, cherchent à s'échapper du moment où leurs penchants naturels ont acquis tout leur développement.

Si l'on cherche à se rendre compte des causes qui déterminent une différence si grande entre les animaux, on trouve bientôt que c'est à l'organe de l'éducabilité qu'il faut l'attribuer. Il suffit, pour s'en assurer, de comparer la tête du sanglier avec celle du cochon, la tête du chamois avec celle de la chèvre, les têtes de l'hyène, du chacal, du loup, avec celles des différentes espèces de chiens; la tête du chat sauvage avec celle du chat do-

mestique; la tête du pigeon sauvage avec celle du pigeon domestique, etc., etc.; et toujours on trouvera que la région du cerveau et du crâne, occupée par l'organe de la perfectibilité, est sensiblement plus élevée, plus bombée, dans l'animal domestique que chez l'animal sauvage, dont la tête offre toujours un aplatissement ou une dépression plus ou moins considérable.

XXXI. *Sens du temps; Gall.*
Organe du temps; Spurzheim.

Gall pense que la faculté de retenir les dates doit être attribuée à une modification d'action de l'organe du calcul. Quoique cette opinion nous paraisse fort juste, nous n'en suivrons pas moins la classification de Spurzheim, afin de ne pas intervertir l'ordre adopté jusqu'à ce moment.

On remarque fréquemment des personnes qui ont une grande facilité pour retenir les dates et les époques; elles savent le jour des naissances, des mariages, des décès, l'époque de tous les événements, même les moins remarquables. Elles commencent toujours leur récit par l'indication de l'année ou du jour où l'événement s'est passé. Les hommes doués de cette disposition, s'occupent de chronologie, et l'on a vu, sous ce rapport, des individus doués d'une érudition immense. Le jésuite Denis Petau, se fit en ce genre, un nom qui éclipsa celui de presque tous les savants de l'Europe.

Le sens du temps permet de régler avec exactitude les actes de la vie, même ceux qui, jusqu'à un certain point,

semblent indépendants de notre volonté. Il est des personnes qui, en se couchant, sont capables de fixer exactement le temps qu'elles veulent dormir, et se réveillent précisément au moment qu'elles avaient marqué.

Il arrive souvent dans l'aliénation mentale, comme dans d'autres maladies graves, que l'idée du temps est complètement abolie. Lorsque les malades se rétablissent ils commencent à compter le temps du moment où ils ont recouvré le sentiment distinct de leur existence.

Après vingt-sept années de réclusion et de manie, une dame éprouva une révolution favorable au moral. Au moment de la cessation de son délire, elle parut sortir d'un rêve profond, et demanda des nouvelles de deux enfants en bas-âge qu'elle avait avant son aliénation; elle ne pouvait concevoir qu'ils fussent mariés depuis plusieurs années (1).

Les animaux conçoivent-ils la mesure du temps? Les opinions sont controversées sur ce point. Buffon pense qu'ils n'ont aucune notion du passé ni de l'avenir. Georges Leroy et Gall pensent au contraire, que les animaux jugent les différentes phases des temps; ils s'appuient sur ce qu'on les voit se lever à certaines heures, pour manger ou pour satisfaire à d'autres besoins. Les chiens, ceux surtout qu'on a coutume de mener à la chasse à une certaine heure, annoncent le momentdu départ par des cris d'impatience toutes les fois qu'il est retardé. Qui ne sait que tous nos animaux domestiques connaissent

---

(1) Pinel, ouvrage cité, page 88.

avec exactitude le moment où ils ont coutume de recevoir leur manger ?

Spurzheim pense que l'organe du temps se trouve placé au-dessus de l'organe du coloris et entre l'organe des localités et celui de la mélodie.

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

Indépendance du talent pour la musique de la finesse de l'ouïe. — Preuves. — Origine de la découverte. — Remarque sur quelques grands musiciens. — Siége de l'organe. — Manifestation extérieure. — Talents précoces pour la musique. — Causes de la différence entre les compositeurs et les exécutants. — Du sentiment de la musique chez les animaux. — Monomanie musicale chez l'homme.

Mémoire des mots. — Historique de la découverte. — Exemples d'activité de cette faculté dès l'âge le plus tendre. — Siége de l'organe. — Conformation particulière des yeux. — Exemples remarquables de mémoire. — Influence de quelques maladies sur cette faculté. — Du langage et des langues. — Du langage chez les animaux.

XXXII. *Sens des rapports des tons, talent de la musique; Gall.*
Organe de la Mélodie; Spurzheim.

L'on pense généralement que le talent musical de l'homme tient à la délicatesse de son oreille. Cette erreur commune se trouve déjà réfutée par la preuve, plusieurs fois réitérée, que c'est le cerveau qui sent et qui juge, et non point les organes des sens. Mais des démonstrations plus concluantes peut-être, vont détruire jusqu'au moindre doute. Remarquons en effet qu'il est un grand nombre d'animaux qui possèdent une oreille plus fine que celle de l'homme et qui ne manifestent aucune aptitude

musicale ; il existe des oiseaux qui ne chantent pas et qui sont doués d'une oreille aussi fine que celle des oiseaux chanteurs : parmi ceux-ci, la femelle qui ne chante jamais, est cependant douée d'une oreille aussi délicate et des mêmes organes auditifs que le mâle.

L'on a prétendu que l'absence du talent musical tenait à l'inégalité de force existante entre les deux oreilles ; cette opinion, soutenue par Buffon et Cabanis, se trouve chaque jour réfutée par des faits incontestables. Les recherches ont en effet démontré que l'on rencontre difficilement un individu qui ait les deux oreilles également bonnes ; Gall cite un célèbre maître de chapelle à Manheim, nommé Holzbauer, qui était sourd d'une oreille, qui entendait très-mal de l'autre, et qui, malgré cela, composa de la musique très-harmonieuse. Plusieurs auteurs dignes de foi citent des faits analogues. Nous connaissons M. R....., sourd depuis l'enfance la plus tendre, et qui aime passionnément la musique. La perte de l'ouïe est si complète chez lui, qu'il n'entend pas même le bruit du canon. Lorsqu'il va au spectacle, il pose à plat ses pieds contre la balustrade qui sépare l'orchestre du parquet ; les vibrations produites par la musique lui sont transmises de cette manière, et il parvient ainsi à juger non-seulement le genre de musique que l'on exécute, mais encore quel est l'auteur du morceau que l'on joue. On sait encore que Bethoven, devenu sourd, composait de l'excellente musique, et qu'il jugeait le mérite de l'exécution par les vibrations que les corps environnants lui transmettaient. Ces exemples étonnants doivent démontrer de la manière la plus incontestable que c'est le cerveau qui perçoit les

sensations musicales, qui les juge, et que l'oreille n'est que l'intermédiaire par lequel les impressions lui sont transmises, intermédiaire qui n'est pas même indispensable.

Voici comment Gall fut conduit à la découverte de l'organe de la mélodie.

Un jour on lui montra une jeune demoiselle, nommée Bianchi, âgée d'environ cinq ans, et qui avait une mémoire extraordinaire pour la musique. Gall ne découvrit rien dans la conformation de la tête de cet enfant qui pût lui faire reconnaître le talent qu'elle possédait. Les parents étonnés manifestèrent à Gall leur doute sur l'exactitude des observations qu'il prétendait avoir faites précédemment : Gall à cette époque croyait encore que la mémoire était une faculté générale qui s'appliquait à tous les objets : cependant cet enfant n'avait une mémoire remarquable que pour la musique, sous d'autres rapports il était d'une intelligence ordinaire. Ce fait était trop saillant pour que son ardente curiosité n'en fût point excitée ; aussi, dès ce moment, il se livra à des recherches suivies sur les différentes espèces de mémoire, et en très-peu de temps il eut connaissance d'un nombre considérable de personnes qui avaient une mémoire excellente pour certains objets et très-faible pour d'autres. Ces observations lui firent accroître le nombre de ses dénominations pour la mémoire, et il fut conduit à admettre un sens des rapports des tons.

Après ces recherches, Gall réfléchit au moyen de découvrir l'organe qui détermine le talent musical : il se rendit près d'un grand nombre de musiciens de mérite, il examina leurs têtes avec attention, moula la plupart

d'entr'elles, et finit par remarquer une saillie très-prononcée à la partie latérale et externe du front, au-dessus de la fin du sourcil. Gall se rendit près de Béthoven, de Mozart fils, de Kreibig et de plusieurs autres musiciens célèbres, et il trouva chez tous, admirablement bien développé, le signe qu'il avait récemment reconnu. Pour mieux constater sa découverte, il voulut en faire la contre-épreuve. Il rechercha des enfants et des adultes qui n'avaient aucune disposition pour la musique, dont quelques-uns même manifestaient de l'antipathie pour cet art, et il trouva chez eux, au lieu d'une saillie, un aplatissement marqué à l'endroit où est placé l'organe de la musique. Dès-lors Gall ne douta plus de l'exactitude de sa découverte, et il la professa publiquement dans ses cours.

L'organe de la musique se trouve situé au-dessus de l'angle externe de l'œil, immédiatement après celui de l'ordre; il s'élargit vers les tempes, et détermine l'ampleur du front, que l'on trouve beaucoup plus considérable chez les musiciens que chez les personnes qui ne le sont pas. Ce n'est point constamment sous forme de saillie alongée que se présente l'organe de la musique, on le voit quelquefois former une proéminence pyramidale dont la base est appuyée au-dessus de l'œil, dont la pointe s'étend sur le bord extérieur et antérieur du front jusqu'à la moitié de la hauteur. Il résulte de cette conformation, que les musiciens ont la partie antérieure du front ou très-large ou carrée. Gall a trouvé que Mozart, père et fils, Michel Haydn, Paër, les frères Nadermann, Dussek, Marchesi, Viotti, Blasius, Daleyrac, Delavigne, Zumsteeg,

Crescentini, servent d'exemples de la première conformation, tandis que Bethoven, Lafont, Neukom, Joseph Haydn, J.-J. Rousseau, Benucci, Grétry et Gluck, montrent la seconde.

La faculté musicale étant, ainsi que nous venons de le démontrer, le résultat d'une disposition organique, il survient quelquefois un développement prématuré qui donne naissance à un talent précoce: l'on cite de fréquents exemples de musiciens remarquables dès l'âge le plus tendre. Gall rapporte plusieurs faits qui méritent d'être signalés.

« A peine Hændel eut-il commencé à parler, qu'il essaya de composer de la musique; son père éloigna de la maison tous les instruments, mais il trouva bientôt le moyen de s'exercer; à l'âge de dix ans, il composa une suite de sonates à trois parties. Piccini, dès sa plus tendre enfance, montra un goût tellement décidé pour la musique, qu'il ne pouvait voir un clavecin sans tressaillir. Mozart père parcourut l'Europe dès l'âge de six ans, jouant du piano, non-seulement avec une grande force d'exécution, mais avec ame, avec goût. Mozart fils étudia, dès l'âge de douze ans, la composition sous le fameux Streicher. Un autre prodige, c'est le jeune Desales, enfant de douze à treize ans, qui a joué un concerto de violon, hérissé de difficultés, avec une vigueur et une adresse tout-à-fait extraordinaires; cet enfant sentait vivement ce qu'il exécutait, son style était large et plein de verve. Mademoiselle Bills, de Bruchsal, âgée alors de sept ans, commença à prendre des leçons de musique de son père, vers la fin de décembre 1799, et dès le mois d'avril 1800, elle se fit entendre à Paris. Crotsch annonçait, dès l'âge

de deux ans, un talent extraordinaire pour la musique. Crouchby jouait du clavecin dès l'âge de trois ans, et donnait des marques d'improbation à chaque touche fausse; à l'âge de six ans, c'était un virtuose. Tout le monde connaît les frères Pixis, de Manheim, et beaucoup d'autres génies précoces du même genre. » (1)

L'organe de la musique présente des modifications sensibles, soit chez l'homme, soit chez les oiseaux. La musique de Mozart, de Pergolèse, de Cimmarosa, etc., a un caractère tout différent de celle de Gluck, de Haydn, de Boyeldieu, de Spontini, de Méhul, de Rossini, etc.: ces différences sont déterminées par le plus ou moins de développement d'autres organes qui coexistent avec celui de la musique. Lorsque l'organe de la mélodie est développé en même temps que l'organe de la destruction, on voit naître une prédilection marquée pour la musique guerrière; lorsqu'il existe avec un développement considérable de l'organe de la théosophie, il fait naître un goût prononcé pour la musique d'église, etc. Les musiciens qui voudront s'examiner en appliquant ces principes, se rendront facilement compte de leur goût individuel et du caractère propre de leur composition.

Lorsqu'un homme est capable de déduire les lois de la composition des vibrations sonores, et des rapports des tons, et qu'il est doué en même temps de l'organe du calcul bien développé, il arrive à produire des compositions musicales; celui au contraire, qui ne possède que

---

(1) Gall, ouvrage cité, tome V, page 108.

l'organe de la mélodie, pourra exécuter parfaitement, être un musicien de beaucoup de goût, mais il ne sera jamais compositeur.

Certains peuples sont signalés par leur talent naturel pour la musique. On sait que les Allemands, les Italiens, les Bohémiens, les Espagnols, se sont acquis une réputation méritée. Les Français, les Anglais, les Nègres, sont au contraire, généralement fort médiocres sous le rapport musical.

Nous avons déjà fait remarquer que beaucoup d'oiseaux possèdent l'organe de la musique, et qu'ils le manifestent par des chants souvent fort harmonieux; mais, chose remarquable, il n'y a pas un seul mammifère doué du sens de la musique, au point d'être capable de chanter ou seulement de répéter les airs qu'il entend; aussi voit-on les crânes de ces animaux avoir beaucoup moins de largeur que celui de l'homme, dans la région latérale du front; il en résulte que leurs yeux sont déjetés en dehors et placés latéralement. Toutefois, certains animaux ne sont pas complètement dépourvus du sentiment de l'harmonie des tons; l'éléphant, et quelquefois des chiens, paraissent écouter la musique avec intérêt. Des chameaux, des ânes, des mulets et même des bœufs, supportent mieux la fatigue de leur travail accoutumé, lorsqu'on leur fait entendre de la musique, ou qu'on leur chante des chansons; beaucoup de personnes ont vu danser en mesure des chiens, des ours, et les chevaux de Franconi ont fait sur ce point l'admiration de toute l'Europe.

Le talent de la musique détermine quelquefois une passion assez violente pour conduire à la monomanie; il

serait facile de citer plusieurs exemples à l'appui de cette assertion. Dans d'autres circonstances, le goût du chant ou de la musique se développe pendant l'état de folie. Une dame, qui habituellement ne chantait jamais, devint aliénée par suite de couches; dans cette situation elle chanta sans discontinuer pendant plusieurs semaines, et quelquefois son chant était singulièrement harmonieux.

L'idiotisme n'exclut pas toujours la faculté musicale. Une fille de quatorze ans chantait avec précision quarante chansons qu'elle savait toutes par cœur; elle était cependant dans un tel état d'idiotisme qu'elle mangeait du plâtre et du charbon, qu'elle rongeait les os comme un chien, et faisait des efforts pour dévorer tout ce qui lui tombait sous la main.

XXXIII. *Sens des mots, sens des noms, mémoire des mots, mémoire verbale; Gall.*
Sens du langage de parole; talent de la philologie; Gall.
Faculté du langage artificiel; Spurzheim.

Gall ayant cru remarquer qu'il existe des personnes qui ont une gande facilité pour retenir les langues, tandis qu'elles ont beaucoup de peine pour se rappeler les noms propres et les mots exprimant les qualités des choses, et *vice versa*, admit deux organes distincts, présidant à ces dispositions. Mais si l'on observe que ces cas exceptionnels peuvent fort bien s'expliquer par des anomalies organiques, on sera disposé, au contraire, à ne reconnaître, comme Spurzheim, qu'un seul organe d'où naîtrait la mémoire des noms et des langues; un exemple peut appuyer l'opi-

nion que nous venons d'émettre : en parlant du sens des couleurs, nous avons cité des hommes dont les organes de la vision ne pouvaient se rappeler avec certitude que deux ou trois couleurs, les autres échappant à leur mémoire avec une étonnante facilité : n'est-il point évident dans ce cas, qu'il n'y a qu'une modification organique qui puisse expliquer cette singularité, puisqu'il n'existe qu'un seul œil, qu'un seul nerf de la vision et qu'un seul organe du sens des couleurs ? Ces motifs nous ont déterminés à confondre les deux organes adoptés par Gall.

C'est à l'organe de la mémoire des mots qu'il faut rapporter l'origine de toutes les découvertes du docteur Gall. Ses parents l'ayant envoyé à l'âge de neuf ans chez l'un de ses oncles, curé dans la Forêt-Noire, il y trouva pour compagnon d'études un jeune garçon de son âge, qui constamment apprenait ses leçons beaucoup mieux que lui : cette circonstance lui attirait souvent des reproches. De chez son oncle, Gall et son jeune camarade furent envoyés à Bade près Rastadt. Dans la pension se trouvaient une trentaine d'écoliers, parmi lesquels plusieurs l'emportaient sur Gall lorsqu'il était question de réciter par cœur. Deux de ces nouveaux condisciples surpassaient même son ancien camarade par leur grande mémoire. Comme ces jeunes élèves avaient de grands yeux à fleur de tête, Gall et ses amis leur donnèrent le surnom d'*yeux de bœuf*. Trois ans après, Gall alla à Bruchsal, et il y trouva encore, à son grand déplaisir, quelques écoliers à *yeux de bœuf* qui se faisaient aussi remarquer par leur grande mémoire. Deux ans plus tard, il alla à l'université de Strasbourg, et ses observations

premières se confirmèrent de nouveau; il fut encore frappé de voir que la plupart de ceux qui se signalaient ainsi par leur mémoire, n'étaient, pour le reste, que des sujets très-médiocres.

Quoique Gall n'eût aucune espèce de connaissances préliminaires sur l'anatomie et la physiologie, il arriva tout naturellement à penser qu'il devait y avoir un rapport particulier entre la conformation des yeux et la mémoire; mais ce ne fut que beaucoup plus tard qu'il se demanda si les autres facultés n'auraient pas, comme la mémoire, leur caractère visible au dehors. C'est à cette pensée qu'est due la première impulsion de toutes ses recherches et l'occasion de ses découvertes.

La mémoire des mots se manifeste quelquefois d'une manière étonnante dès l'âge le plus tendre. Gall vit à Landau, un garçon de cinq ans, qui savait par cœur tout le cathéchisme, toutes les fables de La Fontaine et un grand nombre d'autres poésies; il apprit avec la même facilité, mais sans y rien comprendre, un volume du cours de mathématiques de Bezout.

Les personnes douées d'une bonne mémoire des mots, récitent par cœur un passage très-long, elles citent avec une grande facilité, à toute occasion, des morceaux des auteurs qu'elles ont lus. On rapporte à ce sujet, des faits qui tiennent presque du merveilleux. Un jour on présenta à Frédéric II un homme d'une mémoire si prodigieuse, qu'il lui suffisait d'entendre lire un morceau une seule fois pour le réciter sur-le-champ. Frédéric profita de cette occasion pour exciter la susceptibilité de Voltaire. Il fit cacher l'étranger derrière un paravent, et

lorsque Voltaire eut fini de lire la nouvelle production qu'il présentait au roi, celui-ci lui dit aussitôt que le morceau n'était ni nouveau ni de sa composition, et pour le prouver il fit venir cet homme qui récita la pièce sur-le-champ, et soutint qu'il l'avait composée depuis plus de vingt ans. Que l'on juge de la fureur de l'irascible Voltaire! Le roi, pour le calmer, ne tarda pas à lui faire connaître la supercherie.

L'organe de la mémoire des mots et du langage, se trouve placé à la partie supérieure de l'orbite, vers la région moyenne de la voûte de cette cavité, se prolongeant un peu en arrière. Lorsque la portion cérébrale destinée à la mémoire des mots est fortement développée, elle déprime la partie postérieure de la voûte de l'orbite, et semble faire effort pour chasser l'œil au dehors, il en résulte que les yeux sont placés à fleur de tête et abaissés vers les joues; cette conformation détermine une sorte de renflement à la partie inférieure des paupières, lorsqu'elles sont ouvertes, renflement que signale une petite poche qui semble remplie d'eau, d'où est venu le nom d'yeux pochetés. Lorsque les paupières sont largement fendues, la petite poche dont nous venons de parler est beaucoup moins sensible, quelquefois même elle n'est point apparente, les yeux alors semblent gros et très-saillants. Les personnes qui ont les yeux conformés comme nous venons de l'indiquer, possèdent non-seulement une mémoire excellente, mais elles se sentent une disposition particulière pour l'étude des langues, pour la critique, et pour tout ce qui a rapport à la littérature. Elles rédigent des dictionnaires, écrivent l'histoire; elles rassemblent des collections de toute espèce, elles compilent de savants vo-

lumes, elles approfondissent les antiquités, et si leurs facultés intellectuelles ont aussi un grand développement, elles font l'admiration de leurs contemporains par leur érudition.

La mémoire des mots se développe souvent avec activité dès la plus tendre enfance. A l'âge de six ans, Baratier savait déjà plus de six langues; dans cet âge si tendre il traduisit les auteurs grecs, et corrigea les traductions de ses devanciers. Ce jeune savant avait la conformation que nous avons signalée, extrêmement développée; sa physionomie était remarquable par ses grands yeux pochetés.

Louis Dufour de Longuerue était, dès l'âge de quatre ans, un prodige de mémoire. Les langues mortes et vivantes, l'histoire, la théologie, la philosophie ancienne et moderne, les antiquités, les belles-lettres, la chronologie, la géographie, lui étaient familières; il dicta une description historique de la France, entièrement de mémoire, sans consulter aucun livre.

Lorsque des facultés éminentes se joignent à un développement considérable de l'organe de la mémoire des mots, on voit apparaître ces génies universels qui embrassent toute la sphère d'activité de l'intelligence humaine. Tels furent Bacon, Leibnitz, Rabelais, Haller, Voltaire, Cuvier, Pic de la Mirandole, etc. Ce dernier avait une mémoire si prodigieuse, qu'à l'âge de dix-huit ans, il savait vingt-deux langues.

La mémoire des mots diminue d'activité à mesure que l'on avance en âge: les vieillards se souviennent difficilement des choses qu'ils ont vues et entendues la veille, tandis qu'ils se souviennent très-exactement de ce qu'ils

ont appris dans leur jeune âge. Cette remarque est d'une observation journalière.

Des accidents nombreux peuvent diminuer l'activité de la mémoire, et quelquefois même la détruire complètement; l'on voit des hommes qui, à la suite d'une apoplexie, perdent le souvenir des noms propres ou des substantifs. Un notaire avait oublié, à la suite d'une attaque d'apoplexie, son propre nom, celui de sa femme, de ses enfants, de ses amis. Nous connaissons un monsieur qui, à la suite d'une congestion cérébrale, perdit la mémoire des substantifs; sa conversation offrait les singularités les plus risibles, chaque corps recevait de sa bouche une dénomination nouvelle, presque toujours en désaccord avec la nature de l'objet. Voulait-il parler d'asperges qu'on lui avait servies dans un dîner, il disait: « J'ai mangé aujourd'hui d'excellents parapluies. » Il travestissait ainsi la valeur de chaque mot, et se trompait constamment dans leur application.

C'est à l'organe que nous venons d'étudier qu'il faut rapporter l'origine du langage. Par ce mot nous entendons toute modulation de la voix servant à exprimer un sentiment ou une passion; dans ce sens le langage est commun à tous les hommes quel que soit le climat qu'ils habitent, et l'état de civilisation dans lequel ils vivent; les animaux même n'y sont point étrangers.

Les langues ne sont que les expressions conventionnelles adoptées pour rendre les impressions que le langage exprime instinctivement; il en résulte que les langues varient selon les peuples, les climats et les temps. Elles sont le produit de l'intelligence de l'homme, et n'appartiennent qu'à lui seul.

Les animaux ont-ils un langage? à cette question les philosophes ont répondu différemment. Les uns leur ont tout refusé, les autres ont été jusque sur le point de leur accorder la parole. Pour ne point tomber dans l'erreur, il suffit d'examiner comment les animaux manifestent leurs sensations et leurs besoins. Voyez, lorsqu'une mère est effrayée pour ses petits: aussitôt elle pousse des cris qui les avertissent du danger, et ceux-ci accourent à l'instant vers elle pour s'y soustraire; chaque jour, la poule nous montre cet exemple. Lorsqu'un chien donne de la voix au moment où il se trouve en danger, on voit souvent un grand nombre d'autres chiens accourir, comme pour le défendre. Enfin presque tous les animaux font entendre des sons, des cris, et font des gestes et des mouvements qui indiquent constamment aux individus de la même espèce, quels sont les sentiments qui les agitent, ou les émotions qu'ils éprouvent. Mais ce qui prouve non moins en faveur d'une faculté pour le langage chez les animaux, c'est leur aptitude à entendre les langues arbitrairement formées par l'homme. Tous nos animaux domestiques fournissent chaque jour des preuves convaincantes de cette assertion; ils apprennent à comprendre non-seulement des mots, mais des phrases entières exprimant plusieurs idées. Des chiens, des chevaux, des éléphants, etc., offrent chaque jour sur ce point des exemples étonnants.

DIX-HUITIÈME LEÇON.

Des facultés réflectives.

Organe de la sagacité comparative. — Origine de la découverte. — Siége de l'organe. — Influence de cet organe sur le développement de l'intelligence. — Sur le langage.

Organe de l'esprit métaphysique. — Son influence sur l'étude des faits. Siége de l'organe.

De la mimique ou pantomime. — Examen de la mimique de plusieurs organes importants.

GENRE DEUXIÈME.

FACULTÉS RÉFLECTIVES.

Si l'homme n'avait éprouvé que des sensations, il eût été sans cesse le jouet des accidents extérieurs; mais la prévoyance de la nature a voulu qu'il pût réfléchir sur les impressions qu'il ressentait, qu'il en appréciât l'importance et que sa volonté se déterminât d'après les réflexions auxquelles son esprit se serait livré. Pour arriver à ce résultat il fallait nécessairement que l'homme possédât la faculté de comparer, et celle de découvrir les principes qui président à la manifestation des causes et des effets; ces deux facultés existent, et nous allons nous livrer immédiatement à leur étude.

XXXIV. *Sagacité comparative; Gall.*
Faculté de la Comparaison; Spurzheim.

Voici comment Gall parvint à la découverte de l'organe de la comparaison. Il s'entretenait souvent d'objets philosophiques, avec un savant doué d'une grande sagacité d'esprit. Toutes les fois que ce philosophe était embarrassé pour prouver rigoureusement la vérité de ses assertions, il avait recours à une comparaison; ce moyen le conduisait très-souvent à convaincre ses interlocuteurs, ou à les embarrasser.

Dès que Gall se fut aperçu que cette méthode était un trait caractéristique de l'esprit de ce savant, il examina attentivement la forme de sa tête. Gall était, à cette époque, déjà fort avancé dans ses découvertes, aussi remarqua-t-il avec assez de facilité une grande protubérance alongée à la partie moyenne supérieure de l'os frontal. Cette protubérance, large d'un pouce environ, descendait en se rétrécissant en forme de cône jusqu'à la moitié du front, où elle touchait à l'organe de l'éducabilité. Gall fut aussitôt à la recherche d'hommes qui, dans leurs discours ou leurs écrits, suivaient la même méthode que son philosophe; il recueillit bientôt une foule de faits confirmatifs. Presque dans le même temps il acquit la tête de deux ex-jésuites, tous deux prédicateurs très-distingués, et qui, dans leurs sermons, parvenaient à se faire comprendre des hommes les moins habiles, par leur talent pour les rapprochements et les comparaisons. La conformation de la tête précédemment indiquée était chez eux très-

saillante. Plus tard il examina la tête du fameux père Barhammer, prédicateur fort suivi du peuple. Cet homme savait maintenir l'attention de son auditoire, par de nombreuses comparaisons constamment tirées des objets les plus connus dans la vie commune. La tête de ce prédicateur offrait aussi le signe caractéristique que Gall avait précédemment remarqué. La conviction de cette découverte passa bientôt dans l'esprit de Gall, et il ne tarda pas à la proclamer soit dans ses cours publics, soit dans ses ouvrages.

La sagacité comparative donne à l'homme la faculté de comparer non-seulement les impressions qu'il reçoit, et de porter ainsi un jugement plus ou moins complet, mais elle le conduit encore à établir les ressemblances ou les dissemblances que les choses ont entr'elles.

Les personnes chez lesquelles la sagacité comparative a acquis un haut degré de développement, saisissent et jugent bien les rapports des choses, des circonstances et des événements; elles sont en général très-propres à la conduite des affaires.

Les enfans, chez lesquels cet organe a beaucoup d'activité préfèrent les fables aux autres sujets qu'on leur enseigne. La tête de La Fontaine présentait cette organisation prononcée à un haut degré.

Cet organe est en général, d'un merveilleux secours au poète; avec lui tout devient image, les écrits sont fleuris et charment par d'heureuses comparaisons.

C'est probablement à cet organe qu'il faut rapporter l'origine des hiéroglyphes, et de tous les signes qui imitent plus ou moins les objets. C'est encore sous son influence

qu'agissent les hommes sans éducation, lorsque voulant communiquer leurs sentiments, ils se servent d'emblêmes plus ou moins singuliers; ils peignent un cœur d'où s'échappent des flammes, une flèche, etc.

L'homme, en comparant entr'elles les impressions qu'il a reçues du dehors, s'efforce de les imiter par son langage; le cheval *hennit*, le lion *rugit*, la brebis *bêle*, la grenouille *croasse*, le chat *miaule*, le serpent *siffle*, la poule *glousse*, etc., mots par lesquels on cherche à imiter le son même qu'ils rappellent.

L'homme agit de même pour ses propres sentiments, et lorsqu'il veut les exprimer il se sert encore de comparaisons nombreuses; il dit: le sang *bout*, l'ame *s'embrase*, la beauté se *fane*, le cœur *corrompu*, *dur*, *brisé*, etc.

Presque tous les proverbes, toutes les façons de parler populaires ne sont que des comparaisons, des rapprochemens nés d'observations involontaires. *Chat échaudé craint l'eau froide; mettre la charrue devant les bœufs; introduire le loup dans la bergerie; battre le fer pendant qu'il est chaud; l'oisiveté est comme la rouille, elle use plus que le travail.*

Les hommes qui sont dépourvus de l'organe de la comparaison, ou plutôt qui ne le possèdent qu'à un très-faible degré, sont remarquables par la sécheresse de leur conversation, par l'inexactitude des rapprochements qu'ils veulent établir, et presque constamment, par la fausseté de leur jugement.

XXXV. *Esprit métaphysique, profondeur d'esprit; Gall. Faculté de la Causalité; Spurzheim.*

Lorsqu'un fait se présente, il est des hommes qui se bornent à l'étudier, à l'examiner sous toutes ses phases, et qui le décrivent avec un soin minutieux; d'autres négligent pour ainsi dire le fait en lui-même, et ne veulent s'occuper que de la cause de son existence, ou du principe qui le régit. Les premiers sont des naturalistes, les seconds des métaphysiciens. Chez ceux-ci, Gall a toujours trouvé que la partie antérieure et supérieure du front était large et bombée. On remarque cette organisation, développée à un haut degré, sur les têtes de Socrate, de Démocrite, de Bacon, de Montaigne, de Leibnitz, de Condillac, de Diderot, etc.

L'organe de la causalité se présente sous forme de deux petits segments de sphère placés à la partie moyenne et antérieure du front en dehors et immédiatement à côté de la sagacité comparative.

La tendance de l'esprit de la causalité se révèle de deux façons bien distinctes: dans l'une, les hommes sont portés à s'occuper principalement du rapport matériel des choses, la force de leur génie leur en fait prévoir l'existence, et souvent ils consacrent et leur temps et leur fortune à la recherche des faits que la puissance de leur intelligence leur a fait découvrir *a priori*, tels furent Christophe Colomb, Galilée, Newton, etc. D'autres, au contraire, ne s'occupant que des principes qui font mouvoir la matière, se livrent à des abstractions profondes, et deviennent

ainsi des philosophes métaphysiciens, pour qui, presque constamment, la matière n'est qu'un objet d'études accessoires, heureux quand elle n'est point un objet de dédain ou de mépris; tels furent Berkeley, Kant, Fischte, etc.

Les philosophes métaphysiciens procèdent constamment de l'inconnu au connu, ils ne s'arrêtent point comme le vulgaire à connaître les faits, à les apprécier; ils veulent, après avoir posé un principe, découvrir les conséquences qui en découlent, et arriver ainsi à la connaissance du fait individuel. Cette disposition d'esprit a quelquefois fait naître des pensées sublimes, mais il faut bien le reconnaître, elle ne produit en général que des abstractions fausses et stériles, qui ne servent ni au bonheur de l'homme, ni à l'avancement de ses connaissances.

C'est à l'organe de la métaphysique qu'il faut rapporter la puissance *d'intuition intérieure*, qui permet à l'homme de se concentrer en lui-même, et d'arriver par des déductions à des conséquences auxquelles n'aurait jamais conduit la seule observation des faits. Cette méthode de raisonnement et de découverte est inévitablement sujette à l'erreur; aussi voit-on que les idéologues et les métaphysiciens, de quelque genre qu'ils soient, sont arrivés à concevoir des systèmes différents: il n'en saurait être autrement à l'avenir; l'organisation cérébrale de chaque homme en explique suffisamment la raison.

DE LA MIMIQUE OU DE LA PANTOMIME.

La pantomime est le langage universel de toutes les nations; les hommes et les animaux l'exécutent instinctivement, et ils se comprennent sans la moindre étude. Elle accompagne la parole et en renforce l'expression; elle supplée aux défectuosités du langage articulé; les paroles peuvent être ambiguës, la pantomime ne l'est jamais.

Qui ne reconnaît, à sa pantomime, l'homme voluptueux, le ferrailleur, le glorieux, l'homme vain, le dévot, etc.? S'est-on jamais trompé sur l'expression de la colère, du désespoir, de la jalousie, du désir de la vengeance, de la douleur, de l'attendrissement, de l'ironie, de la gaîté, de la confusion, de l'envie, etc.?

Mais comment se fait-il que chaque affection, chaque passion, chaque sentiment, chaque idée, produise une pantomime particulière? Comment se fait-il que chacun de ces mouvements soit invariable chez tous les hommes et chez tous les peuples? Ce sont là des questions qu'il n'était pas possible de résoudre avant la découverte de l'organologie, car c'est à cette science que nous devons de connaître que le cerveau est la source de tous les sentiments, de toutes les idées, de toutes les affections, de toutes les passions.

Le cerveau tient sous sa dépendance les instruments de tous les sens; à l'aide de la moelle épinière, il agit même sur les instruments des mouvements volontaires. Il domine donc les sens, les muscles, et met en action

chacune des parties qui lui sont soumises ; il détermine le mouvement qu'elles doivent faire, la position qu'elles doivent adopter, enfin il exerce sa puissance jusque sur le geste en apparence le plus insignifiant. Le cerveau vient-il au contraire à être en repos, aussitôt les sens, les membres et tous les muscles tombent dans l'inaction.

Nous avons vu que les organes cérébraux sont placés dans des régions différentes ; cette particularité nous fait concevoir pourquoi les divers organes cérébraux, lorsqu'ils agissent, mettent à leur unisson les instruments des sens, les muscles ; etc. Chose remarquable, chaque organe en exprimant son action par un jeu de pantomime particulier, décèle non-seulement la nature du sentiment, de l'idée, de l'affection, de la passion, mais il trahit encore le siége de l'organe par lequel ces mouvements ont été commandés.

Ces remarques intéressantes ont permis à Gall de déterminer les mouvements que font et doivent faire les diverses parties du corps, lorsqu'un ou plusieurs organes entrent en action. Voici quelques-unes des observations générales qu'il expose dans son ouvrage.

Les organes qui ont leur siége dans les régions inférieures du cerveau, lorsqu'ils agissent avec énergie, portent la tête de haut en bas, dépriment et raccourcissent le corps.

Ceux des organes qui sont placés dans les régions supérieures du cerveau, lors de leur action énergique, élèvent la tête et tout le corps.

Les organes placés dans les régions inférieures, antérieures du cerveau, dirigent la tête et tout le corps en avant et vers le bas.

Lorsqu'il n'y a que l'un des deux organes pairs qui agit, la tête et le corps se meuvent du côté où est placé cet organe.

Pour rendre ces observations plus intelligibles, passons à la mimique particulière des principaux organes.

MIMIQUE DE L'ACTIVITÉ DE L'INSTINCT DE LA PROPAGATION.

L'organe de cet instinct étant placé à la partie inférieure du cerveau, dans les fosses occipitales inférieures, porte la tête en arrière et de haut en bas, toutes les fois qu'il agit avec énergie. Que l'on observe pendant l'accouplement le taureau, l'étalon, le cerf, le bélier, le bouc, la souris, les oiseaux, etc., et l'on verra qu'ils retirent la nuque et portent le nez au vent.

Voyez le libertin, lorsqu'il peint avec lubricité sa passion amoureuse, il enfonce la tête dans les épaules, porte le menton en avant, serre les dents et contracte les lèvres.

MIMIQUE DE L'ORGANE DE SA PROPRE DÉFENSE.

Cet organe a, comme nous l'avons vu, son siége à l'angle inférieur et postérieur des pariétaux. Lorsqu'il agit avec énergie, la tête est portée un peu en arrière entre les épaules, et l'on présente à son adversaire la partie latérale de la tête, partie où cet organe est situé. Voyez la position de deux hommes qui se battent : l'un et l'autre s'effacent le corps, et ne présentent autant que possible que la partie latérale.

MIMIQUE DE LA RUSE.

Cet organe se trouvant placé sur la partie inférieure et latérale du crâne, il suit de cette disposition que lorsqu'il

agit avec activité, la tête et le corps doivent être portés en avant, latéralement, et de haut en bas. L'homme rusé s'humilie, courbe la tête et le corps, et regarde d'un air faux et perfide. De là les expressions, un bas, un vil flatteur, un homme rampant.

Voyez le tigre et le chat lorsqu'ils guettent leur proie; ils l'approchent à pas de loup, placent la tête sur leurs pattes de devant, ou bien ils couchent tout leur corps à plat, les pieds étendus en avant et en arrière, en faisant mouvoir doucement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, la tête, les yeux et la queue. Le renard a la même allure lorsqu'il se coule hors des bois.

MIMIQUE DE L'INSTINCT DE LA PROPRIÉTÉ OU DE L'AVARICE.

L'organe de l'instinct de la propriété se trouvant placé latéralement dans la région des tempes, il détermine le corps à se porter en avant et un peu latéralement. Voyez l'avare, lorsqu'il vous réclame une somme qu'il croit lui être due: son corps est courbé, les bras à demi fléchis, les doigts crochus. Jamais un mendiant qui vous demande l'aumône ne marchera droit à vous; il s'avance toujours obliquement, la tête en avant, et la main à moitié ouverte.

MIMIQUE DU SENS DE L'ORGUEIL.

Cet organe se trouvant placé, comme nous l'avons vu, sur la ligne médiane et à la partie supérieure et postérieure du crâne, il doit, lorsqu'il agit, faire redresser la tête et

la porter un peu en arrière. Voyez comment l'homme fier, orgueilleux se redresse, porte la tête haute, se rengorge, et regarde, comme on le dit, du haut de sa grandeur, tous ceux qu'il croit ses inférieurs. Plus le sentiment de l'orgueil est profond, plus l'homme se gonfle et se dresse avec audace, plus le regard qu'il promène autour de lui exprime la suffisance et le mépris : ainsi donc, dans la pantomime de l'orgueil, tous les gestes indiquent une tendance à s'élever, s'agrandir, alonger sa stature. Lorsque nous voulons exprimer l'humilité, la soumission, le respect, notre pantomime est précisément l'inverse. La tête et le corps se penchent en avant ; tout tend à rapetisser notre personne. Depuis la profonde révérence jusqu'à la génuflexion, jusqu'au salut oriental à plat ventre, toutes les démonstrations de respect ne sont que l'expression vraie ou simulée de l'absence de tout orgueil et de tout sentiment de son propre mérite. C'est ainsi qu'on espère, en s'humiliant, faire paraître un dévouement sans bornes, une soumission entière, un respect profond. Cette pantomime est si naturelle qu'elle est universellement reçue, preuve incontestable qu'elle se trouve déterminée par une disposition inhérente à l'organisation de l'homme.

MIMIQUE DE LA VANITÉ.

L'organe qui détermine ce sentiment se trouvant placé sur la partie latérale de celui de l'orgueil, il en résulte que la tête et le corps, d'abord relevés et portés en arrière, doivent être balancés alternativement à droite et à gauche. Voyez le fat, entiché des avantages les plus frivoles, il se

rengorge, se carre, en oscillant la tête de droite à gauche, et s'avance d'un air avantageux en se portant un peu obliquement en avant. C'est ainsi que sans s'en douter, le fat fait des mouvements qui répondent à la région où se trouve placé l'organe qui est en action.

Nous pourrions ainsi examiner chacun des organes que nous avons précédemment étudiés, et nous verrions que le dévot porte la tête en avant et en haut, en s'inclinant légèrement, comme pour présenter l'organe qui le fait agir : que le poète se place les mains sur les côtés de la tête comme pour exciter l'organe de la poésie; que l'homme qui médite, s'appuie le front sur la main, et quelquefois le frappe, lorsque les idées n'arrivent pas assez promptement, ou lorsqu'il s'est exprimé d'une manière qui ne lui paraît pas convenable, etc., etc.

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

Preuves anatomiques en faveur de la pluralité des organes du cerveau. — Preuves physiologiques. — Le nombre des organes ne saurait être augmenté ou diminué arbitrairement.

De la *veille*. — Du *sommeil*. — Phénomènes divers pendant le sommeil. — Des rêves. — Du somnambulisme. — Histoire d'une somnambule. — Des monomanies.

Après avoir terminé l'étude particulière de chaque organe, une question se présente naturellement. Peut-on multiplier encore les organes cérébraux, ou doit-on admettre que le nombre en est irrévocablement fixé? Cette question que l'on a souvent transformée en objection, exige, pour être convenablement résolue, une courte digression dans les sciences anatomiques et physiologiques.

Depuis les recherches multipliées entreprises par les anatomistes les plus habiles, l'on sait que le cerveau suit dans son développement une loi d'évolution qui le fait passer successivement de la forme la plus simple à l'organisation la plus complète que puisse atteindre l'espèce humaine. L'on voit en se livrant aux observations microcospiques que le cerveau de l'homme présente d'abord chez le fœtus, les caractères des espèces animales des degrès inférieures; ainsi l'on trouve qu'il offre succes-

sivement les caractères appartenant au cerveau des poissons, des reptiles, des oiseaux, des mammifères.

Il est infiniment probable que le cerveau du fœtus de l'homme, contient originairement les rudiments de toutes les parties qui doivent se développer plus tard. Mais, soit que l'organisation se trouve telle que nous l'indiquons, soit que des adjonctions successives déterminent la forme et le volume que nous connaissons au cerveau humain, il en résulte que l'on trouve dans cette disposition organique une explication facile des conformations diverses offertes par la masse cérébrale. Admettons qu'une cause, que nous ne pouvons indiquer, entrave le développement d'une des parties cérébrales, l'homme alors naîtra avec un cerveau incomplètement développé. Si c'est l'organe de l'amour physique qui n'a point acquis le volume qu'il devrait avoir, il en résultera, comme nous l'avons vu, l'absence des désirs que fait naître l'amour; si c'est la partie antérieure du cerveau qui est arrêtée dans son évolution, on remarquera un affaiblissement plus ou moins grand, et quelquefois l'absence presque complète des facultés intellectuelles; si c'est une des parties latérales, les dispositions dévolues aux organes placés dans cette région, ne se manifesteront pas chez l'homme ainsi conformé.

Des observations nombreuses montrent que le cerveau peut ainsi manquer d'un grand nombre de parties essentielles; il n'est même pas très-rare de voir des enfants venir au monde complètement ou presque complètement privés de cerveau. Le plus grand nombre des monstruosités de la tête ne tient qu'à ces vices de conformation. Dans les temps d'ignorance, ils ont donné lieu aux

croyances les plus ridicules et les plus étonnantes; on a admis, et les hommes les plus instruits, ont longtemps partagé cette erreur, que les femmes pouvaient accoucher d'un poisson, d'une grenouille, d'un lièvre, d'un singe, etc., etc. Nous concevons maintenant d'où pouvait venir cette singulière pensée, puisque nous savons que le cerveau de l'homme présente en effet dans différentes époques d'accroissement, des formes qui le rapprochent de celles des autres animaux. Lorsque la partie antérieure manque, le front présente un aplatissement qui donne à la physionomie du fœtus quelqu'analogie avec celle d'un singe, d'un chien, d'un chat, etc. Si les parties latérales manquent complètement ou presque complètement, l'étroitesse de la tête rappelle alors celle du lièvre ou du lapin, etc.; c'est ainsi que sont nées toutes ces idées fausses et bizarres.

Puisqu'il est démontré que le cerveau peut présenter des anomalies aussi étendues que celles que nous venons d'énoncer, n'est-il point facile de concevoir qu'il doit très-fréquemment y avoir des obstacles qui s'opposent au développement complet et simultané de tous les organes cérébraux? L'observation journalière démontre l'exactitude de cette prévision. Les génies universels sont en effet de rares phénomènes qui n'apparaissent qu'à de longs intervalles dans le cours des siècles.

Cette courte explication doit suffire pour démontrer que toutes les parties cérébrales ne se développent pas simultanément, et qu'il en est qui sont fréquemment entravées ou arrêtées dans leur évolution.

Si nous examinons maintenant l'homme intellectuel et

moral, nous trouvons que dans tous les temps et dans tous les lieux, les facultés, les sentiments et les penchants sont fondamentalement les mêmes, que, quelle que soit la diversité des caractères, l'homme ne sort jamais d'un cercle invariablement tracé.

Pour arriver à la découverte des organes, il fallait nécessairement apprécier quels étaient les facultés, les sentiments, les penchants que l'homme pouvait posséder. Cette étude entreprise depuis long-temps par les philosophes, a été admirablement complétée par les phrénologistes, et surtout par le fondateur de la nouvelle doctrine. Gall a parfaitement démontré, ce nous semble, que l'homme n'éprouvait qu'un certain nombre de besoins, et ne possédait qu'un certain nombre de facultés. Ces faits établis, il a cherché à découvrir quelles étaient les parties cérébrales auxquelles était dévolue la manifestation des phénomènes moraux et intellectuels; c'est ainsi qu'il est arrivé à parcourir toute la surface du cerveau, et à assigner à chaque partie une fonction que des faits innombrables viennent chaque jour rendre plus probable. L'homme moral et l'homme physique étant ainsi scrutés jusque dans les profondeurs les plus reculées, il s'est trouvé, par un accord étonnant mais inévitable, que l'homme physique répondait complètement à l'homme moral. Si donc il est démontré que l'on n'a rien omis de l'homme moral et intellectuel, ni de l'homme physique, on doit en conclure que l'on ne saurait arbitrairement augmenter ou diminuer les organes admis par le système phrénologique.

Malgré cette conséquence logiquement juste, nous ne prétendons pas cependant que la science phrénologique

soit arrivée du premier jet à une perfection absolue; nous pensons au contraire, qu'il est des détails que le temps et les observations nouvelles sont destinés à perfectionner; nous croyons que l'on pourra peut-être retrancher quelques-uns des petits organes adoptés par Spurzheim, et en admettre d'autres dont l'existence, jusqu'ici, a paru douteuse, ou a été complètement méconnue (1); nous sommes profondément convaincus que les bases du système sont inattaquables, et que la plus grande partie des découvertes de Gall continuera à se trouver sanctionnée par les investigations des observateurs futurs.

Ajoutons encore, pour compléter notre pensée, que nous ne prétendons point offrir le système phrénologique comme un moyen infaillible d'exploration de l'intelligence de l'homme; nous sommes persuadé, au contraire, qu'il ne suffit pas de reconnaître quelle est la forme et quel est le développement de la tête pour découvrir le degré d'activité intellectuelle; cette appréciation n'est pas possible dans l'immense majorité des cas, car elle tient à des données extrêmement difficiles à saisir, et qui dépendent du tempérament, du climat, de l'âge, des habitudes, du régime de vie, etc. Ainsi, l'homme du midi, doué des mêmes facultés que l'homme du nord, les manifestera avec une énergie toute différente; l'individu lymphatique n'aura jamais l'activité de l'homme sanguin ou bilieux: l'homme souffrant perd le talent qu'il possédait en santé; l'excitation produite par les aliments ou certaines boissons

---

(1) Tels sont les organes de l'alimentivité et de l'amour de la vie que quelques phrénologistes reconnaissent aujourd'hui.

développe tout-à-coup des facultés extraordinaires; il en est de même dans certaines maladies du cerveau.

La phrénologie se borne donc, ainsi que nous l'avons dit plusieurs fois, à nous signaler l'existence des organes propres à la manifestation de telle ou telle faculté, mais elle ne nous en indique pas, d'une manière absolue, le degré d'activité.

DE LA VEILLE.

L'état de veille est celui dans lequel les impressions accidentelles venues, soit du dehors soit du dedans, sont perçues par le cerveau. Dans cette situation, l'être vivant peut agir volontairement sur les organes de la vie animale, pourvu toutefois qu'il soit en état de santé. L'activité des organes ne peut être soutenue indéfiniment, aussi ont-ils besoin de repos; lorsque le cerveau participe à cet état, le sommeil survient.

Le sommeil est donc l'état dans lequel les organes de la vie animale sont insensibles aux impressions qui viennent, soit du dedans, soit du dehors; la volonté n'a plus d'action sur aucune de nos parties. Lorsque le sommeil est profond, nous sommes privés de tout sentiment et de tout mouvement.

Quand les organes se trouvent épuisés par les veilles et par le travail, les premières heures de sommeil paralysent, en général, complètement l'action du cerveau, à moins que cet organe ne soit très-excitable.

Mais à mesure que les organes se délassent de leur fatigue, ils sont plus disposés à rentrer en activité, aussi

vers la fin de la nuit, rêve-t-on davantage et avec plus de vivacité. Le rêve n'est donc qu'un état de veille partielle de la vie animale. Vers le matin les organes reposés s'éveillent peu à peu, l'on entend le son des cloches, d'une pendule, des voitures, et cependant les yeux sont encore fermés ; si le bruit cesse, l'on se rendort complètement.

Il arrive fréquemment, pendant le sommeil, que certains organes cérébraux entrent en action, et alors le rêve commence. Lorsqu'il n'y a qu'un seul organe éveillé, le rêve est simple; plus il y a d'organes en activité à la fois, plus l'action que représente le rêve sera compliquée ou confuse.

La phrénologie seule peut donner l'explication de ces phénomènes remarquables. Cette science, en effet, nous a démontré que le cerveau se trouve composé d'un certain nombre d'organes, dont l'action n'est jamais simultanée, mais constamment successive; or, pendant le sommeil, si tous les organes sont endormis, un seul excepté, celui-ci fera naître des pensées qui seront la conséquence de l'action que la nature lui a dévolue. Est-ce l'organe de la musique qui s'éveille? L'on croit entendre une musique harmonieuse. Est-ce l'organe de la combativité? L'on assiste à une bataille, ou bien l'on croit se battre contre ses ennemis. Est-ce l'organe de l'amour physique? L'on embrasse l'objet de ses affections, et l'on goûte les plaisirs de la volupté; etc. C'est ainsi qu'en examinant l'action de chaque organe, on parvient à se rendre compte des diverses formes que les rêves peuvent revêtir.

Un fait remarquable se présente encore quelquefois pen-

dant le sommeil; l'on voit des hommes qui, éveillés, avaient voulu résoudre un problème, et n'y étaient point parvenus; et qui tout-à-coup, étant endormis, arrivent à la solution de la question qui les occupait. C'est ainsi qu'Auguste Lafontaine faisait quelquefois des vers pendant son sommeil; Franklin trouva tout fait, le matin, un travail qu'il avait projeté le soir en se couchant. Plusieurs mathématiciens sont ainsi parvenus à résoudre des difficultés contre lesquelles leur science et leur intelligence avaient échoué. Ces faits ont autrefois fait croire aux prodiges, et à l'intervention des esprits célestes. La phrénologie réduit à sa juste valeur cette prétentieuse explication.

Un rêve très-animé met en action plusieurs parties servant aux mouvements volontaires : on fait des efforts pour se sauver d'un danger, l'on pousse des cris, l'on parle, l'on rit. Les animaux, de même que l'homme, font des mouvements qui correspondent à la pensée qui les occupe pendant leurs rêves; le chien aboie et agite ses pattes. Quelquefois la personne endormie entend, pendant son rêve, au point que l'on peut faire la conversation avec elle. Tous ces faits démontrent surabondamment la multiplicité des organes cérébraux.

DU SOMNAMBULISME.

Le somnambulisme se distingue du rêve, en ce que plusieurs sens sont susceptibles de recevoir des impressions extérieures, et en ce que les mouvements volontaires sont mis en activité. Le somnambulisme a plusieurs degrés : on le voit se manifester depuis la simple conversation,

jusqu'aux promenades les plus hardies et les plus périlleuses. Cette situation n'est encore que le résultat de l'activité imprimée à certains organes, pendant que les autres sont plongés dans le sommeil.

On s'est souvent demandé si les somnambules voient et entendent. Il paraît démontré que les somnambules peuvent être doués ou privés de la faculté de voir et d'entendre. On cite un assez grand nombre d'histoires de somnambules qui, les yeux ouverts, mais immobiles, lisaient parfaitement bien, ou découvraient facilement sur une carte les lieux qu'on leur désignait. Gall pense que les somnambules qui ont les yeux fermés se heurtent, lorsqu'on leur oppose un obstacle inconnu, ou qu'ils se jettent dans les trous qui se trouvent sous leurs pas. Nous croyons que cette opinion est trop générale, et qu'il est des somnambules qui, les yeux fermés, arrivent à suppléer au sens de la vision par une exaltation de la sensibilité du système nerveux. Il y a plus, si les faits de somnambulisme magnétique qu'on rapporte, sont exacts, on est conduit à admettre que les sens ne sont nécessaires que dans l'état d'excitation régulière; et que si le système nerveux passe tout-à-coup à une surexcitation anormale, ses fonctions peuvent être interverties, et la sensibilité s'élever à un état d'acuité assez puissant, pour que les impressions les plus légères soient perçues par le toucher, et parfaitement jugées par le cerveau.

Quoi qu'il en soit, le somnambulisme est un fait qui n'est explicable que par le système phrénologique; lui seul fait concevoir comment des personnes, qui sont dans cet état, exécutent des choses dont elles ne viendraient pas

à bout, étant éveillées. L'on en voit qui grimpent sur les arbres, qui se promènent avec la plus grande confiance sur les toîts, et qui s'exposent au plus grand danger sans paraître le plus légèrement émues. Pour concevoir ce phénomène qui si long-temps a paru merveilleux, il suffit de remarquer qu'il n'est personne qui, placé sur un balcon garni d'une balustrade, ne puisse faire plonger sa vue d'une tour fort élevée, et sans s'appuyer contre la balustrade. On marche sans chanceler sur une latte très-étroite placée sur le parquet; mais si l'on ôte la balustrade du balcon, et si l'on découvre un abîme à droite et à gauche de la latte, on se croit perdu, et les forces en effet nous abandonnent sous l'influence de la peur.

Ces faits nous expliquent la situation du somnambule; il voit ce qu'il a à faire, et il l'exécute avec confiance, car les organes qui l'avertiraient du danger, reposent : mais réveillez-le, à l'instant il s'apercevra du péril, et il y succombera.

Voici un fait récent dont les journaux ont retenti naguères, et qui vient ajouter une nouvelle preuve à celles que la science possède déjà.

« Le 20 décembre 1833, Dresde a été le théâtre d'un horrible événement. Vers sept heures du soir, on apprit dans les rues qu'une somnambule se promenait sur le toît d'une maison haute de cinq étages; quoique la lune, presque complètement voilée, ne donnât qu'une faible lumière, on aperçut sur le comble de la maison du boulanger J....., près de la porte de Wilsdruffer, une figure de femme, qui semblait s'occuper de travaux féminins pour les cadeaux ordinaires de la fête de Noël. Le toît forme une pente extraordinairement rapide, car le

cinquième se trouve dans le toît lui-même, et la maison s'élève de plus de dix aunes au-dessus des maisons voisines, de sorte que la somnambule était restreinte au toît de cette maison. Des milliers de personnes se rassemblèrent peu à peu; un silence de mort régnait parmi elles, car chacun craignait que le moindre bruit ne réveillât la somnambule, et ne déterminât sa chûte. Par fois la jeune fille se levait, se promenait et allait d'une extrémité du toît à l'autre; parfois elle s'asseyait sur le bord, et arrangeait sa chevelure. Bientôt on apprit que la somnambule était fille du boulanger J....., jeune personne très-jolie, âgée de 19 ans, qui avait hérité de sa mère d'une fortune assez considérable. Un directeur de police et plusieurs surveillants ne tardèrent pas à arriver; mais ils perdirent complètement la tête; et s'attendant à chaque instant à une chûte mortelle, ils négligèrent tout moyen de salut. Ainsi s'écoulèrent quatre heures pénibles, sans qu'on en profitât. Plusieurs fois la jeune fille s'avança tout au bord des tuiles, se penchant même beaucoup sur la rue, de sorte que le cœur de chacun en palpitait de terreur; puis elle se remettait à parcourir le toît, s'asseyait, parlait et chantait.

» En vain un maître de poste du voisinage offrit-il de livrer ses grands approvisionnements en foin et paille, placés dans un magasin qui n'était éloigné que de quatre-vingts pas. On aurait pu, autour de cette maison, qui n'avait que cinq fenêtres de face, et avec l'aide de tant de bras, entasser en peu de temps le foin au-dessus du premier étage, de sorte que la chûte probable de la jeune fille n'aurait pas été mortelle, surtout si l'on avait jeté

sur ce monceau, des couvertures et des matelas. Mais le père, homme dénaturé, qui, avec la belle-mère, traitait sa fille très-durement, refusa d'y consentir, alléguant la dépense; et, chose incroyable, l'autorité se laissa par là détourner de recourir à ce moyen de salut. On proposa de faire venir les filets de sauvetage que l'on suspend entre les piles, lors des débâcles de l'Elbe, et de les suspendre à des poutres; mais le directeur de police n'y consentit pas, à cause du temps (à peu près une heure), qu'il aurait fallu pour cela. Pendant quelque temps on tendit sous ce toit de grands draps; mais on abandonna aussi cette précaution, pour laquelle la police aurait dû désigner des hommes.

» Quelques ramoneurs montèrent dans la cheminée, et ils se trouvèrent très-près de la somnambule, qu'ils entendaient chanter et parler, sans pouvoir cependant venir à son secours. Plusieurs offrirent de se laisser descendre avec une corde par le cinquième étage, et de saisir la malheureuse. Ils en furent empêchés, parce qu'on craignait que la somnambule ne fût soudainement réveillée, et ne se précipitât. Ainsi, la présence de l'autorité empêcha, plutôt qu'elle ne seconda, les tentatives des particuliers. Le père assura que la jeune fille finirait pas regagner la fenêtre par laquelle elle était descendue, assurance qui paralysait tous les efforts pour la sauver. Peu après onze heures, la somnambule s'avance d'un pas ferme jusqu'à l'extrémité des tuiles, s'assied, et, penchant la tête en avant, fixe pendant quelques minutes des regards tranquilles sur l'abyme. Chacun attend dans l'anxiété la terrible catastrophe. Soudain elle se lève et regagne tranquillement les fenêtres

du toit; mais elle aperçoit une lumière; un cri perçant traverse les airs et est involontairement répété par des milliers de voix; il est aussitôt suivi d'un bruit sourd et des gémissemens des assistans. La malheureuse s'était tuée sur le pavé de la rue (1). »

MONOMANIES.

Les monomanies reçoivent une explication satisfaisante à l'aide du système phrénologique. Il est en effet facile de concevoir que sous l'influence de l'exaltation d'un organe, la raison se dérange, chaque fois qu'il est mis en action. Mais au contraire, lorsque l'organe malade reste en repos, la raison reparaît intacte, et l'observateur superficiel ne saurait apercevoir l'aliénation mentale.

En étudiant chacun des organes en particulier, nous avons eu soin de noter les divers degrés d'aberrations qu'ils subissent, et nous avons démontré qu'elles deviennent cause des troubles intellectuels qui surviennent trop fréquemment chez l'homme.

Si l'organe de la sagacité comparative éprouve un dérangement dans sa fonction, l'homme perd alors la faculté de rassembler ses idées, de les comparer, il déraisonne constamment, et son état constitue la *folie*, situation fort différente, ainsi qu'on peut le remarquer, de la monomanie, état dans lequel l'on ne déraisonne que sur un seul point. L'on a vu des monomanes écrire des ouvrages remarquables par le talent, le style et la justesse des pensées;

---

(1) Gazette d'Augsbourg, décembre 1833.

mais dès qu'ils abordaient le sujet qui les préoccupait, la raison semblait fuir tout à coup, et l'on voyait apparaître les pensées les plus folles et les plus exaltées.

La folie n'est quelquefois qu'un état passager produit par l'abord violent du sang au cerveau pendant une fièvre grave. Dans ce cas, tous les symptômes d'exaltation peuvent se présenter, selon que tel ou tel organe se trouve agir avec prédominance : en général, les facultés intellectuelles se rétablissent lorsque la santé reparaît. Toutefois il n'est pas rare de voir des hommes conserver pendant long-temps un grand affaiblissement de la raison, à la suite d'une forte inflammation du cerveau.

Les phénomènes dont nous venons d'offrir la solution, doivent démontrer que la phrénologie n'a négligé aucune des situations dans lesquelles l'homme peut se trouver, elle a voulu le comprendre tout entier et non l'abstraire, à l'imitation des philosophes, pour le façonner comme leurs systèmes l'avaient conçu. La phrénologie, pour le dire d'un seul mot, n'est que l'histoire morale et intellectuelle de l'homme, expliquée par son organisation. Cette vérité ne tardera pas à être admise comme irrécusable.

VINGTIÈME LEÇON.

Du libre arbitre. — Du vice. — De la vertu. — De l'éducation des enfants. — De la tolérance. — Application de la doctrine à la législation. — Des prisons et des maisons de correction. — Application de la doctrine à l'étude des beaux-arts. — Conclusion.

Si nous sommes parvenus à démontrer que le système phrénologique renferme la connaissance positive des conditions sous l'influence desquelles se manifestent nos facultés, nos penchants et nos sentiments, l'on concevra de suite les conséquences qui découlent des vérités découvertes par le docteur Gall. La science de l'homme, considérée sous le nouveau point de vue, est un sujet neuf qui déjà occupe des savants distingués, et qui bientôt, nous n'en doutons pas, occupera tous ceux pour qui l'avenir de la société n'est point une pensée sans conviction.

La phrénologie embrassant tout à la fois l'intelligence et la matière, soumet à un nouvel examen les sciences morales, philosophiques et administratives; elle indique les erreurs qui aujourd'hui rendent ces sciences inexactes, fausses ou dangereuses, et signale la direction nouvelle qu'il convient de leur imprimer. L'on concevra facilement

qu'il nous est impossible d'aborder ces immenses et importantes questions; à peine nous est-il permis d'en effleurer les principales!

DE LA LIBERTÉ MORALE, OU LIBRE ARBITRE.

L'homme est-il absolument libre? Cette question controversée par les philosophes, peut aujourdhui, ce nous semble, être complètement résolue.

Reportons-nous pour un instant aux faits que nous avons présentés. Le cerveau de l'homme, avons-nous vu, est composé d'organes dont l'activité ne s'exerce point constamment au même degré, ni à la même époque: l'action de ces organes fait naître des penchants ou des pensées qui déterminent les actes que l'homme exécute; ces actes sont donc nécessairement en rapport avec l'organisation. Ces remarques indiquent suffisamment notre pensée sur le libre arbitre. Comment, en effet, pourrait-on concevoir que l'homme se trouve absolument libre d'agir ou de ne point agir, puisqu'il est forcé d'obéir aux exigences de son organisation? L'homme ne peut pas plus se soustraire aux pensées qui l'agitent, aux intérêts qui le poussent, qu'au besoin de boire et de manger. Toutefois nous ne prétendons pas que l'homme agisse automatiquement, et que, semblable aux animaux, il suive aveuglément les impressions de ses sens. Nous avons reconnu, au contraire, qu'il existe chez lui seul un organe qui lui donne la faculté de juger ses propres actes et ceux des autres, et d'apprécier leur valeur morale.

C'est à l'influence de cet organe qu'est dû le sentiment

du juste et de l'injuste, et que l'homme doit le bonheur de pouvoir réprimer en lui tout ce qu'il y a de mauvais et de vicieux.

Lorsque cet organe a peu d'activité, ou lorsqu'il n'a point été développé par la civilisation, les hommes se livrent sans entraves à leurs funestes passions.

L'homme n'est donc libre que d'une manière relative; c'est-à-dire qu'il ne jouit de cette faculté qu'à la condition que son cerveau sera bien conformé, et qu'il ne sera pas momentanément dans l'état de maladie : si ces conditions cessent, la liberté morale disparaît. Aussi une raison plus puissante que les théories métaphysiques de quelques philosophes, n'a-t-elle jamais permis aux législateurs de regarder comme coupables les fous et les idiots. L'homme n'est donc libre que conditionnellement, et toutes les abstactions écrites sur cet objet tombent devant la sévère exactitude de l'observation et des faits.

C'est encore à l'organe qui préside au sentiment du juste et de l'injuste, qu'il faut rapporter les notions de *vertu* et de *vice*. La vertu, selon sa véritable acception, serait la répression morale des mauvais penchants, exercée par l'homme lui-même; cette vertu *positive* suppose une sorte de combat intérieur, et des efforts quelquefois très-puissants pour résister au mal : cette vertu seule mérite d'être honorée. Mais il existe une condition organique de l'homme qui, jusqu'à un certain point, simule la vertu; c'est lorsque l'homme se trouve constitué de façon à ne point éprouver de penchants qui le portent au bien ou au mal, sorte d'état neutre qui fait dépendre les actes des événements extérieurs, et qui fait que l'homme est doux

et bon, lorsqu'il y est poussé par l'exemple, et qu'il est au contraire stupidement méchant, lorsqu'une volonté étrangère le pousse au crime. Cette situation est malheureusement le lot de l'immense majorité des hommes, et la vertu, chez eux, n'est qu'un accident dû au hasard.

Ce sujet devrait, par son importance, nous occuper encore longuement, mais le temps qui nous presse nous force de passer à l'examen d'une autre question.

DE L'ÉDUCATION DES ENFANTS.

Le système de Gall est destiné à imprimer la plus heureuse direction à l'éducation des enfants : ce qui n'est aujourd'hui pour nous qu'une prévision, s'est déjà réalisé avec un admirable succès en Angleterre, en Écosse, en Amérique. L'éducation, comme nous l'avons dit plusieurs fois, commence dès le berceau, aussi la femme est-elle appelée à jouer à l'avenir un rôle important dans la civilisation : sans cesse en contact avec l'enfant, elle voit naître le vice, et découvre le premier germe du talent ou de grandes qualités. Si la femme sait se placer à la hauteur de son rôle, elle réprimera sans cesse la tendance aux mauvaises actions, elle développera les facultés heureuses, et donnera à la société un homme que l'instruction seule doit alors perfectionner.

Jusqu'à ce jour l'homme a su tirer merveilleusement parti de tous les êtres qui l'entourent ; mais, s'ignorant lui-même, il n'a pu qu'accepter ou repousser les avantages ou les inconvénients que le hasard faisait naître en lui. Cette situation aura bientôt son terme : si l'homme a su

exploiter le cheval pour sa force, le bœuf pour les services agricoles, le chien pour la garde de sa personne ou ses plaisirs, etc.; un temps va venir où il saura, pour ainsi dire, s'exploiter lui-même pour le plus grand avantage de la société et de l'individu. N'est-il point évident en effet, qu'aujourd'hui le hasard préside au choix d'une profession, et à la direction donnée aux forces de l'intelligence? Par ce mode vicieux, une foule de talents sont sans cesse entravés, et quelquefois complètement étouffés, au grand détriment du bien-être général.

Lorsque les idées phrénologiques auront reçu toute leur application, cet ordre de choses disparaîtra sans retour. Dès que l'on apercevra qu'un enfant révèle une aptitude marquée pour telle ou telle branche des connaissances humaines, loin de réprimer cette manifestation, on la favorisera en l'aidant de l'expérience précédemment acquise. C'est ainsi que l'homme employé selon toute sa valeur intellectuelle, trouvera en lui-même des ressources certaines, et la société, l'immense avantage d'avoir des citoyens dont la faculté dominante aura acquis toute l'activité dont elle était susceptible. Il est impossible de prévoir, lorsque cette ère nouvelle se réalisera, les immenses perfectionnements qu'elle introduira dans la condition individuelle et sociale de l'homme.

DE LA TOLÉRANCE.

Puisqu'il est démontré que les sentiments et les talents ont été inégalement répartis chez les hommes, la science phrénologique conduit inévitablement à la tolérance et à

l'indulgence. Les hommes ignorants ou d'une intelligence bornée, méconnaissant l'influence sans cesse agissante de leur organisation, jugent constamment les autres d'après leur manière de sentir et de penser; l'homme bon, franc, croit ses semblables ce qu'il est lui-même; l'homme méchant ou rusé est toujours en défiance, et suppose constamment qu'on veut le tromper.

Les hommes, poussés par l'orgueil, ont eu jusqu'à ce jour une étonnante disposition à se glorifier de leur talent et de leurs qualités, et à mépriser dans les autres tout ce qu'ils ne trouvaient point en eux-mêmes. La science phrénologique, d'accord avec la morale la plus sévère, repousse ces prétentions exagérées, et démontre que si les hommes diffèrent entr'eux sous le rapport intellectuel, le hasard a seul contribué à ce partage, et que loin d'en tirer vanité, et d'humilier les autres lorsqu'on est heureusement pourvu, il convient au contraire de plaindre ses semblables, et de les aider sans le faire sentir avec une morgue dédaigneuse.

La phrénologie nous démontre encore que tous les hommes ne pouvant avoir les mêmes goûts, il serait ridicule et injuste de vouloir que les nôtres fussent regardés comme les meilleurs : elle nous enseigne à respecter les habitudes prises par les vieillards, habitudes que la jeunesse est trop souvent disposée à critiquer ou à tourner en ridicule.

APPLICATION DE LA PHRÉNOLOGIE A LA LÉGISLATION.

Nous avons déjà fait pressentir, en parlant du libre arbitre, que l'homme se trouve soumis nécessairement aux

exigences de son organisation, exigences assez puissantes quelquefois pour le conduire au crime. Deux causes peuvent amener ce triste résultat: l'une, l'ignorance qui, en laissant aux passions toute leur puissance, étouffe pour ainsi dire l'influence du sens moral. L'autre est le résultat d'une organisation malheureuse, ou d'un dérangement produit par la maladie. La justice reconnaissant ces faits, perdra nécessairement de sa rigueur; elle sera moins disposée à trouver dans le coupable un criminel que les châtiments les plus sévères ne sauraient trop punir, qu'un malheureux contre lequel la société doit sans doute se défendre, mais auquel elle ne saurait enlever la vie, sans commettre un crime nouveau. C'est ainsi que la phrénologie plaidera contre la peine de mort, et prêtera son appui aux puissantes raisons données par Beccaria, Rush, Lucas, etc.

Si le temps nous permettait d'entrer dans tous les développements que comporte cette question, nous démontrerions les abus et les dangers des prisons actuelles, et nous arriverions à prouver que ces établissements de sûreté publique, loin d'être comme aujourd'hui des écoles de perfectionnement pour le vice, devraient être des asiles, où l'on s'efforcerait de remplacer l'ignorance par l'instruction, et le vice par la vertu.

APPLICATION DE LA DOCTRINE A LA PEINTURE ET A LA SCULPTURE.

La phrénologie est encore appelée à exercer une heureuse influence sur les beaux-arts. Jusqu'à ce jour les artistes les plus habiles ne s'attachaient qu'au beau idéal,

et copiaient avec l'exactitude dont ils étaient susceptibes, les formes que les statues anciennes leur présentaient. Mais si l'on s'arrête un instant à ces modèles tant admirés, on remarque bientôt que le front péche presque constamment par une conformation vicieuse, et tout-à-fait en désaccord avec les talents ou les vertus qu'on prête aux héros. Voyez l'Apollon du Belvédère, dieu des beaux-arts et de l'harmonie ! Son front, qui devrait être large et offrir les caractères qui appartiennent à un développement complet d'intelligence, est étroit, fuyant promptement en arrière, caractères qui, s'ils étaient réels, prouveraient l'absence presque totale du sens de la musique. Si vous examinez la tête de presque toutes les statues de femmes grecques, vous trouverez que le front est lisse, sans aucune saillie apparente, parfaitement arrondi, par conséquent sans aucun caractère distinctif de talent ou de faculté. Vous remarquerez surtout cette disposition sur le groupe de Niobé, attribué à Praxitèle et à Scopas.

Les mêmes défauts se retrouvent dans les statues d'Hélène et de Pàris par Canova. La figure du guerrier offre sans doute des traits d'une parfaite régularité, mais son front ne présente aucun des caractères qui appartiennent à l'homme de courage, propre aux exploits amoureux.

Lorsque les artistes se seront livrés à l'étude de la phrénologie, on ne les verra plus donner l'organe de la bienveillance à une tête de scélérat, l'organe de la musique à un calculateur, et construire ainsi au hasard une organisation, que l'étude de l'homme démontre inexacte ou fausse.

Nous pourrions multiplier nos applications, mais nous nous arrêtons, en faisant de nouveau la remarque que dans nos leçons, nous n'avons voulu présenter qu'un aperçu rapide du système phrénologique découvert par le docteur Gall, système dont les applications embrassent l'homme tout entier. Nous avons surtout désiré rappeler l'attention sur une doctrine que les préjugés et une interprétation fausse avaient repoussée pendant longtemps, mais qui aujourd'hui, mieux comprise par la raison qui chaque jour s'éclaire, est destinée à hâter les progrès de la civilisation et à contribuer au bonheur de l'homme.

TABLE

DES MATIÈRES.

AVERTISSEMENT.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

PREMIÈRE LEÇON. 1

Définition de la Phrénologie.
Examen de la doctrine d'Aristote.
Doctrine de Wrisberg et Sœmmering.
Craniométrie.
Angle facial de Camper.
Valeur de ce moyen craniométrique.
Aires de Cuvier.
Objection à cette théorie.
Système de Gall.
Étude comparative du crâne et du cerveau dans les individus d'une éspèce.
Craniométrie de Gall.
Rapport du crâne avec le cerveau.

DEUXIÈME LEÇON. 14

Résumé de la leçon précédente.
Critique des divers systèmes philosophiques anciens et modernes.
Appréciation nouvelle des penchants et des facultés de l'homme et des animaux.
Exposition des preuves de l'innéité des facultés et des penchants.
Adoption d'un principe immatériel comme moteur des organes cérébraux.

TROISIÈME LEÇON. 29

Résumé de la leçon précédente.
Division des facultés et des instincts d'après Gall.
Division d'après Spurzheim. 31

PENCHANTS.

I. Organe de l'*Amativité* ou de l'*Amour physique*. . . . 32
Son siége.

Historique de cette découverte.
Preuves tirées des phénomènes physiologiques.
Preuves tirées de l'état de maladie.
Considérations philosophiques et morales.

QUATRIÈME LEÇON 45

II. Organe de la *Progéniture* ou *Philogéniture*. 45
Historique de la découverte de l'organe de l'instinct de la philogéniture.
Son siége.
Histoire naturelle de cet instinct chez l'homme et les animaux.
Développement variable de cet instinct chez les différents êtres vivants.
Aliénation de cet organe.
Infantioides.

CINQUIÈME LEÇON. 60

III. Organe de l'*Amitié* ou de l'*Affectionivité*. 60
Son siége.
Développement qu'il présente chez les diverses espèces d'animaux.
Examen de ce penchant chez l'homme et la femme.
Faiblesse de cet organe.
Égoïsme.
Activité de l'organe de l'affectionivité.
Dévouement.
Influence des trois organes précédemment étudiés sur le mariage.

IV. *Habitativité*. 69
Siége de l'organe.
Développement qu'il présente chez les diverses espèces d'animaux.
Son faible développement chez l'homme.

V. *Combativité* ou organe du *Courage* 72
Siége de l'organe.
Nécessité de l'existence de ce penchant chez l'homme et les animaux.
Monomanie.

SIXIÈME LEÇON. 81

VI. *Instinct carnassier* ou *Destructivité*. 81
Historique de la découverte de l'instinct carnassier.

Siége de l'organe.
Considérations anatomiques sur son développement chez les différens animaux.
Exagération du penchant à détruire.
Meurtre.
Monomanie homicide.
Exemples.
Influence de l'éducation sur le développement de cet organe.
Des *Incendiaires*.

SEPTIÈME LEÇON 106

VII. Sens de la *Mécanique* ou *Constructivité*. 106
Historique de la découverte de cet organe.
Étude de cet organe chez l'homme et les animaux.
Siége de l'organe.
Développement extraordinaire de ce sens pendant l'état de maladie.

VIII. Du *Penchant à acquérir* ou *Convoitivité*. 112
Historique de la découverte de l'organe.
Son Siége.
Observations faites sur l'homme et sur les animaux.
Penchant irrésistible au vol.
Exemples.

IX. De la *Ruse* ou de la *Secrétivité*. 119
Historique de la découverte de cet organe.
Siége de l'organe.
Remarques sur la manifestation de cet organe chez l'homme et chez les animaux.

HUITIÈME LEÇON. 124

SENTIMENTS.

Différence entre les sentiments et les penchants.

X. Organe de la *Fierté* ou de l'*Amour propre*. 125
Historique de la découverte.
Siége de cet organe.
Degrés divers de manifestation du penchant de l'orgueil.
Son exagération.
Monomanie orgueilleuse.

XI. *Vanité* ou *Approbativité*. 130
Historique de la découverte de cet organe.
Distinction entre l'orgueil et la vanité.

Siége de ce dernier organe.
Son existence chez quelques animaux.
Exagération de sa manifestation
Folie.

NEUVIÈME LEÇON. 135

XII. Organe de la *Circonspection*. 135
Origine de la découverte.
Siége de l'organe.
Influence de cet organe sur le développement de la prudence.
Causes de l'étourderie.
Présence de l'organe de la circonspection chez les animaux.
Exagération de cet organe chez l'homme.
Monomanie sous son influence.
Des suicides et des causes qui les déterminent.

DIXIÈME LEÇON 149

XIII. Organe de la *Bonté* ou de la *Bienveillance*. 149
Découverte.
Son siége.
Étude de ce sentiment chez l'homme et chez les animaux.
De la philanthropie.
De l'égoïsme.
Histoire d'Eustache.
Combinaison de la bienveillance avec des sentiments précédemment étudiés.

XIV. Organe de la *Théosophie*, de la *Vénération*. 156
Origine de la découverte.
Apparence et siége de l'organe.
Manifestations diverses de ce sentiment chez les peuples sauvages ou civilisés.
Des athées.
Des dévots.
Monomanie religieuse.
Coexistence de l'organe de la vénération avec quelques organes précédemment étudiés.

ONZIÈME LEÇON 163

XV. Organe de la *Fermeté* ou de la *Persévérance*. 163
Son siége.

Divers degrés de manifestation chez l'enfant et chez les hommes.
Exemple étonnant de fermeté.
Distinction entre le courage [illegible] le courage militaire.
XVI. Organe du *Sens moral* ou *Sens du juste* justice. 167
Son siége.
Influence du sentiment moral sur la législation.
Preuves que la justice et la morale doivent être uniques chez tous les peuples.
De la conscience.
Des remords.
L'absence du sens moral favorise le vol et le crime.

DOUZIÈME LEÇON 171

XVII. Organe de l'*Espérance*. 171
L'espérance et le désir ne doivent pas être confondus.
Siége de l'organe.
Influence de l'espérance sur la formation des projets.
Son absence conduit au désespoir.
XVIII. Organe des *Visions* ou *Surnaturalité*. 172
Siége de cet organe.
Influence de ce sentiment sur les pensées et les actions de l'homme.
Son influence sur le jeune âge.
Conseils aux parents.
XIX. Esprit *Caustique;* esprit de *Saillies*.
Origine de la découverte.
Siége de cet organe.
Action qu'il exerce sur le sentiment et le jugement.
Résultat de son absence.
Satyre.

TREIZIÈME LEÇON 188

XX. Organe de la *Poésie* ou de l'*Idéalité*. 188
Motifs de la dénomination adoptée par Spurzheim.
Siége de l'organe.
Historique de la découverte.
Preuves tirées de remarques faites chez tous les peuples.
Génies poétiques précoces.
Monomanie poétique.
Combinaison de la poésie avec plusieurs organes.

XXI. Organe de la *Mimique* ou de l'*Imitation*.
Historique de la découverte.
Importance de cet organe pour les comédiens.
Talents précoces d'imitation.
Siége de l'organe.
Influence de ce sentiment dans les arts.
Monomanie.

QUATORZIÈME LEÇON 192

Facultés intellectuelles. 192

Facultés perceptives 193

XXII. Organe de l'*Individualité*. 193
Siége de cet organe.

XXIII. Mémoire des *Personnes*. 194
Historique de la découverte.
Siége de l'organe.
Son importance chez l'homme et chez les animaux.
Altérations produites par l'état de maladie.

XXIV. Sens de l'*Étendue*. 197
Existence douteuse de cet organe.

XXV. Sens de la *Pesanteur*. 198
Présomption de son existence, selon Spurzheim.
Motifs qui ont déterminé cet auteur.

QUINZIÈME LEÇON 199

XXVI. Sens des *Couleurs*, organe du *Coloris*. 199
Preuves que ce n'est pas à l'œil qu'il faut rapporter le talent du peintre.
De l'harmonie des couleurs.
Siége de l'organe.
Historique de la découverte.
Comparaison entre les différents peintres.
Influence du climat sur le talent de la peinture.
Jugement des artistes modifié suivant la combinaison des organes.

XXVII. Organe du *Sens des Localités*, organe de la *Localité*. . 205
Historique.
Influence de cet organe chez les hommes et les animaux.
Siége de l'organe des localités.
Causes des voyages des animaux.
Coexistence de cet organe avec les organes des arts, de la vénération, etc.

Manie des voyages.
Influence de cet organe s[illegible].

SEIZIÈME LEÇON 213

XXVIII. Sens des *Rapports des nombres* ou de la *Numération*. . 213
Erreur de croire que le calcul dépend de l'ensemble des facultés intellectuelles.
Historique de la découverte.
Siége de l'organe.
Divers degrés de manifestation.
Exemples remarquables présentés par des enfants.
Du calcul dans l'état de maladie.
Les animaux possèdent-ils le sens du calcul? Opinion de quelques naturalistes.
Combinaisons du calcul avec d'autres organes.

XXIX. Sens de l'*Ordre*. 219
Existence douteuse de cet organe
Manifestation très-active chez quelques idiots.

XXX. *Mémoire des choses*, *Perfectibilité* ou *Faculté des phénomènes* 221
Remarques sur les différentes mémoires.
Siége de l'organe.
Développement progressif chez les différents êtres.
De la perfectibilité indéfinie.
De la perfectibilité chez les animaux.

XXXI. Sens du *Temps*. 227

DIX-SEPTIÈME LEÇON. 230

XXXII. Sens des *Rapports des tons*, talent de la *Musique*. . . 230
Indépendance du talent pour la musique de la finesse de l'ouïe.
Remarque sur quelques grands musiciens.
Siége de l'organe. — Manifestation extérieure.
Talents précoces pour la musique.
Des musiciens compositeurs et exécutants, leurs différences.
Du sentiment de la musique chez les animaux.
Monomanie musicale chez l'homme.

XXXIII. *Mémoire des mots* 237
Historique de la découverte.
Exemples d'activité de cette faculté dès l'âge le plus tendre.

Siége de l'organe.
Conformation particulière des yeux.
Exemples de mémoire.
Influence des maladies sur cette faculté.
Du langage et des langues.
Du langage chez les animaux.

DIX-HUITIÈME LEÇON 244

FACULTÉS RÉFLECTIVES 244

XXXIV. Organe de la *Sagacité comparative*. 245
Origine de la découverte.
Siége de l'organe.
Influence de cet organe sur le développement de l'intelligence. — Sur le langage.

XXXV. Organe de l'*Esprit métaphysique* 248
Son influence sur l'étude des faits
Siége de l'organe.

De la *Mimique* ou *Pantomime*. 250
Examen de la mimique de plusieurs organes importants. . . 252

DIX-NEUVIÈME LEÇON 256

Preuves anatomiques en faveur de la pluralité des organes du cerveau. 257
Preuves physiologiques 259
Le nombre des organes ne saurait être augmenté ou diminué arbitrairement.
De la Veille 261
Du Somnambulisme. 263
Monomanies 268

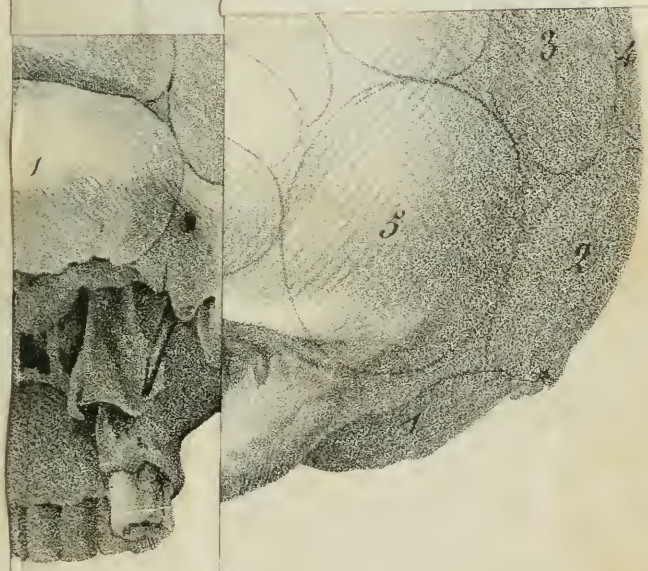
VINGTIÈME LEÇON. 270

Du Libre arbitre. 271
Du Vice.
De la Vertu.
De l'Éducation des enfants. 273
De la Tolérance 274
Application de la doctrine à la législation. 275
Des prisons et des maisons de correction.
Application de la doctrine à l'étude des beaux-arts 276
Conclusion.

FIN.

ERRATA.

Pag.	Lig.	
25	11	(Discours.) dévoilés — *lisez :* dévoilées.
6	28	l'aire du crâne mesuré — *lisez :* l'aire du crâne mesurée.
14	8	ces systêmes pêchent — *lisez :* ces systèmes pèchent.
46	22	immadiatement — *lisez :* immédiatement.
56	28	un nfant — *lisez :* un enfant.
62	24	os cite une foule — *lisez :* on cite une foule.
64	18	Mme Jamilhac — *lisez :* Jumilhac.
71	4	à la cicogne — *lisez :* cigogne.
73	21	arêne — *lisez :* arène.
133	20	n'hisitez-vous — *lisez :* n'hésitez-vous.
	24	le chicn — *lisez :* le chien.
134	titre	XX Circonspection — *lisez :* XXII.
137	21	allarmes — *lisez :* alarmes.
156	9	étudiions. — *lisez :* étudions.
164	1	cet organe — *lisez :* l'organe de.



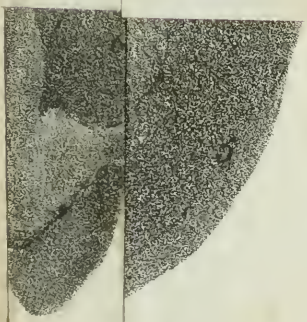
vec le cerveau.

Légende.

1 Amour physique
2 Amour de la progéniture
3 Attachement
4 Amour de l'habitation
5 Courage
6 Destruction
7 Construction
8 Désir d'amour
9 Penchant à cacher
10 Amour-propre orgueil
11 Amour de l'approbation
12 Circonspection
13 Bienveillance
14 Vénération
15 Persévérance
16 Justice
17 Espérance
18 Surnaturalité ou merveillosité
19 Esprit de saillies
20 Poésie
21 Imitation
22 Individualité
23 Configuration
24 Étendue
25 Pesanteur
26 Couleurs
27 Localité
28 Calcul
29 Ordre
30 Éducabilité
31 Temps
32 Mélodie
33 Langage
34 Comparaison
35 Causalité

* Protubérance osseuse n'ayant aucun rapport avec le cerveau

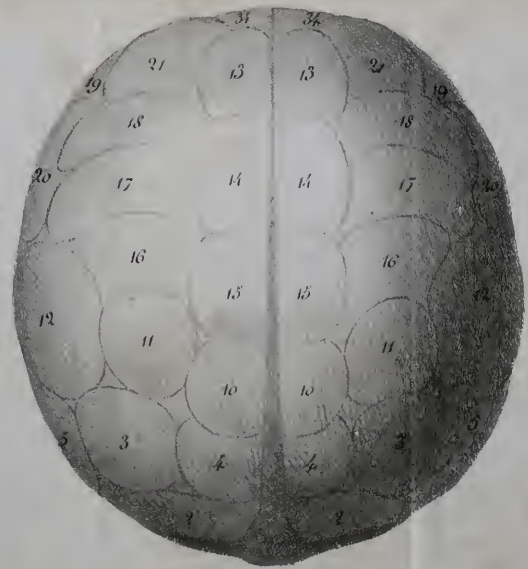
Lith. de Dupuy à Metz.



h de Dupuy, à Metz.

Légende

1 Amour physique (Cet organe ne paraît être aperçu dans ces 2 fois.)
2 Amour de la progéniture
3 Attachement
4 Amour de l'habitation
5 Courage
6 Destruction
7 Construction
8 Désir d'avoir
9 Penchant à cacher
10 Amour propre, orgueil
11 Amour de l'approbation
12 Circonspection
13 Bienveillance
14 Vénération
15 Persévérance
16 Justice
17 Espérance
18 Surnaturalité ou merveilleuse
19 Esprit de saillies
20 Poésie
21 Imitation
22 Individualité
23 Configuration
24 Étendue
25 Pesanteur
26 Colorris
27 Localité
28 Calcul
29 Ordre
30 Éducabilité
31 Temps
32 Mélodie
33 Langage
34 Comparaison
35 Causalité



Lith. de Dupuy à Metz.